

Notre roman : *LE PRISONNIER DE BÉRENGÈRE* par *MAGALI* Juillet 1935

La Revue Populaire

PER

R-334

CON

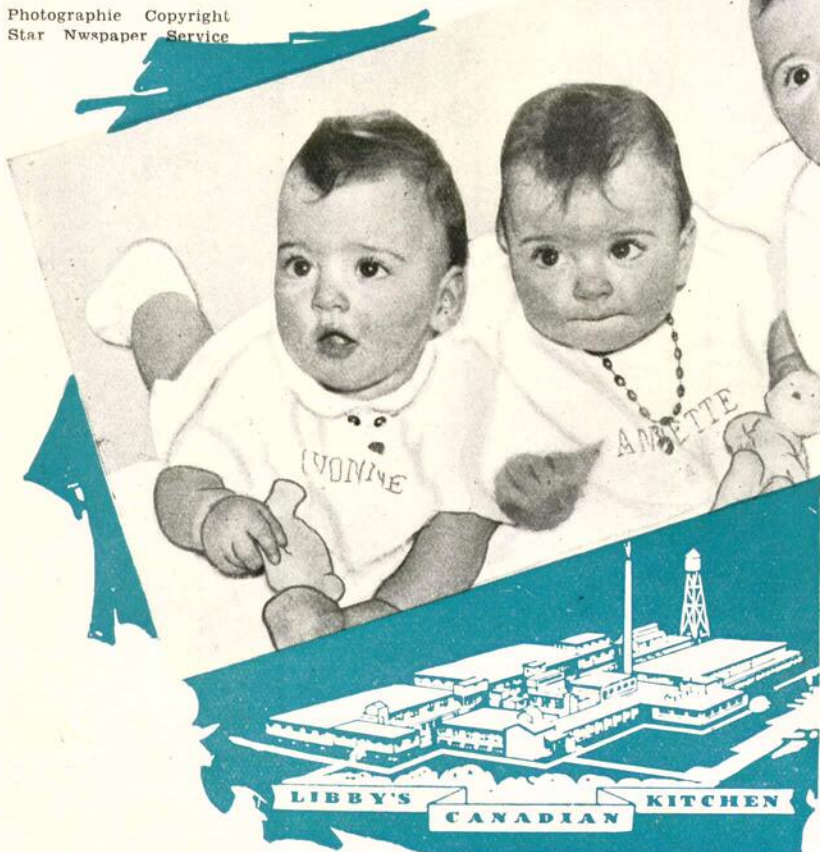
14[¢]



LES CINQ FAMEUSES DIONNE

se Régalent Chaque Jour de Jus de Tomates Libby's

Photographie Copyright
Star Newspaper Service



LE JUS
DE
TOMATES
QUI SE VEND
LE PLUS
AU
CANADA

Cinq précieuses mignonnes qui sont aimées du monde entier! Imaginez-vous le raffinement délicat de leur alimentation. Comme ces dix petits yeux foncés brillent à l'heure du cocktail à la tomate! Le Jus de Tomates Libby's à "Pression Douce" possède la qualité, la saveur et la salubrité excellentes du jus pur et seul de la tomate, extrait par le procédé exclusif à "Pression Douce" de Libby's. Il est riche en Vitamines A, B, C et G, si nécessaires à la santé et au bien-être des enfants et des adultes. Régalez-vous de cet apéritif délicieux chaque jour avant vos repas.

La façon dont Libby's obtient cette saveur incomparable!

**PRESSION DOUCE DE BELLES
TOMATES ROUGES ET MÛRES**



Seul, le jus pur et délicieux est employé — avec toute la saveur fraîche du fruit venant du jardin. Les tomates proviennent de plantes de race cultivées dans des champs canadiens sous la surveillance de Libby. Un jus de tomates vraiment différent.

**LA PRESSION DOUCE ÉVITE
L'AMERTUME DE LA PEAU,
DES PÉPINS ET DES FIBRES.**
(parties illustrées ci-dessous)



Le jus de tomates Libby's est pur et non dilué — aucune trace d'amertume causée par les pépins, la peau ou les fibres. Non seulement la saveur, mais aussi les vitamines — vous parviennent avec toutes leurs qualités bienfaisantes et salutaires.

LIBBY, McNEILL & LIBBY of Canada, Limited,
Chatham, Ontario.

**VOUS DONNE JUSTE LE JUS
DU MEILLEUR CHOIX...
SAVEUR MERVEILLEUSE**



Libby's

JUS DE TOMATES à "Pression Douce"

Un Procédé Exclusif, Brevet Canadien 334,356

La Revue Populaire

28e année, No 7
Montréal, Juillet 1935

SOMMAIRE

	Page
M. MAURICE HÉBERT <i>par Roland Prévost</i>	5
UN MAÎTRE DE LA STATUAIRE <i>par Maurice Brodeur</i>	7
LE CIRQUE ARRIVE.....	8
LA TERRE QUI SOMBRE <i>par Fernand de Verneuil</i>	9
LES GRANDES VEETTES DU CINÉMA FRANÇAIS.....	10
LES BRUITS À LA RADIO <i>par Léopold Houlé</i>	11
<i>Nouvelle :</i>	
LA SONATE OUBLIÉE <i>Par Pierre Dhaël</i>	12
<i>Notre roman d'amour :</i>	
Le Prisonnier de Bérengère	
<i>par MAGALI</i>	14
LES DERNIERS CAPRICES DE LA MODE.....	26-28-29
LA DÉCORATION DE LA MAISON DE CAMPAGNE <i>par Francine</i>	32
DEUX CUISINES MODÈLES.....	34
LES FAMILLES CANADIENNES <i>par Emile Falardeau</i>	47
RIEN DE TROP SÉRIEUX.....	48
DE FRAÎCHES TOILETTES D'ÉTÉ.....	49
COMMENT FAIRE UNE TARTE AUX POMMES SUISSE.....	50
LITTÉRATURE CANADIENNE.....	54
POUR VOUS, MESDAMES.....	56
SAVIEZ-VOUS QUE ?.....	56
CONSEILS PRATIQUES POUR L'ÉTÉ.....	58

NOTRE PROCHAIN ROMAN :
LE CHANT DU SOUVENIR
par LEO DARTEY

LA REVUE POPULAIRE
Editeurs-Propriétaires
POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada
Tél.: LANcaster 5819 - 6002
ABONNEMENTS
Canada : Un an \$1.50 — Six mois .75
Etats-Unis: Un an \$1.75 — Six mois .90

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEE

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt. U.S.A., as second class matter under the Act of March 3rd, 1879.

Le CARNET de la RÉDACTION

Nous prenons ici la liberté de signaler à nos aimables lecteurs et lectrices les améliorations nombreuses que nous avons apportées dernièrement à *La Revue Populaire*. Si nous le faisons nous-mêmes, c'est que nous tenons beaucoup à ce que nos lecteurs sachent que nous n'éparignons rien pour faire de *La Revue Populaire* un magazine de premier ordre.

Si vous aimez notre revue, écrivez-nous pour nous en donner les raisons; si vous avez des reproches et des suggestions à nous faire, écrivez-nous également. La direction tient à se tenir en étroit contact avec le lecteur. Dites-vous bien que notre revue est *votre* revue.

LA GUERRE

Tout le monde en parle et personne n'en veut

Un grand astrologue démontrait récemment à l'aide de force signes cabalistiques et métaphores brumeuses qu'il n'y aurait pas de guerre en 1935. Tant mieux!

Mais il y a des arguments autrement sérieux qui tendent à prouver l'impossibilité d'une guerre prochaine. Vernon Bartlett, un as du grand reportage et journaliste beaucoup lu en Europe, affirme que la guerre est loin d'être prochaine... à moins d'événements imprévus.

D'abord, quels sont les pays que l'on accuse aujourd'hui d'évoquer le spectre de la guerre? L'Allemagne, l'Italie et la Russie. Or, prétend Bartlett, aucun de ces pays ne veut la guerre.

L'Allemagne ne veut pas la guerre pour plusieurs raisons. Primo: ses grandes villes industrielles sont trop près des frontières; et elle ne possède pas suffisamment d'avions pour les protéger en cas de conflit armé. Secundo: elle n'a pas d'alliés puissants et sûrs et ses munitions sont insuffisantes. Tertio: qu'elle déclare la guerre et aussitôt les factions communistes et les autres adversaires de l'hitlérisme, aujourd'hui matés, organiseront le sabotage et peut-être la guerre civile. Et Hitler le sait. Enfin, le dictateur a été soldat et, tout comme les autres anciens combattants, il n'a pas oublié les horreurs du front.

Mussolini, en dépit de ses organisations militaires et de ses déclarations fulgurantes, ne veut pas la guerre. L'Italie n'a pas de matières premières. Quant à ses alliés, quels sont-ils? Le duce tient son peuple en alerte afin de lui faire accepter des sacrifices qui provoqueraient le mécontentement en période de paix ferme. Mussolini a d'ailleurs avoué dernièrement qu'il repousse toute idée d'agression: « Les dictateurs, a-t-il dit,

sont des gens ambitieux qui veulent garder leur emploi, et ils savent que l'homme qui signe une déclaration de guerre est rarement le même que celui qui signe le traité de paix mettant fin à cette guerre. »

Et l'U. R. S. S.? Elle a créé sans doute la plus forte aviation au monde. Mais elle est si préoccupée par sa réorganisation intérieure que l'on ne voit pas l'avantage qu'elle pourrait retirer à attaquer ses voisins. Des territoires? Elle en a presque trop? Le renversement du monde bourgeois à la faveur des bouleversements causés par la guerre? C'est possible. Mais alors elle préfère que d'autres la déclarent, cette guerre.

Evidemment, ces déductions peuvent être fausses, car il y a bien des points dangereux dans la politique internationale. Mais deux facteurs tiennent en échec les motifs de conflit: la peur des hommes d'Etat de perdre leur place et l'esprit antimilitariste qui se répand de plus en plus dans tous les pays. Dans ce cas, à quoi riment ces parades impressionnantes, ce réarmement qui effrayent tant le monde européen?

NOS AUTRES MAGAZINES

Notre maison, fondée voici près de cinquante ans, publie également deux autres magazines, *Le Samedi* et *Le Film*. *Le Samedi* constitue le grand hebdomadaire national. Depuis quelques années, il s'est tellement modernisé et embellie que ses plus anciens lecteurs ne le reconnaissent plus. Si vous ne l'avez pas fait depuis quelque temps, achetez-le, ne serait-ce que par curiosité, et vous serez agréablement surpris. Quant au *Film*, l'unique revue canadienne de cinéma, il vous renseigne, dans ses cinquante-deux pages abondamment illustrées, sur tout ce qui se passe dans les studios français et américains.

LA PLUS IMPORTANTE DECISION

que des milliers de familles prendront cette année



"Voilà, Marie, j'ai calculé ce que nous coûte actuellement notre réfrigération. Nous ferions mieux d'acheter un réfrigérateur Westinghouse."

"Oh! Jean, comme je suis contente de ne pas passer un autre été sans réfrigérateur électrique!"

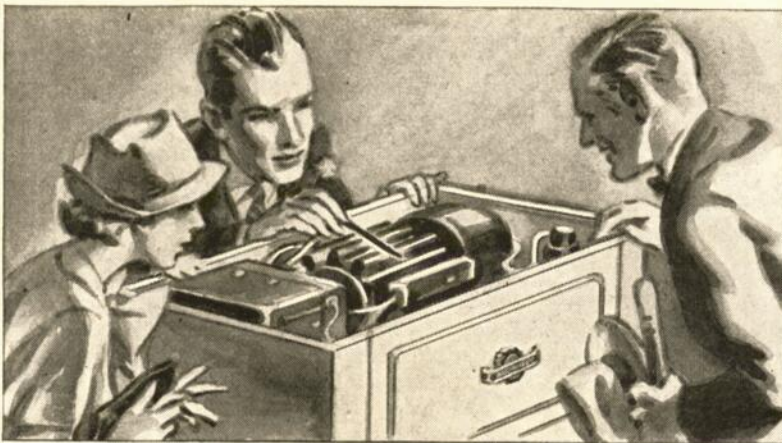


"Dis-moi, Alice, tu as un réfrigérateur Westinghouse — me conseillerais-tu de m'en acheter un comme le tien?"

"Mais certainement, Marie, sais-tu que je me déferais de n'importe quoi chez moi plutôt que de perdre mon Westinghouse. Il me fait épargner de l'argent."



"Ce nouveau congélateur assure la congélation la plus rapide pour desserts glacés et cubes de glace. Il est hygiénique — ni saillies, ni bob'nes, ni fissures. Le légumier garde leur fraîcheur à la laitue et aux légumes. Le plateau froid est commode pour les viandes fraîches. La porte-étagère et la tablette roulante sont très pratiques — et l'intérieur est si bien éclairé."



"Voici le mécanisme perfectionné — hermétiquement scellé dans son enveloppe d'acier. Pas d'huilage ni de surveillance. Mieux encore — le moteur est gardé contre tout accident par la "sentinelle mécanique" (caractéristique exclusive de Westinghouse) qui interrompt automatiquement le courant en cas de défectuosité et remet le moteur en marche dès que le risque a disparu."

CHACQUE année, des milliers de nouveaux foyers canadiens bénéficient des avantages de la réfrigération moderne tel qu'assurée par le réfrigérateur doublement automatique Westinghouse. Une comparaison minutieuse révèle que ces avantages se traduisent en fin d'année par des économies de \$50 à \$150.

Quand vous achetez un réfrigérateur, rappelez-vous que le nom de "Westinghouse" vous assure des avantages essentiels exclusifs — vous êtes sûre d'obtenir satisfaction. L'assortiment comporte huit cabinets de dimensions diverses, mais tous de même qualité... les prix variant à compter de \$124. Votre fournisseur d'appareils Westinghouse vous expliquera les conditions de paiements spéciales qui, mieux que jamais, vous permettent de jouir chez vous de la réfrigération Westinghouse.



LE NOM EST VOTRE GARANTIE

CANADIAN WESTINGHOUSE CO. LIMITED
HAMILTON - CANADA
Succursales : Vancouver, Calgary, Edmonton, Régina, Saskatoon, Winnipeg, Fort William, Toronto, Montréal, Halifax.



Le lendemain — "Je suis si contente de mon Westinghouse! Nous serons beaucoup mieux cet été. Nous aurons des salades et des desserts glacés, sans oublier les cubes de glace. Plus de retard dans la livraison de la glace. Plus de lait sûr ni d'aliments gaspillés. Et nous serons libres de nous éloigner aussi longtemps que nous voudrons, puisque nous serons sûrs que tout sera intact à notre retour."

TOUS MODELES REGULIERS



REFRIGERATEUR
Doublement-automatique

Westinghouse

M. Maurice Hébert

Membre de la Société Royale du Canada

par Roland PREVOST

ON ENTEND de moins en moins dire que notre littérature n'est qu'un mythe. La meilleure preuve que nous avons une littérature, dirait La Palice, c'est que nous avons des critiques littéraires.

Et nous en avons d'excellents. Seulement, il ne faut pas remonter bien haut dans notre Histoire pour les rencontrer. La plupart vivent encore. Ils ont surgi dès que les auteurs se sont faits plus nombreux, plus divers aussi, pourrait-on dire. Il est même arrivé un moment où les critiques étaient aussi nombreux, ou presque, que les écrivains dits créateurs. Ce n'est pas une renaissance, puisque le fait ne s'est jamais produit au Canada français. Lisez un manuel d'histoire littéraire ou de morceaux choisis (il y en a des tas !) vous ne trouverez, de 1800 à 1910, que des historiens et des poètes. Ce n'est pas à dire que ces écrivains soient quantité négligeable mais ils ne suffisent pas à créer une littérature. Les quelques romanciers de cette longue enfance méritent-ils qu'on les admire, que l'on en fasse une anthologie ?

A propos de critique littéraire, on peut discourir longtemps, attendu que chacun a sa manière d'apprécier un livre... et d'exprimer son opinion. Toutefois, il est des normes qui, dans toute bonne société, ne doivent pas, semble-t-il, être négligées. Et si, dans une discussion, on y gagne toujours à se conformer aux règles de la politesse, je ne vois pas pourquoi il en irait autrement dans une simple critique littéraire. Mais, dira-t-on, il est souvent nécessaire de « tomber » un auteur qui abuse de la sottise ou qui émet des idées dangereuses. A cela je répondrai par le témoignage d'un journaliste qui, pendant des années, dirigea un grand journal: « Il est plus facile d'invectiver que de louer », disait-il... avec quelque amertume. D'ailleurs, il n'est pas bon de condamner ni d'encenser trop ardemment une œuvre nouvelle. C'est Bainville, je crois, qui affirmait que « le temps se charge de faire un tri dont nous sommes incapables, aveuglé que nous sommes par le tumulte et l'illusion de la vie ».

J'espère n'avoir pas démerité de M. Maurice Hébert, critique littéraire à qui l'on reconnaît beaucoup de probité et une grande culture, en coiffant cette interview d'un tel préambule, qui ne veut pas être un plaidoyer. Avant de l'interviewer, j'ai relu ses deux volumes: *De Livres en Livres* et *D'un livre à l'autre*, (parus l'un en 1929 aux Editions du Mercure et l'autre en 1932 chez Albert Lèvesque), et j'ai cru deviner en lui un gentilhomme comme l'on en trouve encore chez nous. Je ne me trompais pas.



— Vous me demandez comment je conçois le rôle du critique littéraire, ou plutôt quels sont ses devoirs. Je n'hésite nullement à répondre mais je tiens à préciser que je ne considérerai que le critique canadien-français. Cela se comprend aisément. Nous n'avons pas, comme en France, à juger des œuvres éparses sur un champ immense; notre domaine, historique et culturel, est fort restreint. Depuis longtemps, je me suis créé une image idéale du critique, sans pour cela mépriser ceux qui ne jugent pas d'après le même barème.

« Le critique littéraire est à la fois un reporter et un juge. Un reporter en ce sens qu'il est un lien entre les auteurs et le public. Tenant depuis près de dix ans le feuilleton littéraire du *Canada français*, j'ai commenté les livres qui me paraissaient les plus intéressants dans la production courante. Quant aux insignifiants, aux cabotins, à quoi bon en parler ?

« Il ne faut pas oublier que le critique se rend utile en indiquant le mouvement général des idées. Car on réfléchit plus que jamais, chez nous, quoi qu'en disent certains pessimistes. Ce sont les jeunes surtout qui, à cause des contacts plus intimes avec la France, cherchent de plus en plus à créer une personnalité canadienne plus forte, plus virile qu'autrefois. Mais j'oublie ma dissertation...

« Ainsi conçu, le critique ne serait qu'un simple chroniqueur s'il n'égligeait d'analyser la valeur de l'œuvre. Il ne s'agit pas d'assommer tout ce qui n'est pas chef-d'œuvre; à ce compte, ce serait un véritable carnage. D'ailleurs, la valeur littéraire est relative au temps et au milieu. Un poète ou un romancier qui écrirait à la manière de Fréchette ou de Marmette serait aujourd'hui un anachronisme, si j'ose dire. Bien que l'éducation a tous les degrés ait besoin de grandes réformes, nous avons tout de même évolué sous le rapport de la culture littéraire.

— Le critique doit donc se montrer plus sévère ? ...

— Certes. Mais sans cesser d'être honnête. Tout effort mérite considération, surtout s'il s'agit d'un débutant. Celui-ci peut rater une première fois mais si un critique qui connaît son métier lui signale ses erreurs, il se mettra plus ardemment au travail et pourra produire une œuvre qui vaille.

— Puis-je vous demander, M. Hébert, quels sont, à votre avis, notre meilleur poète et notre meilleur romancier des dix dernières années ?

— J'hésite à répondre, car il n'est pas toujours bon d'être trop catégorique en ces sortes de jugements. Cependant je placerais au premier rang, parmi les poètes, Alfred DesRochers avec *A l'Ombre de l'Orford* et peut-être Robert Choquette *ex aequo*; quant au meilleur romancier, ou plutôt au meilleur roman, c'est assurément *la Sève Immortelle*. Le dernier roman de Laure Conan est un livre exquis, un livre à méditer; les sentiments délicats, nobles, y coulent discrètement, comme une source souterraine, pure et chantante. Œuvre magnifique d'inspiration et de style, *La Sève Immortelle* semble, comme son auteur, complètement oubliée par la génération neuve. Et c'est regrettable !

« Il est aussi un roman que je m'en voudrais de ne pas montrer comme supérieur. C'est *Un homme et son péché*, de Claude-Henri Grignon, dont le sujet est uni-

versel mais brodé sur une trame franchement canadienne.

— Vous avez touché tantôt un sujet épineux: celui de l'éducation. Faut-il l'accuser aussi de nos faiblesses littéraires ?

— Peut-être. En tout cas, voici les constatations que j'ai faites depuis vingt ans en lisant notre production littéraire. La plupart des œuvres d'imagination manquent de composition; on ne sait pas ordonner les faits, enchaîner logiquement les réactions psychologiques, mettre au monde des personnages viables. Les causes ? Manque de travail; culture sans profondeur, c'est-à-dire non-scientifique et non-philosophique. Et, ce qui est plus grave, nos romanciers, en général, ne savent pas voir la Nature.

« Une âme se forme par une communion étroite et constante avec la Nature. A ce sujet, permettez-moi une anecdote. L'été dernier, j'eus l'honneur de recevoir la nièce du maréchal Pétain et le marquis de Kerouartz. Je leur fis visiter les environs de Québec: le lac Saint-Joseph, Lorette, la côte de Beupré. Ils me racontèrent avec quel éblouissement ils avaient observé la lumière du Québec, différente pour chaque région: la lumière réfléchie et verte à Gaspé, la lumière agitée sur le fleuve Saint-Laurent. A Lorette, ils virent tout un tableau — un symbole même ! — dans le contraste du cimetière huron se découpant sur le fond sombre des arbres; la lumière sculptait les sapins, les fleurs vues comme par transparence acquiesçaient un caractère lumineux inusité. Spectacle grandiose pour celui qui n'est pas aveuglé à la seule beauté, la Nature elle-même !

« Nous sommes Français, c'est certain. A nos qualités françaises, à notre caractère français s'est joint quelque chose de mélancolique, dû sans doute à nos immenses forêts, à nos montagnes polies et sans envol. Lorsque, par exemple, au printemps, le fleuve s'éveille et jette sa carapace, on ne peut que songer à la Néva, aux écrivains russes qui ont chanté son apreté, sa puissance tyrannique. Ea c'est pourquoi notre âme française a subi l'influence de la nature nordique.

— Il y a donc abondance de sujets à développer à la canadienne et nos écrivains n'ont qu'à s'ouvrir les yeux et les oreilles. Mais ce n'est pas facile !

— Il faut cependant s'y astreindre si l'on ne veut pas rabâcher les rengaines archi-usées. C'est ce que Grignon a bien compris dans *Un homme et son péché*: il y parle d'un sujet non-canadien avec un accent canadien.

« Pour en revenir à notre critique littéraire, je crois qu'il aura désormais le droit d'exiger davantage des auteurs, qui auront profité de l'expérience des précurseurs. Qu'on ne vienne pas se plaindre de l'apathie de notre peuple, du petit nombre de lecteurs intelligents. Quand on a du talent, ces considérations ne se présentent même pas à l'esprit. Les Belges, les Roumains, les Grecs eux-mêmes à leur début, n'avaient pas de « marché » — quel mot affreux quand il s'agit de littérature ! — et cependant ils ont de grands écrivains. Les talents ne manquent pas chez nous; qu'ils prennent garde de suivre trop docilement certaines écoles modernes qui cachent la pénurie d'idées sous une profusion de termes métaphoriques et pseudo-scientifiques !

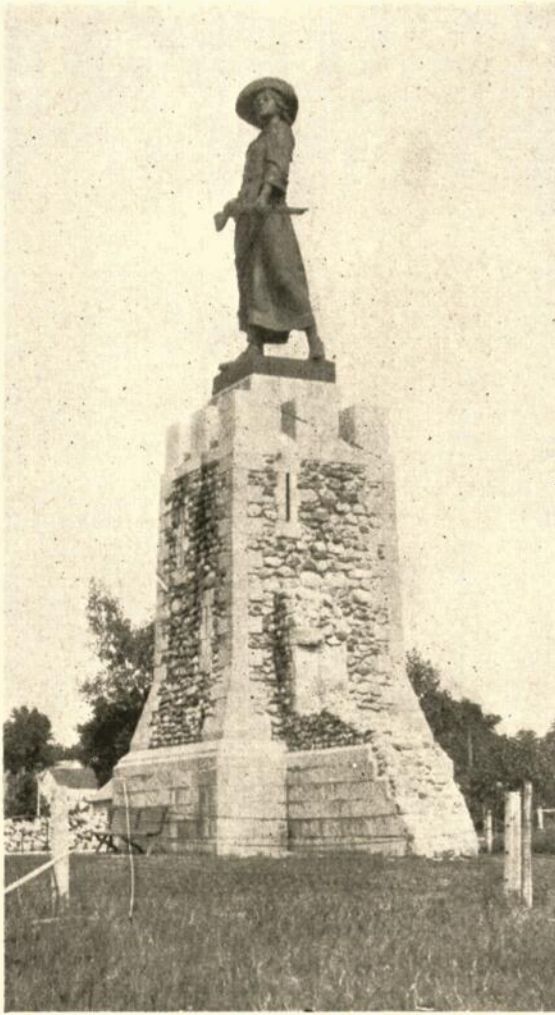
M. Maurice Hébert publiera bientôt (chez Albert Lèvesque) un troisième volume intitulé *Bon an mal an, au pays littéraire de Québec* où seront appliqués les principes qu'il a bien voulu énoncer pour nos lecteurs. Il a en outre dans ses cartons plusieurs ouvrages en préparation. En prose: *Le Roman d'un Homme de Lettres au Canada*, *Vieilles Nouvelles* et *Folklore canadien-français*; et des poèmes: *L'Aigle d'Azur*, *Le Cycle de Don Juan*, *Sagesse enfantine* et la *Fable en liberté*.

Son élection récente à la Société Royale du Canada suit de près sa nomination au titre d'Officier de l'Instruction Publique de France, honneurs bien mérités par un travail acharné et méthodique, au service des Lettres canadiennes.



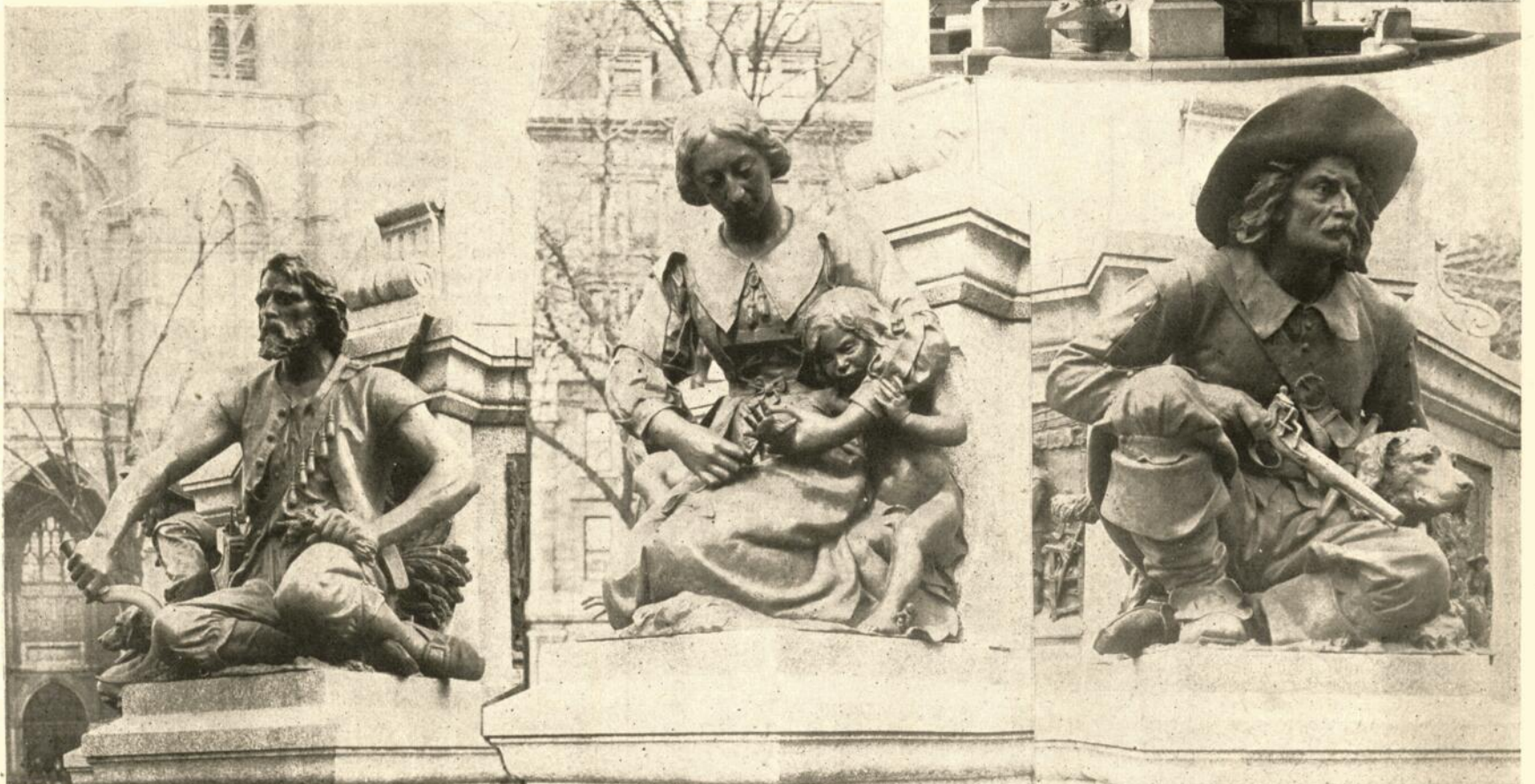
M. MAURICE HÉBERT

Critique littéraire et poète. Membre de la Société Royale du Canada. Publiciste du gouvernement provincial.



Quelques Oeuvres de Philippe Hébert

Madeleine de Verchères, à Verchères; *Mgr Ignace Bourget*, place Dominion, à Montréal; *Le Pêcheur à la Nigogue*, à l'hôtel du gouvernement, Québec; *Maisonneuve*, place d'Armes, à Montréal. Ci-dessous, trois des statues d'angle du monument de Maisonneuve: *Charles Le Moyne*, *Jeanne Mance* et *Lambert Closse*.



UN MAÎTRE DE LA STATUAIRE

par Maurice BRODEUR

LE CÉLÈBRE artiste canadien, Louis-Philippe Hébert, naquit le 27 janvier 1850, à Sainte-Sophie d'Halifax, comté de Mégantic, province de Québec. Son père Théophile Hébert, fut l'un des premiers colons de cette localité. Ses ancêtres étaient acadiens; ils arrivèrent à Port-Royal vers 1671. Son trisaïeul avait été déporté lors du « Grand Dérangement », en 1755, avec des centaines de compatriotes, sur les côtes de la Nouvelle Angleterre; il entra au service d'un officier de l'armée anglaise résidant à Boston. Comme l'exilé appartenait à une famille qui avait possédé un patrimoine, il ne put longtemps subir cette servitude; il forma, avec un nommé Thibaudau, le projet de quitter les Etats-Unis pour se rendre au Canada. Ils partirent au commencement de l'hiver et, pendant un mois, trempés et à demi gelés, ils marchèrent, raquettes aux pieds, à travers la forêt, couchant à la belle étoile et se nourrissant de gibier. Au terme de cette héroïque randonnée, ils arrivèrent, exténués, à St-Grégoire-de-Nicolet où ils rencontrèrent des compatriotes et des parents qui les aidèrent à s'établir au milieu d'eux.

La forêt fut, à la fois, le berceau et le lieu enchanteur de l'enfance de Louis-Philippe Hébert. Dès sa prime jeunesse, il manifesta ses talents pour la sculpture en taillant, au couteau, de petites pièces de bois représentant des sauvages et des soldats que ses parents et ses connaissances se plaisaient à admirer.

Il fréquente pendant trois années la « petite école » qu'il quitte à l'âge de quatorze ans pour devenir commis dans un magasin du village. En 1869, ayant atteint 19 ans, il s'enrôle dans le fameux corps des Zouaves Pontificaux qui partait pour Rome. Tout en remplissant ses devoirs de soldats et se soumettant aux rigueurs de la discipline militaire, il profite de ses heures de permissions pour aller visiter les musées, les églises et les monuments. Il s'enthousiasme à la vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance. Emu par les splendeurs du passé, il revient de ses excursions animé d'un tel désir de créer, de façonner la matière, de suivre l'exemple des grands maîtres anciens, qu'il façonne au couteau tous les morceaux de bois qu'il trouve, s'ingéniant à imiter telle partie d'œuvre qui l'impressionne davantage, soit un bas-relief, soit un chapiteau ou la corniche d'un monument.

Une fois démobilisé, en 1871, n'ayant aucune ressource pécuniaire, il cherche à améliorer son sort et, pour ce faire, se rend aux Etats-Unis où il entre, en qualité de représentant, au service d'une maison qui fait le commerce d'arbres fruitiers. Conservant sans cesse le même courage, la même ferveur envers le culte de son idéal, qu'il chérit par-dessus tout, il occupe les loisirs que lui donne sa besogne quotidienne à sculpter sur bois des statuette.

En 1873, un ancien député du comté de Mégantic, un parent, Edouard Richard, lui-même acadien, auteur d'un ouvrage sur l'Acadie, avait apporté de Paris deux bustes, l'un de Napoléon et l'autre de Béranger, le chansonnier, il les prêta au jeune Hébert, son cousin, pour les copier.

Le jeune artiste n'avait à sa disposition que du bois pour exécuter ce travail. Mais il en fit des copies si exactes que monsieur Richard lui conseilla de les envoyer à Montréal où avait lieu l'exposition provinciale.

Napoléon Bourassa qui cultivait, à cette époque, les Lettres et les Beaux-Arts, était membre du jury de cette exposition. Il accorda le premier prix au jeune Hébert qui, grâce à ce succès, fut apprécié par ce maître qui l'admit dans son atelier et lui enseigna les connaissances qu'il avait lui-même acquises dans la pratique des Arts.

Après un stage de six années chez le professeur canadien, Hébert se rend à Paris qu'il rêvait depuis longtemps de voir. La Ville-Lumière l'enchantait et, dans cette atmosphère d'émulation et d'inspiration nouvelle, il étudia avec opiniâtreté, enrichissant sans cesse son imagination créatrice bercée par les voix des Muses qui l'appellent aux horizons infinis de l'harmonie des formes; il deviendra un jour « le poète du bronze ».

Après un séjour, oh ! bien court, d'une année à Paris, il revient au Canada. Il se signale bientôt à l'attention du public par une statue du Colonel Charles Michel de Salaberry, le héros de la bataille de Châteauguay; le monument est érigé dans le village de Chambly sur la rivière Richelieu.

En 1882, Hébert obtient le prix du concours institué par le gouvernement fédéral pour la meilleure maquette d'une statue en pied de Sir Georges-Etienne Cartier, baronnet, homme d'Etat, ancien chef du parti conservateur, l'un des pères de la Confédération, dont le monument s'élève à la porte du Parlement, à Ottawa. En face de celle-ci, à l'est des édifices parlementaires, se dresse, dans un décor grandiose, la statue de Sir John-A.

Macdonald, homme d'Etat, ancien premier ministre et l'un des pères de la Confédération. Cette œuvre n'a qu'un défaut: celui de reporter l'attention de l'observateur plutôt sur la jeune femme, sise au bas du monument, représentant la Confédération et dont la perfection des formes fait oublier, pourrait-on dire, l'imposante silhouette de l'homme d'Etat. Ces deux monuments auraient suffi à la renommée du statuaire Hébert.

C'est en 1886 que l'on termina la construction du Palais Législatif à Québec, édifié suivant les plans du savant architecte et hérauldique canadien-français, Etienne-Eugène Taché, I.S.O. (Imperial Service Order), 1832-1912, sous-ministre provincial des Terres et Forêts.

La façade principale de cet édifice est superbe par les belles proportions de sa tour centrale, dédiée à Jacques Cartier, et par la pureté des lignes des avant-corps accolés à la tour, dont l'un, du côté sud, est dédié à Champlain, et l'autre, du côté nord, est dédié à Maisonneuve. Les trois dédicaces apparaissent aux murs sur des écriteaux en lettres dorées; malheureusement, elles s'effacent, au point qu'elles ne sont presque plus visibles; une toilette nouvelle serait de bon aloi et mettrait à nouveau, en évidence, les noms des fondateurs de notre pays.

Le gouvernement provincial charge le statuaire Hébert de décorer les niches, les frontons et les abords du palais législatif; ce qui lui donne l'avantage de se rendre, à nouveau, à Paris pour y parfaire ses études et perfectionner sa technique. A son retour, il se met à la tâche pour exécuter ce vaste projet. C'est alors que l'on vit s'élever de magnifiques bronzes à la façade de cet édifice historique. Dans les niches de la tour centrale, c'est la statue du général Wolfe et celle du général Montcalm; près de la tour, du côté sud, les statues du gouverneur de Frontenac et de lord Elgin, gouverneur-général, qui signa le bill d'indemnité aux insurgés de 1837-1838, et du même côté, sur le fronton de l'avant-corps, se dresse un beau groupe de deux Muses représentant la Poésie et l'Histoire. Symétriquement, du côté opposé, près de la tour, ce sont les statues du général Lévis et du colonel de Salaberry et, sur le fronton de l'avant-corps, un groupe de deux femmes, dans le genre de l'autre, symbolisant La Religion et la Patrie.

En bas de la tour, en face de l'entrée d'honneur, surgit dans la déclivité du terrain, une fontaine monumentale dédiée aux races aborigènes du Canada, surmontée d'un groupe, représentant une famille indienne, intitulée *La Halte dans la forêt*, admiré des connaisseurs à l'Exposition de Paris, de 1889, et pour laquelle fut décerné à l'auteur, Louis-Philippe Hébert, une médaille. Ce bronze, de facture admirable, rappelle le souvenir des aborigènes qui habitaient les environs de Québec lors de la fondation par Champlain, en 1608. Les détails des vêtements et des objets sont strictement conformes à ce que l'Histoire nous enseigne touchant les coutumes des Indiens de la tribu des Algonquins, (Abénaquis) à l'époque des premières explorations des Français au Canada.

Au bas de ce groupe, près de la pièce d'eau, s'élève une autre statue qui a contribué à la célébrité du sculpteur Hébert, elle est intitulée: *le Pêcheur à la nigogue* dardant un poisson au bord d'une cascade. Cette statue de grandeur nature, d'un modelé viril, complète l'ornementation de la gracieuse terrasse de l'Hôtel du Gouvernement. L'on peut voir chez McKenna, le fleuriste, rue St-Jean, à Québec, des réductions de ces deux œuvres d'art. Monsieur McKenna possède aussi, à sa résidence, deux beaux bronzes, d'environ deux pieds de haut, dont l'un représente *Evangeline* et l'autre un groupe superbe *Dollard des Ormeaux*, combattant au Long-Sault. Près du héros sont deux compagnons d'armes, un Français et un sauvage allié.

En plus de ces travaux de grand mérite, le statuaire aux mains de fée en a créé d'autres, aussi considérables, qui, tant en Europe, aux Etats-Unis, qu'au Canada, lui apportèrent des marques d'appréciation; des critiques proclamèrent même que Louis-Philippe Hébert était l'un des grands maîtres de la statuaire en Amérique. Ici et là on voit de ses monuments. Aux Etats-Unis, à Lowell, Etat du Massachusetts, celui au R.P. André Garin, O.M.I., 1822-1895, missionnaire au Saguenay et à la Baie d'Hudson, et curé de Lowell. Au Canada, dans la province d'Ontario, à Hamilton, la statue de la reine Victoria; à Ottawa, les statues de la reine Victoria et de Alexander Mackenzie, homme d'Etat, ancien premier ministre du Canada; et, dans la province de Québec, à Montréal, les monuments *Edouard VII*, *John Young*, qui consacra sa carrière à l'amélioration du chenal du Saint-Laurent et du développement du port de la Métropole; *Mgr Ignace Bourget*, deuxième évêque de Montréal; *Octave Crémazie*, poète de renom; *Jeanne Mance*, hospitalière, fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal, morte en odeur de sainteté et celui à *Paul de Chomedey de Maisonneuve*, fondateur de Montréal.

En 1915, dans le Cornhill Magazine Sir Conan Doyle avait écrit: « L'un des plus beaux monuments du continent est celui de Maisonneuve, à Montréal. Ce chef-d'œuvre vaut la peine d'un voyage au Canada pour le voir. Le sénateur David, homme politique et publiciste canadien-français, a dit que cet ouvrage d'art seul suffirait à consacrer Hébert grand artiste, et que c'est tout un poème épique qui proclame l'héroïsme et les vertus des fondateurs de Ville-Marie. Aux angles du piédestal du monument sont quatre personnages: *Jeanne Mance*, pansant un enfant blessé; *Lambert Closse* et la chienne « *Pilote* »; *Charles Le Moyne*, soldat et agriculteur; et un sauvage à l'affût.

Lord Grey, gouverneur-général, de 1904 à 1911, ayant vu une statuette du sculpteur Hébert, représentant *Madeleine de Verchères*, la lui acheta et suggéra à Sir Wilfrid Laurier, qu'il en fut fait un monument, lequel est commandé à Hébert et payé entièrement aux frais de l'Etat. Lorsque l'on passe en bateau en face du village de Verchères, l'on peut admirer de loin l'énergique silhouette de l'héroïne; le point de vue est impressionnant, à distance, l'on s'imagine facilement voir se dérouler la scène de la défense du fortin contre les Iroquois.

Des statues élevées à la mémoire de deux prêtres distingués se trouvent, l'une à Chambly, de *l'abbé Pierre-Marie Mignault*, missionnaire chez les Micmacs, sauvage de la famille des Abénaquis, et l'autre à Marieville (Sainte-Marie-du-Manoir), du grand vicaire *Edouard Crevier*, fondateur de cette ville. A Mascouche (l'Assomption), un buste de *Pierre Le Gardeur de Repentigny*, évoque la mémoire du premier seigneur de LaChenaie.

Aux Trois-Rivières, c'est le monument de *La Vénérye*, célèbre explorateur des Montagnes Rocheuses; à Lévis, en face de l'église, le monument de *Mgr Joseph David Déziel*, premier curé de Notre-Dame de Lévis.

En plus des statues déjà mentionnées qui ont été placées à la façade du palais législatif, à Québec, sont érigées en cette ville d'autres œuvres du même artiste. Sur la Grande-Allée, en face de la salle d'exercices militaires, le monument du *major Short* et du *sergent Wallick*, tombés victimes de leur dévouement, lors de la conflagration du 16 mai, 1889, qui détruisit quatre cents maisons dans le quartier Saint-Sauveur; et, près de l'Archevêché, le monument à *Mgr François de Montmorency-Laval*, premier évêque du Canada français, dont les bas-reliefs sont d'un cachet artistique captivant.

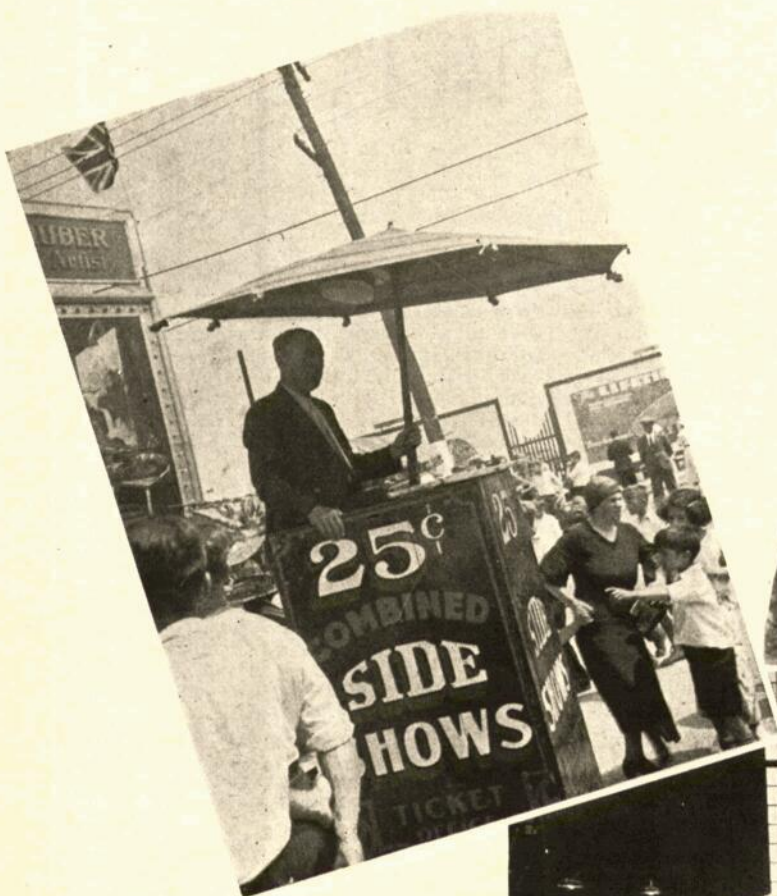
D'autres de ces travaux s'élèvent aux endroits suivants: à Halifax, Nouvelle-Ecosse, pour perpétuer la mémoire de *Joseph Howe*, homme d'état, ancien premier ministre de sa province et l'un des pères de la Confédération; à St-John, Nouveau-Brunswick, le monument à *Sir Leonard Tilley*, ancien premier ministre de cette province; à Calgary, province d'Alberta, le monument *South Africa War Memorial*.

Hébert a exécuté des statuette de facture remarquable dont voici quelques-unes: *Les Acadiens*, *Le Trappeur*, *Fleur des Bois*, *Soupir du Lac*, *Rêve du Fumeur*, *A la Claire Fontaine*, *La Vision du Sagamo*, *Convoitises*, *Le Rapt*, *Une Mère*, *La Souche*, *La Source*, *L'Inspiration*, *Floral*, *La Ceinture dorée*, *Cadioux*, *Madeleine*, *Martine Messier*, *le Docteur Chénier*, *Cadot*, *Cœur qui chante*. Une statuette en terre cuite, *Le Dernier Indien* a été acquise par la National Art Gallery. Un plâtre magnifique *Sans Merci* se trouve à l'intérieur de la bibliothèque municipale de Montréal. Il est aussi l'auteur de maquette qui devaient servir à des projets de monuments: *Samuel de Champlain*, le *P. Camille Lefebvre*, *Mgr Alexandre-Antoine Taché*, *Augustin-Norbert Morin*, *Sir Louis-Hippolyte Lafontaine*, *Louis-Joseph Papineau*, *Sir Etienne-Pascal Taché*, *Honoré Mercier* et *Sir Wilfrid Laurier*. Ces dernières maquette, représentant des personnages politiques, ont été reproduites en un grand nombre d'exemplaires que l'on peut voir dans plusieurs édifices publics de la province.

Hébert exécuta aussi des travaux de décorations d'églises, de sculpture, à Swenton, aux Etats-Unis, à Ottawa et à Montréal. Mentionnons en cette dernière ville, les églises de Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame du Bon Secours et Notre-Dame de Montréal.

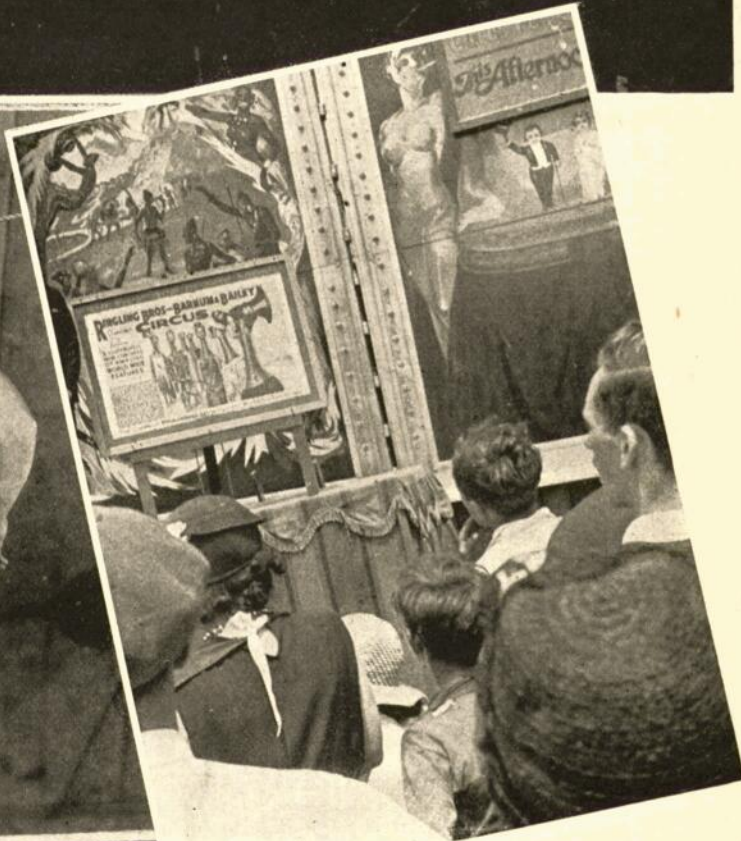
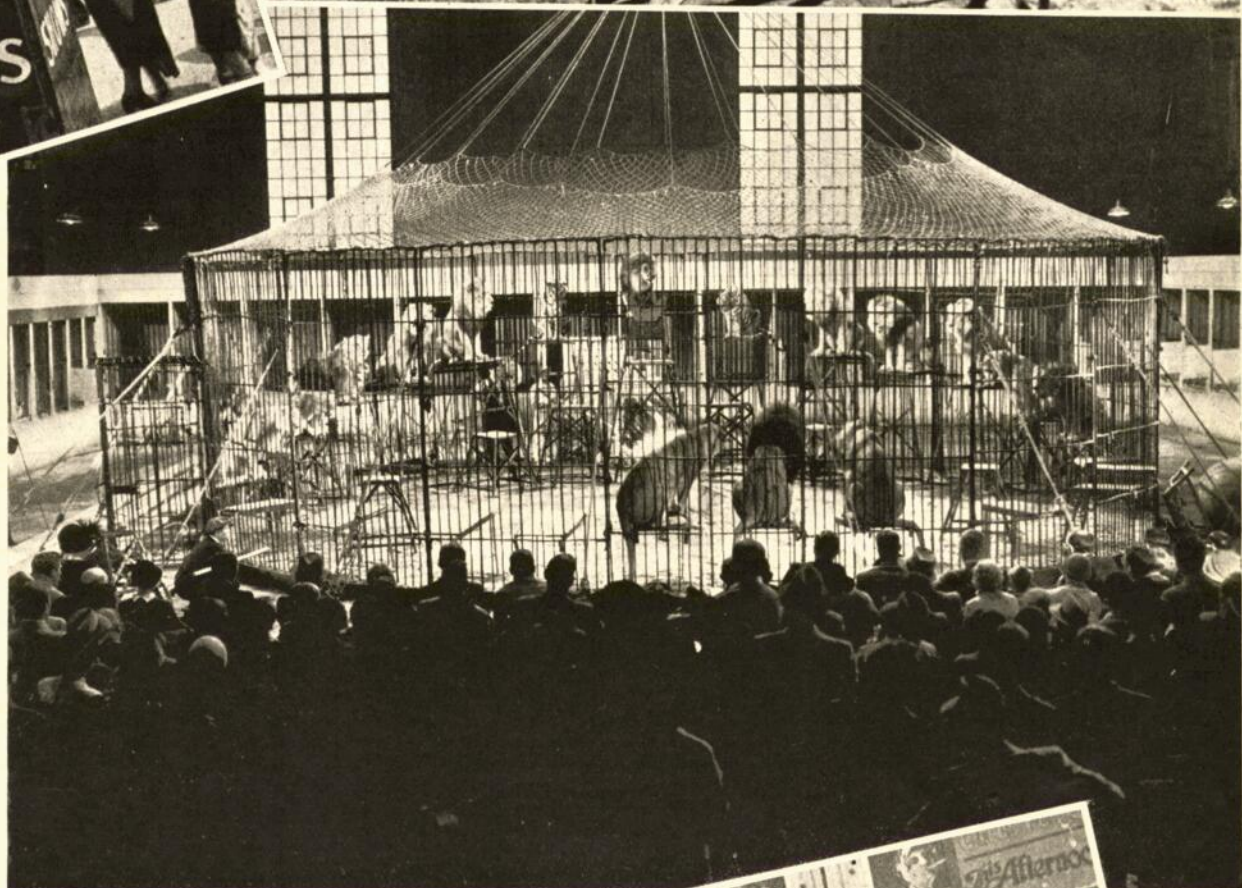
Hébert fut professeur de modelage à l'Association des arts et manufactures de Montréal, membre de l'Académie Royale du Canada, compagnon de l'Ordre de St-Michel et St-Georges, d'Angleterre, chevalier de la Légion d'Honneur et chevalier de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand (classe militaire), et récipiendaire de la

(Suite à la page 52)



Le Cirque Arrive...

COMME les jouets, le cirque amuse tout autant les grandes personnes que les enfants. C'est peut-être le spectacle le plus complet. Des quelques photos qui illustrent cette page, deux ont été prises par Columbia Pictures et trois par les photographes de *La Revue Populaire*, à Montréal.



LA TERRE QUI TREMBLE

par Fernand de Verneuil

L'Angleterre subira-t-elle un jour le sort de l'Atlantide ? — Les vagues à l'assaut de la terre. — Causes profondes. — L'étrange destinée des continents.

DANS le « Critias » et le « Timée », Platon parle d'une île immense, l'Atlantide qui, en une nuit et un jour, aurait été engloutie par l'océan; quelques savants ont prétendu qu'il n'y avait qu'une allégorie dans ce récit mais d'autres, en plus grand nombre, sont d'opinion que la catastrophe a réellement eu lieu.

Oviedo, Buffon, Mac Culloch, Berlioux et d'autres situent son emplacement entre l'Amérique et l'Europe; des ouvrages fort documentés géologiquement ont été écrits par eux ainsi que par Gaffarel et Clarke à ce sujet. La croyance à l'Atlantide disparue est donc à peu près générale aujourd'hui, d'autant plus que l'on a maintenant la conviction bien établie que le sol terrestre n'est jamais en

repos ou en état d'équilibre; il s'élève en certains endroits mais s'affaisse en d'autres continuellement.

Des disparitions subites comme celle de l'Atlantide semblent toutefois peu probables dans l'avenir, bien que nous assistions, de temps à autre, à des phénomènes de ce genre, mais à échelle réduite. Des petites îles surgissent quelquefois en peu de jours ou même d'heures de profondeurs de l'océan tandis que d'autres disparaissent.

En certains endroits, le sol des côtes s'affaisse et disparaît lentement sous la mer, en d'autres il se relève; la configuration des pays change ainsi avec le temps et la terre d'aujourd'hui n'a certainement pas le même aspect de surface qu'elle avait il y a des centaines de mil-

liers et surtout des millions d'années. S'il était possible d'établir les cartes successives de ces changements depuis les origines, nous aurions sous les yeux le plus curieux tableau qu'on puisse imaginer, qui nous aiderait peut-être à connaître, par déductions l'avenir de la planète en donnant naissance à une science nouvelle, celle de la « géotechnie ».

La question d'engloutissement graduel et lent mais implacable se pose actuellement pour un grand pays d'Europe, l'Angleterre. Ce pays qui, à juste titre, put se parer du titre de reine des mers sera peut-être un jour totalement absorbé, anéanti, effacé de la carte du monde par l'océan qui lui fut si longtemps soumis; étrange destinée des choses d'ici-bas où tout passe et tout se renouvelle sans cesse.

C'est un fait bien constaté: Londres s'enfonce lentement dans le sol et cela dure déjà depuis cinq mille ans à la moyenne d'un pouce tous les cinq ans.

Cela semble peu de chose mais c'est tout de même un affaissement de quatre-vingts pieds pendant la période précitée; dans les cinquante dernières années surtout, les changements opérés dans le niveau du sol ont été considérables.

Il est bien connu que, sous le règne de Henri VIII, le cardinal Wolsey fit construire le palais Bridewell à un endroit qu'il ne choisirait jamais aujourd'hui car il est sous les eaux à chaque marée haute. Il est également connu que, de son temps il y avait des arbres fruitiers autour de ce palais et que le sol de l'endroit devait donc être hors de l'atteinte des plus hautes eaux.

Quand, plus tard, on fit des excavations à cet endroit, on découvrit le quai du palais à sept pieds au-dessous du niveau des marées hautes d'aujourd'hui. Comme, au temps de sa construction, ce quai devait avoir sa surface à au moins

un pied au-dessus de l'eau, ce serait donc un affaissement de huit pieds au minimum depuis à peine quatre siècles.

Il y a quelques années, de sérieuses inondations eurent lieu en Angleterre, à Chelse; le niveau de la Tamise n'ayant marqué aucune différence de hauteur sur les quais, il fallut bien en conclure qu'il y avait eu affaissement du sol.

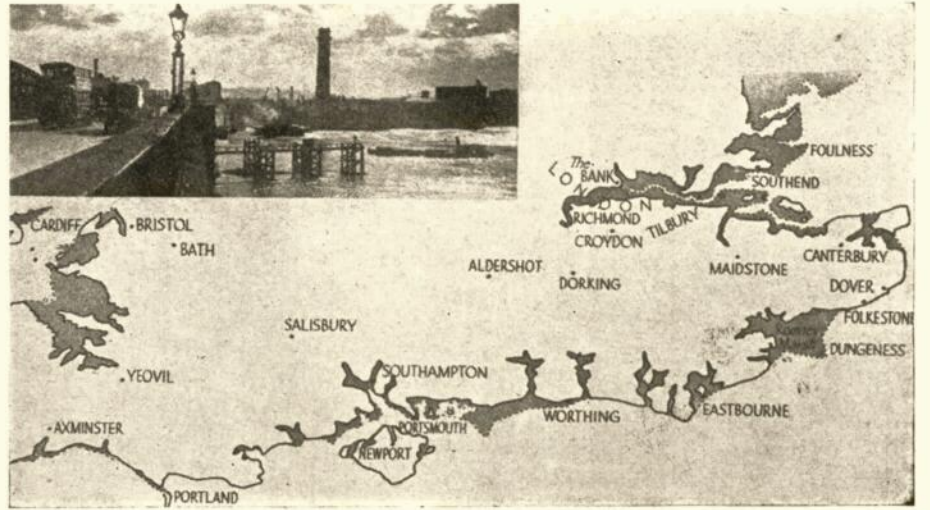
Aux époques de l'invasion romaine, il existait une ville du nom de Regulbium à trois milles au moins de la côte; aujourd'hui, les seuls vestiges demeurés de cette ville sont deux tours que l'on voit au bord même de la mer.

Les chroniques du temps rapportent également qu'en 1014, sous le règne d'Edouard le Confesseur, une grande inondation balaya des villes entières et fit périr une multitude de gens; en même temps disparaissait un groupe d'îles qui, dans la mer du nord, servaient de centre de pêche.

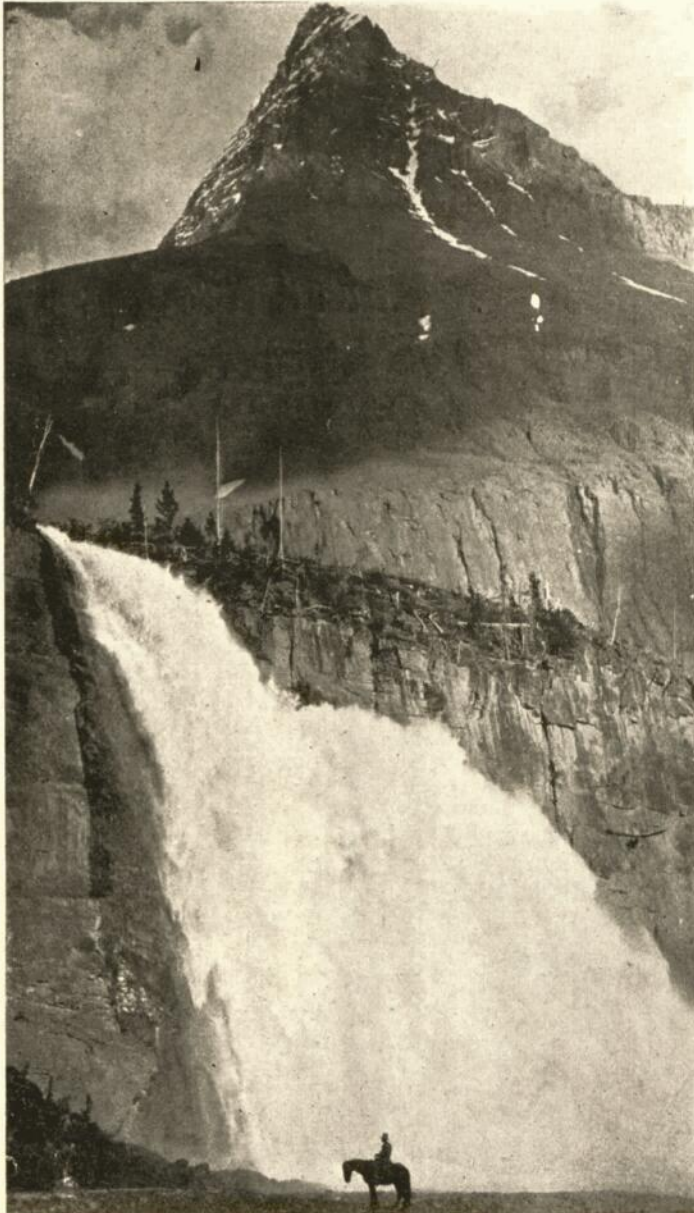
En 1287, la ville d'Old Winchelsea, construite au bord de la mer fut complètement submergée, ses ruines gisent aujourd'hui sous les eaux à plusieurs milles en mer. La ville de Dunwich subit le même sort en 1347; reconstruite plus loin de la mer, elle fut à nouveau anéantie par affaissement du sol en 1570.

Ce mouvement de descente du sol est régulier, inexorable et rien ne fait prévoir qu'il doive cesser; l'Angleterre est-elle, en conséquence, destinée à disparaître entièrement un jour sous l'océan? C'est ce que, même les plus optimistes n'oseraient contredire aujourd'hui. C'est, il est vrai, une affaire néanmoins d'un grand nombre de siècles s'il doit en être ainsi. A moins, cependant, qu'une activité plus considérable ne se manifeste dans les mouvements du sol, chose toujours possible.

(Suite à la page 55)



Une partie des côtes anglaises que la mer ronge impitoyablement et dont le sol s'affaisse graduellement sans que rien ne puisse s'opposer à l'invasion des eaux.



Les chutes d'eau ont une beauté grandiose et une utilité incontestable comme pourvoyeuses de force motrice mais en même temps elles désagrègent lentement le sol qu'elles finiront par niveler.

La lutte continue entre l'eau et la terre est visible dans les véritables barrages d'eau produits en nombre d'endroits par la poussée de la mer à marée haute.



1941 Danièle Parola

Les Grandes Vedettes du Cinéma Français

DANIELE PAROLA

C'est dans les « Amours de Minuit » que nous avons vu pour la première fois Danièle Parola. Comme type, elle rappelle Marlène Dietrich et Anna Sten, du cinéma américain. Mais son jeu n'est ni emprunté, ni maniéré, comme celui de ces deux vedettes allemande et russe.

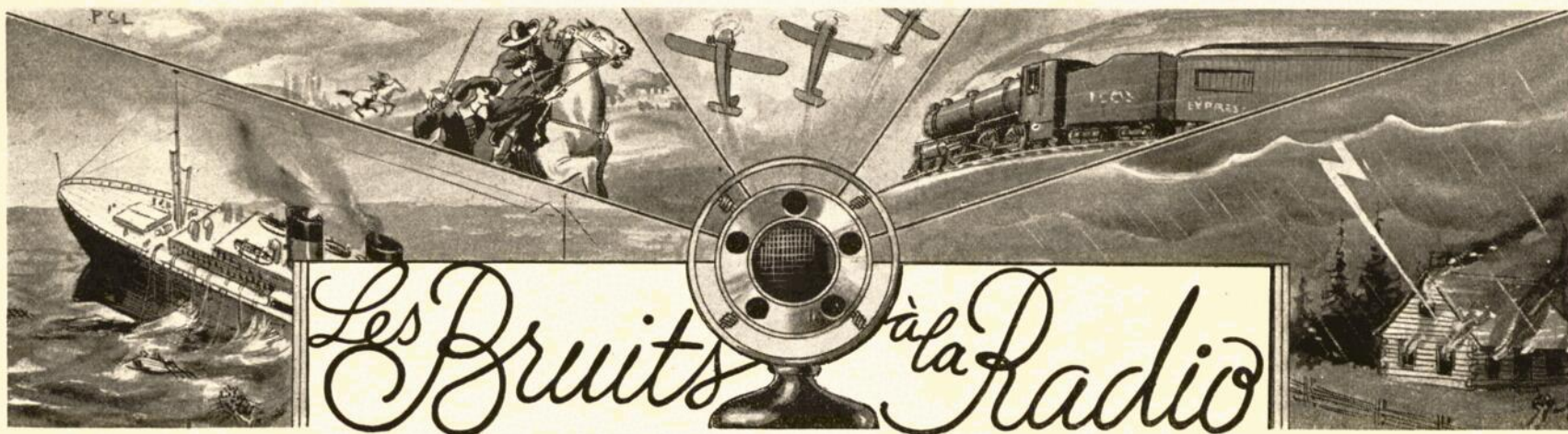
Photo UFA.



1942 Jacqueline Francell

JACQUELINE FRANCELL

Comme Danièle Parola, Jacqueline Francell joue dans la version française des films UFA. Elle triomphe dans le « Baron Tzigane », la dernière grande production UFA, aux côtés de Danièle Parola, Gabriel Gabrio et autres grandes vedettes du cinéma germano-français.



par LÉOPOLD HOULÉ

directeur de la publicité de Radio-Canada

DÉPOUILLÉ d'éléments essentiels comme le décor, le maquillage, les jeux de l'éclairage, le théâtre à la radio n'a d'autres moyens pour créer l'image que les rares ressources dont dispose l'auditif. C'est donc vers les effets sonores que le metteur au micro a surtout dirigé ses efforts. Voilà pourquoi le bruiteur est passé au premier plan de l'action radiophonique surtout dans le studio américain où tout comme à Hollywood, on a la passion de l'accessoire et du tape-à-l'œil. Mais la formule du nouveau théâtre ne doit être ni le fait de l'accessoiriste, ni celui du régulateur des sons. Elle viendra des chercheurs qui auront ouvert aux professionnels de la radio le cénacle où agissent, seules, les forces du savoir et de l'intelligence. Ainsi, quand on aura traduit les sentiments de notre vie intérieure sans les moyens que veulent imposer à l'art radiophonique les techniciens du bruit, la partie sera gagnée. L'élément humain comptera enfin. C'est Copeau qui disait que la technique au théâtre n'exclut pas la sensibilité mais qu'elle la libère. A la radio, tous s'en mêlent, — directeurs, opérateurs, bruiteurs, — au détriment même de la sensibilité et de l'émotion.

Opérateurs et bruiteurs se donnent la main dans une complicité tacite pour compromettre l'interprétation la mieux travaillée. Il est vrai que le régulateur du son n'a guère la sympathie des chefs d'orchestre et des comédiens. Le différend s'explique. Le premier, farci des théories du laboratoire, s'en tiendra uniquement à l'oscillation de l'aiguille du potentiomètre, sans se soucier trop des indications du chef d'orchestre. Celui-ci tout comme le radiodramaturge, proposera mais l'opérateur disposera.

En d'autres termes, pour faire naître dans le cerveau des radiophiles l'image que l'on veut représenter, il ne suffit pas de faire entendre le claquement d'une porte que l'on ferme. L'art nouveau a besoin d'une langue qui soit propre au micro, d'une langue faite surtout pour un public qui ne voit pas, pour le public dans la pièce d'à-côté. Une langue pour des aveugles, quoi !

Dans ces conditions, ne devrait-on confier cette tâche redoutable qu'à des gens de culture, qu'à ceux également qui, après avoir rompu avec certaines traditions de la scène sans trop de brusquerie, auront adapté au nouveau climat qu'est la radio, leur science et surtout leur tempérament. Affaire d'adaptation. Un mot qui ne devrait scandaliser personne en cette époque de bouleversements sociaux. Evidemment, cette adaptation effraie les comédiens de carrière du fait qu'on leur fait observer que le succès du théâtre radiophonique dépend souvent de cet éternumène qu'est le bruiteur.

Tout pour lui, le malheureux, sera renonciation. Il devrait descendre de ce piédestal d'où il percevait, dans une communion ardente avec

son public, l'émotion indispensable à l'expression de la vie, car exprimer la vie, tout est là; c'est le suprême de l'art, suivant une formule vieille comme le monde. Ainsi transplanté, il se croira contraint de faire abstraction de sa propre personnalité, s'appliquant à lui-même ce mot d'Octave Mirbeau, à l'effet que « le comédien n'a même plus la propriété de son visage. » Si imprudent que soit le jugement de Mirbeau, appliqué à la radio, il n'a rien de trop, semble-t-il, de paradoxal. D'ailleurs est-ce que la personnalité compte pour le directeur de studio qui, suivant un autre récit de Mirbeau, veut que « le comédien soit un piston dans lequel il faut souffler dedans pour en tirer un son ».

Et si, au studio, notre interprète — c'est le mot employé pour désigner les comédiens — se trouve isolé dans une boîte fermée à tous les bruits extérieurs, en contact avec un monde invisible, dont il ne connaîtra ni les dispositions, ni le jugement, ni les acclamations, ni enfin ces « silences » si redoutables parfois à la scène. Il pourra toutefois se dire, pour se consoler, que les goûts des radiophiles sont multiples : les uns abhorrent le classique, les autres, le jazz; les uns ne veulent que du Beethoven ou du Musset, les autres du Paul Whiteman ou l'affadissant ragoût de quelque feuilleton policier. « Il y a évidemment des gens qui aiment ça... Les autres, je m'en f... » Son raisonnement ira plus loin. Il se dira que si des gens se plaignent, c'est qu'ils ont du temps à perdre et que d'ailleurs le populaire n'aime que la laideur, que la médiocrité, que la farce triviale. Ce en quoi il n'a pas toujours tort.

Le comédien, pour camper son personnage, disposera uniquement d'un texte qui, s'il prévoit le décor, le maquillage et la garde-robe, n'en tient plus compte à la radio. Ou il faudra le corriger, — ce qui n'est pas sans danger, — ou il faudra le débiter avec cette puissance d'évocation qui puisse faire dire aux radiophiles : « Je le vois agir ». Evidemment, c'est le propre du grand artiste, c'est le propre de l'émotif. Quand Mounet-Sully n'était pas satisfait de l'un de ses rôles, il lui arrivait de répéter : « Hélas, hélas, le dieu n'est pas venu, ce soir... » A la radio, le dieu, c'est l'opérateur; c'est parfois le bruiteur.

A tout considérer, la radiodramaturgie, c'est l'imagerie d'Épinal en sonorités. Voici en effet que l'écrivain de la radio a rappelé le bruiteur oublié depuis des générations dans les coulisses du mélo. Celui-ci est devenu quelqu'un; sa trousse, paraît-il, est un élément décisif. N'allez pas contrarier ses desseins, car à coup sûr, il ferait tomber la pièce que vous avez écrite ou que vous avez montée. Sa science de l'acoustique est complète. Ne le relève-t-il pas à la fois du laboratoire qui a élaboré pour lui la gamme la plus étrange qu'il soit et du metteur au micro

dont on dit qu'il est le principal auxiliaire. Il s'agit avec tant d'apparat que le jour n'est pas loin où les auteurs lui céderont le pas et que, pour faire comme lui, ils ne feront plus parler leurs interprètes que par onomatopée.

En réalité, sa tâche n'est pas très grande. Néanmoins, elle est indispensable. A le voir au travail, dans cette espèce d'aquarium qu'est le studio radiophonique, à côté des godiches qui joueront un acte de quelque Manoir Mystérieux, feuilleton parlé en une série indéfinie de périodes, on devine sans peine qu'il est le « deus ex machina » de l'action. Le directeur et ses assistants ne passent pas moins que les radiophiles par toutes les angoisses quand ils entendent le récit de quelque noire tragédie. Imaginez donc si le bruiteur allait déclencher le tonnerre au moment inopportun ou bien s'il allait tirer un coup de revolver après que le vengeur s'est écrié « Je l'ai abattu comme un chien ».

A la mise au micro du « Titanic » de mon ami Letondal, la tâche était très difficile et surtout lourde de conséquences. S'il fût arrivé, par exemple, que les interprètes eussent poussé un cri d'horreur bien avant que l'on entendit le grondement de la coque broyée sous le choc de l'iceberg, la pièce n'aurait plus eu de sens. Si encore, les radiophiles emportés par leur imagination avaient pu connaître comment se faisait le bruit de la vague sur une mer où des rescapés luttèrent contre de nouveaux dangers, la faim, la soif et l'insomnie, ils en auraient été babas ! Au fait, ce clapotis, c'était tout simplement les coups que donnait du plat de la main Hector Charland sur l'eau d'un bassin placé à la hauteur du micro. Pour donner l'illusion du travail des soutiers, on s'était servi d'un disque phonographique reproduisant le crépitemment d'une mitrailleuse. Dans les « Deux Pierrots » d'Edmond Rostand, joué récemment à Radio-Canada, on verse du vin. Le glouglou était si parfait que nombre ont dû avoir la soif. Le bruiteur a tout simplement fait claquer sa langue ! On n'en finirait pas s'il fallait décrire les moyens ingénieux dont dispose le bruiteur pour créer le décor sonore nécessaire à tant de pièces radiophoniques.

Il y a, certes, une science du bruit mais à vrai dire, elle n'aura plus de valeur le jour où la radiodramaturgie, pour être intelligible, saura disposer, en les appliquant mieux, des ressources de l'art dramatique. Terminons en disant qu'il y a lieu de se montrer modeste car ce qu'on entend le plus souvent, exception faite des œuvres du répertoire, est le calque de feuilletons ridicules ou encore quelque adaptation où se trahit un plagiat stupide comme dans le cas, par exemple, de Kenilworth, de Walter Scott.

La formule du nouveau théâtre radiophonique n'a rien de compliqué. On la trouve dans l'effort des gens de culture et non dans la pipe-rie d'un histrionisme ignare et stupide.

Pierre
Dhaël

La Sonate Oubliée



DANS cet intérieur de réfugiés russes, le salon est d'un aspect tout à fait modeste. Parmi des meubles usagés et sans style, deux objets, seulement, sollicitent le regard : le grand piano, qui occupe tout un angle de la pièce, et, posé bien en évidence sur la table de milieu, un grand portrait, richement encadré, représentant un officier de l'armée russe. Dans un vase, devant le portrait, des fleurs achèvent de se faner.

Mme Touriloff, la maîtresse de céans, assise près de la fenêtre, est toute absorbée dans la lecture d'un journal russe publié à Paris, quand trois petits coups sont frappés à la porte.

— Entrez ! cria Mme Touriloff en se levant.

— Bonjour, madame Semil ! dit-elle en saluant la jeune femme qui apparaissait dans l'encadrement de la porte, et qui était tout bonnement la concierge de l'immeuble.

— Je ne vous dérange pas, madame ? s'enquit celle-ci d'un ton presque timide.

— Aucunement... Votre petite Simone m'avait annoncé votre visite. Asseyez-vous donc, je vous prie...

Puis :
— Je vous écoute, ma bonne madame Semil. Qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui ?

— Je venais, madame, pour vous régler les leçons de Simone.

— Rien ne pressait, je vous assure, ma bonne madame Semil.

Le visage de la concierge trahit un certain embarras.

— Je ne venais pas seulement pour cela, madame, mais pour vous avertir que, dès demain, Simone cessera de prendre ses leçons.

Mme Touriloff parut contrariée.

— C'est dommage ! opina-t-elle. L'enfant a des dispositions extraordinaires, et une application touchante.

— Elle aime tellement cela ! dit la mère. Elle aura un gros chagrin, et moi une grande déception ; j'espérais le Conservatoire !

— Elle y serait arrivée, assura la Russe avec conviction.

— Mais voilà, reprit l'autre en soupirant, demain le père entre en chômage, et nous ne pouvons plus.

— Ce n'est que cela, ma bonne madame Semil ? Ne faites donc pas de peine à Simone. J'ai cette heure de libre dans la journée. Eh bien, elle prendra sa leçon tout de même !

— Oh ! je n'oserais pas !

— Vous me paierez quand vous pourrez.

— Vous êtes trop bonne, fit Mme Semil émue. D'autant plus que je sais que vous-même avez vos difficultés.

— Ne parlons pas de cela, coupa vive-

ment Mme Touriloff... mais dites-moi plutôt comment va notre jeune voisin ?

— Oh ! beaucoup mieux, madame. Il a été soigné par un médecin d'un dévouement admirable.

— Ne m'avez-vous pas dit que le malade était un jeune Russe aveugle ?

— Oui, madame, c'est son infirmière qui me l'a confié ; il a été blessé par les Bolcheviks. Ils l'ont laissé pour mort. Il ne doit la vie qu'au dévouement d'un de ses serviteurs.

— Mais il est demeuré aveugle ?

— Hélas ! oui madame. A la vérité, cela ne se voit aucunement : les yeux sont intacts.

— Quelles horreurs ! quelles détresses chez nous, soupira Mme Touriloff navrée. Dès que le médecin le permettra, j'irai voir ce jeune homme.

— Je crois qu'il désire vivre à l'écart, prévint Mme Semil. C'est, paraît-il, un grand musicien ! Le docteur s'intéresse beaucoup à lui. Il lui a procuré un piano, et il le fera admettre dans les concerts.

Il y eut un silence. Puis :
— Mme Semil, reprit Mme Touriloff, je vous demanderais de ne pas parler devant ma petite Lydia de cette triste histoire. Vous savez qu'elle a perdu son fiancé là bas !

— Oui, je sais madame.

— Bien que nous ayons en mains toutes les preuves de son décès, elle refuse d'y croire. L'exemple de ce jeune homme, échappé par miracle, fortifierait encore son illusion.

— Oh ! je comprends, dit madame Semil avec empressement... Je comprends.

— Il faut bien pourtant, poursuivit Mme Touriloff d'un air pensif, qu'elle accepte et qu'elle se résigne. Il faut qu'elle fasse sa vie ! Puis-je compter sur votre silence, madame Semil ?

— Mais oui, madame, bien sûr ! assura la concierge.

Et se levant, elle annonça d'un air timide :

— Madame, je viendrai le matin, un instant, vous aider à faire votre ménage.

— Mais je ne veux pas ! se récria Mme Touriloff. Vous avez assez de besogne avec votre mari et vos enfants.

— Oh ! à huit heures les gosses sont à l'école. Je me lèverai un peu plus tôt, voilà tout !...

Chez nous, on a plus peur du chômage que de la besogne, acheva-t-elle en riant.

Mme Touriloff émue, lui prit les mains :

— Merci, ma bonne madame Semil.

De nouveau, on frappait à la porte. Cette fois, c'était un visiteur, un jeune homme de vingt-cinq ans, grand, mince, racé, d'un type slave très accusé. Un familier de la maison, sans aucun dou-

te, à en juger par le « Bonsoir Yvan », plus affectueux que protocolaire, dont le salua Mme Touriloff.

Il alla à elle, et lui baisa la main qu'elle lui tendait, pendant que Mme Semil se retirait discrètement.

— C'est ma brave femme de concierge, expliqua brièvement Mme Touriloff.

— Une pipelette aimable ? Voilà un phénomène plutôt rare ! opina le jeune homme en riant.

Puis, tout aussitôt, le visage sérieux :

— Est-ce que Lydia n'est pas rentrée ?

— Non, elle donne ce soir des leçons jusqu'à neuf heures !

Yvan eut une moue de mécontentement.

— Elle se fatigue d'un manière folle ! Mme Touriloff poussa un soupir :

— Je pouvais, jusqu'ici, l'aider un peu. Je donnais des leçons à la fillette du concierge. Le père est en chômage, ils ne peuvent plus payer !

— Et vous avez abandonné ?

— Non, je continue.

— Alors ?...

— Pour rien.

Le jeune homme tressaillit d'admiration.

— Oh ! quel miracle ! quel miracle de bonté ! N'avoir plus rien au monde, et trouver à donner encore.

Mme Touriloff se mit à rire.

— Ne vous exaltez pas sur une chose si naturelle. La petite somme, que me donnait Mme Semil me manquera beaucoup, et je la regrette. Mais, voulez-vous me dire comment le fait de priver Simone de sa leçon aurait pu m'enrichir ?

Yvan rit à son tour.

— Vous êtes bonne, si naturellement bonne, dit-il, que vous en êtes inconsciente...

Et après un court silence :

— Puisque Lydia n'est pas ici, madame, voulez-vous me permettre de vous parler d'elle ? ajouta-t-il avec une nuance d'embarras.

— Mais oui, Yvan ; ayez en moi pleine confiance. Vous savez que je vous suis acquise de tout cœur.

— Merci. Vous savez, madame, combien je l'aime !

— Je le sais, et vous n'avez pas affaire à une ingrate : elle vous rend votre affection.

— J'aurais préféré qu'elle me détestât ! déclara le jeune homme avec une violence soudaine.

Mme Touriloff lui prit les mains :

— Mon enfant !

— Vous ne pouvez vous imaginer ce qu'est cette torture, insista-t-il amèrement. Une camaraderie amicale, qu'el-

le me jette comme une aumône...

— Vous vous trompez sur les sentiments de Lydia. Elle a pour vous une affection profonde, fraternelle, mais vous connaissez le triste drame de sa vie ? Elle adorait Boris...

— Oui, je sais, et je regrette de m'être emporté tout à l'heure... C'est une petite âme douloureuse que Lydia !...

Je respecte son souvenir et sa souffrance. Mais je l'aime... Je l'aime d'une façon si complète, si impérieuse, qu'il me la faut, n'importe comment ! Au besoin comme une sœur, comme une amie, même avec le souvenir de Boris entre nous !

—Yvan, re-
prit la mère,
je ne voudrais
pas vous faire
de peine. Mais,
si je vous par-
le avec toute
le franchise
dont je suis
capable, me
pardonnerez-
vous après ?

—Madame, je vous respecte et je vous aime.

—Ce mariage que vous désirez, Yvan, je le désire autant que vous-même; sans cela, vous en êtes sûr, connaissant vos sentiments pour Lydia, je ne vous aurais pas reçu ici.

—Merci, madame, prononça-t-il avec émotion.

—Mon souci de chaque minute est l'avenir de ma fille, poursuivit Mme Touriloff. Nous vivons toutes deux de son travail. Je lui suis peut-être à charge, mais, ma présence auprès d'elle lui conserve tout de même l'illusion d'un foyer; si je disparaissais, que deviendrait-elle! Je sais que vous avez pour elle une tendresse sans égale, que votre travail la mettrait à l'abri du besoin, qu'elle pourrait, avec vous, se créer un foyer vivant et prospère. Vous comprenez que mon rêve et le vôtre ne font qu'un!

—Et nous nous heurtons à cette preuves certaines de sa mort, je ne tenterais pas d'influencer Lydia: Hélas! le doute n'est plus permis.

Mais Yvan s'exaltait:

—N'importe quelle situation est préférable à la mienne. Lutter pour conquérir la femme qu'on aime, c'est le fait

d'un homme et c'est normal. Lutter loyalement, homme contre homme, quitte à mourir, c'est bien! Mais cette guerre sourde contre une ombre... un passé qui, peut-être, n'a jamais été tel... un souvenir laissé dans une âme de quinze ans... avec l'auréole du martyr... Et encore cette idée absurde, inexplicable, qu'il vit! Comment, comment peut-on lutter contre tout cela?...
Mme Touriloff hocha tristement la tête:

—Tout ce que vous dites là, Yvan, je me le suis dit déjà. J'aimais Boris comme un fils, et, si je croyais qu'il pût revenir un jour, malgré l'affection que je vous porte, je serais avec Lydia, contre vous. Mais, elle se leurre! Elle brise son existence. Elle est jeune encore; plus tard, elle se rendra compte qu'on ne vit pas toute une vie, enchaînée à un souvenir. Elle aura laissé passer le bonheur près d'elle et elle ne l'aura pas compris!

—Je vous en supplie, madame, dit Yvan, faites que je puisse lui parler une fois encore. Quand elle rentrera, tout à l'heure, laissez-moi seul avec elle. Je lui dirai tout ce qu'un homme qui aime autant que moi peut dire.

—Essayez, soupira la mère.

—Il est impossible que je n'arrive pas à la convaincre, assura fougueusement le jeune homme.

—Hélas!

—Vous n'avez aucun espoir?

—Non, Yvan.

—Alors, adieu madame, fit-il d'une voix sourde.

—Comment, adieu?

—Je ne reviendrai plus ici.

A ce moment, la porte s'ouvrit.

—Lydia! murmura le jeune homme en tremblant.

Elle entra, en effet, brune jeune fille au teint mat, aux yeux trop graves et à la bouche trop sérieuse pour ses vingt-deux printemps. Elle tenait sous son bras un rouleau de musique, et, dans ses doigts, un bouquet de violettes.

—Bonsoir, maman chérie! dit-elle en embrassant tendrement Mme Touriloff.

Puis, après une poignée de main cordiale.

—Bonsoir, camarade Yvan. C'est gentil à vous de ne pas nous abandonner.

—Bonsoir Lydia! balbutia-t-il, impressionné malgré lui, comme chaque fois qu'il la revoyait.

Mais déjà la jeune fille se dirigeait vers le portrait placé sur la table, au centre de la pièce, et doucement, avec un accent de tendresse infinie, elle prononça:

—Bonsoir, Boris, Boris chéri!

Puis elle se hâta d'enlever les fleurs fanées et disposa les fleurs fraîches devant la photographie, en disant:

—Mon Boris, voici les premières violettes.

Muets et apitoyés, sa mère et Yvan l'observaient avec affliction. Mme Touriloff intervint pour rompre le charme pernicieux:

—Viens ici, Lydia, que je te voie un peu!

Lydia embrassa la photo de Boris et s'approcha en souriant.

—Je suis obligée de reconnaître qu'elle n'a pas mauvaise mine du tout, dit la mère à Yvan après l'avoir soigneusement regardée.

—Mais pourquoi voudrais-tu, maman chérie, que j'aie mauvaise mine? se récria la jeune fille.

—Mais je ne le voudrais pas, mon Dieu! J'en avais peur et ce n'est pas la même chose. Tu te fatigues tant.

—Mais non. Voyez-vous, Yvan, j'ai une petite maman qui exagère d'une manière effroyable... Je travaille, c'est un fait, et la chose est indispensable. Mais de là à me tuer de travail!...

—Tout de même, protesta-t-il, donner des leçons de musique jusqu'à neuf heures!

Lydia se mit à rire:

—Je vis dans des flots

d'harmonie! Qui oserait s'en plaindre?

—Tout de même!

—Vous êtes de mauvaise humeur, mon vieil Yvan.

—Par exemple, mais pas du tout! assura-t-il vivement.

—Maman, reprit la jeune fille, figure-toi que je suis poursuivie, obsédée, hantée tout aujourd'hui, par le souvenir de cette sonate que Boris avait composée autrefois pour nous deux. Tu ne t'en souviens plus?

—Oh! je ne l'ai pas oubliée, cette sonate, déclara Mme Touriloff; elle était à vous, à vous seuls!

—Personne ne l'a jamais entendue, reprit Lydia avec exaltation. Nous ne l'avons jouée devant personne; elle n'a pas été éditée.

Et avec un brusque accès de gaieté: —Quels égoïstes... Me voici bien punie! J'en ai oublié la moitié. Pourvu que Boris s'en souvienne! Mais toi, maman chérie, en cherchant bien, tu ne te la rappelleras pas un peu?

—J'essaierai, dit la mère d'un ton résigné.

—Tu me ferais tellement plaisir!

Puis, s'adressant à Yvan:

—Je vais quitter mon manteau et mon chapeau; ensuite, pour vous déridier un peu, vieux camarade, je vous raconterai une drôle d'histoire, qui m'est arrivée dans le métro.

—On vous a fait la cour? questionna-t-il vivement.

—Bien au contraire.

—Un goujat?

—Tout à l'heure, tout à l'heure! promit-elle en quittant la pièce.

—Je vais vous laisser seuls un instants, comme il est convenu, annonça Mme Touriloff.

—Vous l'avez vue s'approcher du portrait de Boris? Elle lui parle comme s'il était vivant. Enfin, est-elle sincère? Croit-elle que Boris peut revenir? demanda Yvan, anxieux.

—Je ne sais! soupira la pauvre femme.

—Je vais jouer ma dernière carte, déclara le jeune homme. Cette vie n'est plus possible: Ou Lydia, ou partir!!!

—Mon enfant!

Yvan cachait sa tête dans ses mains. —Je souffre trop. C'est au-dessus de mes forces; si elle ne me laisse aucune espérance, je m'en irai.

A ce moment, ils entendirent chanter Lydia, qui cherchait la suite de la sonate.

—Je vous laisse, dit la mère: courage!

L'instant d'après, Lydia reparait.

—Enfin me voici, mon brave Yvan.

Mais... où est maman?

—Elle est sortie une minute, dit-il, évasif.

Lydia s'approcha du portrait de Boris et resta silencieuse; elle arrangeait le bouquet.

—Lydia! appela Yvan.

—J'écoute, fit-elle sans bouger.

—Lydia, j'ai à vous parler.

Cette fois, elle se retourna:

—Oh! oh! grave?

—Très grave! prononça-t-il d'un ton sérieux.

—Vous avez une peine, Yvan? demanda-t-elle en lui prenant la main?

—Peut-être!

—Pas sûr?

—Non, pas sûr.

—Cela dépend d'une personne? demanda-t-elle.

—Oui.

—Alors, c'est sans doute arrangeable?

—Sans doute.

—Dites-moi votre grand chagrin, fit-elle gentiment.

—Il s'agit peut-être, d'un grand voyage?...

—Qui dépend également d'une personne?

—Oui.

—De la même personne?

—Oui.

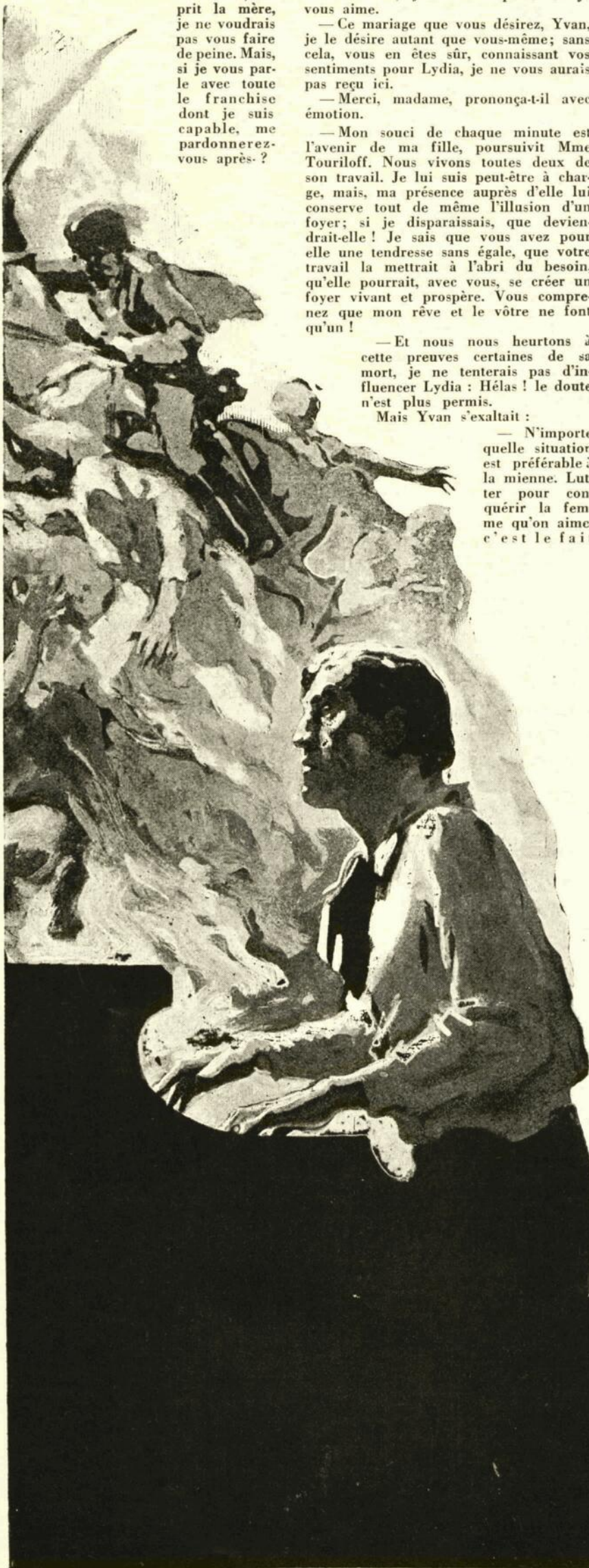
—Qui est-ce?

—Vous, Lydia.

—Moi? fit-elle étonnée.

—Je vais vous parler tout de suite, reprit-il, et après cette conversation... très courte... il y aura un grand chagrin et un grand voyage, ou, peut-être, une grande joie et pas de voyage.

(Suite à la page 52)



Notre ROMAN

JE VOUS assure, Père, que vous exagérez.

Moi, j'exagère?...
Monsieur Hamelin tourna vers son fils une face orageuse où la colère étincelait. Au creux des orbites broussailleuses, les prunelles s'indignèrent, menaçantes.
— J'exagère !

Ses bras attestèrent le ciel. Après quoi, il se mit à marcher de long en large à travers le vaste bureau où un tapis épais étouffait le bruit de ses pas.

— C'est-à-dire que je suis mille fois au-dessous de la vérité... mille fois entends-tu ? et que, si tu n'avais pas accompli hier tes vingt quatre ans, — ce qui est loin de t'avoir mis du plomb dans la cervelle ! — je te flanquerais des calottes, comme à un gamin. C'est tout ce que tu mérites !

Flegmatique, Jean-Claude allumait une cigarette. Il connaissait bien son père et ses colères de sang, aussitôt évanouies que déchainées...

Pourtant, cette fois, cela avait l'air plus sérieux... Le « père Hamelin » ainsi que le nommait irrespectueusement Jean-Claude, ne paraissait pas disposé à « passer à l'as » — encore une chère expression du jeune homme ! — les frasques nouvelles de son fils.

Il revint vers lui, brandissant une liasse de papiers qu'il lui fourra sous le nez :

— Vingt trois mille francs en deux mois... est-ce que tu prends mes coffres pour les caves de la Banque de France, dis ?...

Jean-Claude n'en perdit pas une bouffée. Il se contenta de sourire et émit, pour calmer l'ire paternelle :

— Mais la maison Hamelin est aussi solide que la Banque de France... sinon plus !... Mes créanciers sont tranquilles !

Le poing du père Hamelin s'abattit comme un marteau sur le marbre du guéridon empire... Il se fit mal, fit la grimace et frictionna de son autre main l'endroit meurtri.

— Et il se fiche de moi par dessus le marché !... Ah ! Tonnerre !...

Jean-Claude retira sa cigarette de sa bouche et répliqua d'un ton bonhomme :

— Mais non, Père... Seulement, vous prenez tout au tragique... Pour quelques pauvres petites dettes !

L'autre sursauta, l'œil fulgurant :

— Quelques pauvres petites dettes !... Cent vingt mille francs, tu appelles cela quelques « pauvres petites dettes » !...

— Pff !...

Le geste désinvolte du fils éparpillait les cendres dans le cendrier comme il eut envoyé à tous les vents des billets imaginaires :

— Qu'est-ce que cela pour vous ?... Une paille !

— Une paille qui deviendra poutre s'y je n'y prends garde et qui fera crouler, avant qu'il soit peu, le crédit de la Maison Hamelin... Parfaitement !

« Mais enfin, malheureux ! gronda-t-il en avançant vers son fils une face congestionnée, je ne suis pas seul, que diable !... Il y a mon conseil d'administration... »

— Votre conseil d'administration se moque éperdument de mes faits et gestes ? émit le jeune homme d'une voix conciliante.

— Ah ! tu crois ça ?...

— Bien sûr... Voyons, père... le mur de la vie privée, cela existe pour vous autant que pour un simple pékin, n'est-ce pas ?

Monsieur Hamelin faillit s'étrangler :

— Un simple pek... et tu oses me démentir, par surcroît !... Non content d'être un fils prodigue, tu deviens un fils insolent !...

— Mais, père, personne n'ignore que votre conseil d'administration, c'est de la frime. Quelques vieux bonzes à qui vous faites un discours, pour la forme, toutes les fois que cela vous chante... En réalité, tout le monde sait que lorsque vous dissertez, derrière le tapis vert de votre « grande salle, c'est uniquement une façon de discuter avec vous-même sans crainte qu'on vous contredise... Et ils s'en garderaient bien de vous contredire, les membres de votre soi-disant Conseil !... Car les capitaux qui soutiennent votre Société de Charbonnages sont votre entière propriété et vous n'avez besoin de personne pour mener votre barque... Dieu merci, vous offrez cet exemple rare à notre époque d'être un homme d'affaires remarquable doublé d'un parfait honnête homme...

Et comme le père Hamelin, amadoué par ce discours, se radoucissait, Jean-Claude ajouta avec son plus charmant sourire :

— Je dois ajouter que vous êtes aussi le « paternel » le plus « radin » que je connaisse !...

Cette fois, l'industriel bondit : Mais sans doute était-il à bout d'arguments, car, loin de se précipiter sur l'impertinent comme on eut pu s'y attendre, il se mit à s'éponger le front et la nuque à l'aide d'un ample mouchoir en soupirant :

— C'est inouï !...

Toujours aussi calme, Jean-Claude qui « en avait ralumié une », continuait à envoyer vers le plafond à raison de ce bureau luxueux, sis dans l'hôtel particulier qu'habitait la père Hamelin, à Neuilly, des anneaux de fumée savamment dosés.

Pour un observateur, il eut été piquant de constater le contraste existant entre ce père et ce fils : le premier

lourd, massif, tignasse crépue, front haut de tribun vio-



Le Prisonnier

par MAGALI

lent, rougeaud, toujours en mouvement comme s'il ne pouvait contenir le trop plein de vie qui débordait de sa solide personne... L'autre mince, racé, flegmatique, le masque fin, la bouche ironique... avec ce détachement un peu snob qui caractérise la plupart des jeunes hommes d'aujourd'hui...

Frédéric Hamelin, directeur et propriétaire de cette Société des Charbonnages du Nord, qui passait à bon droit comme une des plus solides affaires non seulement de France mais d'Europe, avait épousé, il y avait de cela quelque vingt-cinq ans, une jeune fille de la noblesse : Isabelle de Rovel.

Il l'avait connue le plus romanesquement du monde au cours d'une fête locale. De passage à Angers, il se trouvait, lors d'une reconstitution historique, sur le chemin de la cavalcade et avait assisté à l'entrée de la duchesse du Maine dans sa bonne ville d'Angers...

Isabelle de Rovel, alors dans tout l'éclat de la vingtième année, figurait la duchesse et portait le hennin

royal avec une grâce sans pareille, montée sur sa blanche haquenée.

Sa distinction, son charme aristocratique, ses atours peut-être, et surtout cette fragilité qui était en elle avaient enflammé le cœur de l'industriel.

A cette époque Frédéric Hamelin atteignait la trentaine. Il ne s'était jamais soucié des femmes et l'amour lui apparaissait chose superflue dans la vie d'un homme occupé ?

Mais l'éblouissement dans lequel le plongea la vue de Mademoiselle de Rovel changèrent complètement ses idées là-dessus. Il s'informa des antécédents de la jeune fille, apprit que sa présence à Angers était toute fortuite car elle habitait avec une tante restée fille un vieux château en pays basque, — le pays de son père, — et que sa fortune était minime ; pour ne pas dire inexistante. Le Château croulait... les fermiers payaient à peine... bref, c'était à peu près la misère.

Frédéric Hamelin était ce qu'on est convenu d'appeler

d'AMOUR Complet



—Vous ne pouvez savoir combien il est enragé, parfois!... Une vraie bête féroce, s'exclame Bérengère, avec une puérile rancune.

de Bérengère

Illustrations de F. L. Nicolet

le fils des ses œuvres... Il s'était fait tout seul, ou à peu près... travaillant à seize ans, comme un simple ouvrier dans le charbonnage paternel, pour devenir, à trente, grâce à son sens des affaires et à sa rude nature de lutteur, le co-propriétaire d'une des plus grosses firmes industrielles de la région...

Il plut à ce nouveau riche de faire le grand seigneur fastueux auprès de l'aristocratie déçue. Il demanda la main de Mademoiselle de Rovel, l'obtint, commanda un mariage plein de pompe avec tapis couvrant le sol depuis la poterne du château jusqu'à l'église, des suisses galonnés sur toutes les coutures, des cloches neuves qui carillonnèrent pour lui leur première chanson, et abandonna définitivement le castel branlant le soir de ses noces.

Durant ses fiançailles, il s'était à demi brouillé avec la demoiselle du château, Mademoiselle Edwige, tante de sa future femme, et s'était bien juré de ne plus remettre les pieds en ce logis vétuste et inconfortable.

Le jour du mariage, il emmenait la jeune épousee en Belgique où il organisait à ce moment un centre important. Le souci de ses affaires l'y retint plus qu'il ne pensait... Un fils lui vint... Sa jeune femme tomba malade... Il fit l'impossible pour la sauver... Elle languit quelques années, grâce aux prodiges de la science et des plus habiles médecins: traînée de la Suisse à la Côte d'Azur, et d'Alger en Italie, selon les ordonnances de la Faculté.

Elle mourut, alors que le petit Jean-Claude avait douze ans.

Le désespoir de Frédéric Hamelin fut immense. Il regretta amèrement cette mince forme frêle, silencieuse et réservée, qui tenait si peu de place et qui, pourtant, depuis des années, bouleversait son existence... et il reporta sur l'enfant l'amour dont la morte n'avait plus que faire...

Entre temps, il s'était tout à fait brouillé avec la tante de Rovel.

Mademoiselle Edwige, outrée du silence de sa nièce qu'elle attribuait à une toute autre cause que la cause réelle, vexée au surplus de ne pas être invitée à Paris, — elle avait nourri ce secret espoir au moment du mariage d'Isabelle — s'était enfermée dans sa dignité blessée.

Quand elle apprit la mort de la jeune femme — Hamelin ne put que lui adresser le télégramme de Suisse où Isabelle avait rendu le dernier soupir —, elle répondit par une lettre comminatoire, accusant son neveu d'avoir fait mener à sa nièce une existence de plaisirs effrénés qui avaient hâté sa fin.

En recevant cette missive, le veuf bondit, comme un taureau qu'a touché l'aiguillon. S'il ne s'était retenu, il aurait fait exprès le voyage pour aller dire son fait à « cette vieille folle »...

Il n'en fit rien cependant.

La tante ajoutait :

« Vous êtes aussi peu capable d'élever le fils de ma chère Isabelle que vous l'avez été de lui conserver la santé que mes soins lui avaient donnée. Je vous propose de m'en charger et j'en ferai un gentilhomme, ce que vous ne sauriez réussir... »

Monsieur Hamelin haussa les épaules...

— C'est bien ce que je disais... Cette femme devient plus extravagante de jour en jour...

Et il ne daigna pas répondre.

Jean-Claude avait donc grandi, sans autre contact avec sa vieille parente que l'inévitable lettre de bonne année que son père l'obligeait, par respect pour la mémoire de la morte, à envoyer tous les ans au château de Rovel.

En retour, il recevait une carte de visite armoriée, sans autre commentaire...

Mademoiselle de Rovel semblait vouloir indiquer par là qu'après le refus qui lui avait été opposé elle comptait pour étranger tout ce qui portait le nom de Hamelin.

Au surplus, jusque-là, la tante Edwige n'avait pas manqué au père Hamelin pour l'éducation de Jean-Claude. Il lui avait donné d'abord un précepteur, puis, une gouvernante qui lui faisait faire ses devoirs lorsqu'il rentrait du lycée...

Aujourd'hui, seulement, il commençait à penser, avec un peu de regret, à « cette folle de tante Edwige » et se disait que son fils eût été mieux élevé par une main féminine.

Que n'avait-il alors, renoncé à ses griefs pour supplier la tante de venir s'installer à son foyer!...

Ce regret lui mordit le cœur, plus aigu, comme il froissait dans ses gros doigts, sous le regard indifférent et un tantinet moqueur de son fils, les papiers timbrés dont il maniait la liasse respectable.

— Mademoiselle Aurore... Colifichets...

Ses yeux se fixèrent sur Jean-Claude avec une sévérité accrue :

— Trois mille deux cents francs de colifichets!...

Qu'est-ce que ça veut dire, dis?

— Ah! père, fit le jeune homme, en soufflant sa fumée, les yeux mi-clos, les bavolets de dentelles sont hors de prix cette année... et les gants... et les voilettes!... Ah! les voilettes par exemple, c'est un record! On ne croirait jamais que ces légers nuages de tulle, si vaporeux, si aériens...

— As-tu fini de persifler? tonna monsieur Hamelin, si violemment cette fois, que Jean-Claude, en dépit de son assurance, eut un mouvement furtif comme pour se garer d'une gifflée.

Rageur, il éparpillait les feuillets, devant sa figure exaspérée :

— Et ça... quinze mille chez la fleuriste!... En nos temps de chômage, tu n'as pas honte?

— Mais, père, est-ce ma faute si tout augmente... et si vous en êtes resté à l'époque où le bouquet de voilettes coûtait deux sous?...

— Et ta voiture... Echange: trente-huit mille... Je l'ai payée cent vingt, il y a trois mois, après le Salon. Il te faut une bagnole nouvelle tous les trimestres, alors?

— Permettez... je n'ai pas fait une mauvaise affaire. Je l'ai revendue presque le prix que vous l'aviez payée. Seulement, il y a la commission du courtier...

— Oui... tu as toujours de bonnes raisons! Et... cette reconnaissance de dette: cinquante mille, au barman du Voltigeur... Qu'est-ce que c'est que ce barman qui te vend pour cinquante mille francs de liqueurs en une nuit, veux-tu me le dire, hein?

Une légère contraction détruisit pour une seconde l'harmonie des traits de Jean-Claude.

— Un mauvais souvenir... J'avais bu quelques cocktails de trop... J'ai joué... j'ai perdu tout ce que j'avais sur moi... et tout ce que le barman a pu m'avancer. C'est ridicule, moi qui ai horreur des cartes!

Le ton de monsieur Hamelin sonna le mépris :

— Et tu te mets à jouer!... C'est le bouquet...

Pour la première fois, un peu de confusion parut sur les traits du jeune homme qui éluda, peu fier :

— Cela, je vous accorde que ce n'est pas très malin, en effet...

Le père se croisait les bras :

— Ah! tu es sur une jolie pente!... Et, si tu ne réagis pas tout de suite... tu entends, si tu n'acceptes pas immédiatement les conditions que je vais te poser, pour échapper à la vie de dissolution que tu mènes, depuis ton retour du régiment... je ne sais pas du tout comment tout cela finira, mon garçon!

Une leur d'inquiétude apparut dans les yeux de Jean-Claude. Il considéra son père avec méfiance :

— Ah... vous allez me poser des conditions ?...

Au pli qui creusait le front paternel, il commençait à comprendre que c'était sérieux.

Jusqu'à présent, il avait réussi à s'en tirer par la blague... Sa gaité, son insouciance naturelle, sa désinvolture surtout en imposaient à ce travailleur acharné qui retrouvait, dans l'allure de sa progéniture, le charme qu'il avait aimé chez la mère.

A vrai dire, Jean-Claude impressionnait quelque peu le papa Hamelin qui n'arrivait pas à comprendre que ce beau garçon flegmatique et détaché, qui possédait toutes les grâces des femmes, fût issu de cette lignée des Hamelin, rude combattive, un tantinet vulgaire, mais qui gardait sous l'apparence grossière, un cœur sentimental...

A plusieurs années de distance, il lui arrivait d'éprouver, devant le sourire un peu dédaigneux de son fils, cette gêne secrète que lui inspirait jadis la frêle et mystérieuse Isabelle à qui le plébèien s'était imposé à coups de millions.

Pourtant, un moment, Frédéric Hamelin avait cru se retrouver chez Jean-Claude... quand ce dernier avait voulu faire dans l'aviation son service militaire. Deux ou trois raids audacieux, quelques tentatives hardies l'avaient mis en vedette et le cœur du père s'était ému à voir refléurir chez son rejeton les impétueuses énergies de sa jeunesse.

Puis... Jan-Claude était rentré « dans le civil »... Il avait repris ses anciennes habitudes, son atelier de Passy... ses camarades de jeux ou de cercle... son cynisme insoucieux... sa cour anxieuse d'admiratrices, sa vie facile et veule de garçon trop riche...

Le sport lui tenait lieu d'activité. Il le pratiquait en dilettante, en artiste aussi, car il était amoureux de la forme et de l'eurythmie... Et il y apportait cet entêtement, mélange du caractère volontaire du père et de la fierté maternelle, qui lui faisait désirer de vaincre beaucoup plus pour l'orgueil de la victoire que pour les lauriers conquis.

A part le sport, il ne consentait à sortir de sa nonchalance que pour broser quelques toiles, en amateur. Et cela commençait à désespérer l'industriel qui rêvait d'un autre destin pour son fils et qui estimait que toutes ces « fariboles » ne suffisaient pas à remplir dignement l'existence d'un garçon de vingt-sept ans...

Il se carra devant Jean-Claude, bien d'aplomb sur ses lourdes jambes de colosse.

— Ecoute, j'en ai assez !... J'en ai assez de te voir sans cesse occupé de bagatelles, alors que tu aurais dû, depuis longtemps, en finir avec ces stupidités. La jeunesse est une excuse, certes, mais qui ne saurait durer éternellement. Voilà trois ans exactement que tu aurais pu te servir utilement de ce diplôme d'ingénieur que tu as décroché, Dieu sait comment !... A vingt-sept ans, c'est honteux !... On n'est pourtant pas tout à fait idiot !

— Je vous remercie... dit Jean-Claude qui fit mine d'avaler une chose difficile à passer...

— Il n'est plus temps de plaisanter, reprit monsieur Hamelin en fixant son fils de ses yeux sévères. Je t'assure que cette fois, tu as passé les bornes... et je suis absolument décidé à prendre une décision...

— Oh ! oh !...

— Il n'y a pas de oh ! oh !... Tu n'as pas l'air de te douter que j'ai employé la nuit à réfléchir sur tout ceci. Tu me donnes en ce moment plus de soucis à toi tout seul que toute mon affaire ne m'en a jamais donnés au cours de ma carrière... Et ça, tonna-t-il, avec un nouveau coup de poing sur la table, je ne te le pardonne pas !

« Je commence à croire que je t'ai fort mal élevé, continua-t-il, sur un ton penaud, en hochant pensivement la tête.

— Aussi, père, fit Jean-Claude impatient c'est de votre faute !... Vous m'avez refusé d'entrer aux Beaux-Arts... La peinture m'attirait... mais vous avez là-dessus les idées des petits bourgeois d'il y a cinquante ans !

Publié en vertu d'un traité avec La Société des Gens de Lettres.

— La peinture ! répliqua le père Hamelin, c'est un métier de flemmard... ou de créve-la-faim !...

— Eh ! ne suis-je pas assez riche pour me permettre ce « métier » ?...

— Voilà où tu te trompes ! clama monsieur Hamelin avec une force accrue qui fit monter le diapason de sa voix sonore. Tu es riche ! Voilà le grand mot lâché !... Le papa a gagné des millions... Alors, toi, tu n'as plus qu'à les dépenser n'est-ce pas au gré de tes absurdes fantaisies... et tu seras toute ton existence un propre à rien... un fils à papa... autant dire un fruit sec !... Eh bien non !... cela ne sera pas... C'est le père Hamelin qui te le dit...

Diable ! pensait à ce moment le jeune homme, excédé, si papa commence à jouer les pères nobles, je suis fichu... Et mon rendez-vous avec Arlette aussi... Comme l'enfant n'aime pas attendre, elle aura mis les voiles quand j'arriverai aux

— Mais pour aller où ?...

— Eh bien ! je viens de te le dire... Tu étais dans la lune ? Au château de Rovet, chez ta tante Edwige...

Machinalement, Jean-Claude se frotta les paupières. Il regarda son père comme s'il avait craint de le voir soudain atteint par un délire particulièrement dangereux.

— Ecoutez, père, vous m'ahurissez... Voulez-vous, s'il vous plaît, recommencer vos explications... parce que, moi, voyez-vous, je n'y suis plus... mais plus du tout !...

— Bon ! fit monsieur Hamelin d'un ton excédé, je te signifie pour la dernière fois mes volontés... Je suis absolument résolu à te couper les vivres si tu ne reviens pas à une vie plus normale et à des notions plus justes de l'existence... En ce moment, Paris ne te vaut rien...

Au Rocher Laurentien



Un oiseau m'a dit : « Viens, toi qui chantes ;
Escalade les monts, — sa voix était troublante, —
Sitôt viendra l'hiver !... »

Et nous sommes partis par la sente escarpée
Vers un rocher moussu dont la pierre est drapée
D'un sombre velours vert.

Quelques moutons brouaient au flanc de la colline ;
Les champs se voilaient d'une ombreuse mousseline ;
O séduisantes fleurs !...

Vous m'avez rappelé d'heureux soirs de jeunesse :
Le soleil vous donnait sa suprême caresse,
Mes yeux étaient en pleurs !

Mais mon cœur palpitant a battu sur ta mousse
En vain, sombre rocher !... riant de sa secousse,
Tu m'as dit : « Je suis fort ! »
Les siècles m'ont rongé, sous l'éclat de la foudre,
Brisé, toujours, je dois, impuissant, me résoudre !...
Que crains-tu donc : la mort ?

Majestueusement, les frères Laurentides
De la fraîcheur du soir baignaient leurs fronts torrides.
Clochettes des troupeaux
Vous tintiez sourdement dans le val, en cadence ;
Enivré d'infini, de paix et de silence,
J'écrivais près des flots !

Je reviendrai vivre l'heure crépusculaire,
Avec toi méditer, ô rocher séculaire
Qui n'a jamais frémi !...
Oublier les ans noirs, me draper d'espérance,
Pour vaincre un peu le sort, ô ma chère souffrance,
Vieux rocher, mon ami !

ALFRED DESCARRIES

Claridge... Ah ! la ! la ! que les parents sont embêtants !...

Il évoqua le minois impertinent de sa dernière conquête : Arlette Joyeuse, qui faisait partie de la Société des Artistes Sportifs et qui excellait autant à manier un hockey ou une raquette de tennis qu'à réussir le saut périlleux et le grand écart...

Cela fit qu'il écouta d'une oreille distraite la suite de la mercuriale paternelle et il sursauta, comme éveillé brusquement d'un rêve, quand il entendit monsieur Hamelin prononcer, en tirant sa montre :

— Il est cinq heures... Ton train part à huit... Tu n'as pas tout à fait trois heures pour faire tes valises. Dépêche-toi !...

Jean-Claude cligna des yeux, effaré :

— Mon... me... mes valises ?... Pourquoi mes valises ?

— Je te ferai expédier tes malles par Julien

Il appuyait son regard soupçonneux sur le jeune homme qui détournait nonchalemment la tête.

— Oui, les gens que tu fréquentes, les bars, les boîtes... et le reste, ruinent ta santé morale... en attendant de te ruiner matériellement. Oh ! inutile de prendre des airs goguenards, je sais ce que je dis !...

— Votre police est bien faite ! émit Jean-Claude, dans un demi-sourire.

— Et la tienne, pas assez !... sans cela, tu aurais honte de te commettre avec cette bande de fous qui en veut surtout à ta galette...

— Oh ! père, je vous en prie ! coupa Jean-Claude sec.

— Bon !... bon !... Je n'insiste pas... Mais de tout ça, il résulte que tu as besoin de te mettre au vert, mon garçon. Tu vas partir chez ta tante Edwige. Là-bas, dans la solitude, tu mèneras auprès d'elle, une vie studieuse et tranquille... — Ce sera charmant !...

— Cela te fera du bien, c'est le principal... Ta mère a passé dans ce pays toute sa jeunesse. Tu peux bien, toi, y passer trois mois, avec tes livres pour compagnons... Au bout de ce laps de temps, le poste de sous-directeur de mes usines du Hainaut que je te réserve, sera vacant. C'est un poste de confiance où tu auras de quoi déployer ton activité et faire ton apprentissage de chef.

« Mais je t'avertis... Si tu désertes la maison de ta tante avant que je t'en ai donné l'ordre, je te laisse te débrouiller tout seul... Et regarde-moi pour bien te convaincre que c'est là une décision, un parti irrévocable !... Il est temps que je prenne le taureau par les cornes, sapristi !

Jean-Claude regarda son père. Il lui vit ces traits serrés, cette mâchoire dure qu'il connaissait bien ; chez monsieur Hamelin le lutteur était déchaîné... Rien ne le ferait fléchir.

— Vous oubliez que je suis majeur, dit-il doucement.

— Tu te trompes... Je n'oublie rien... Je sais fort bien que tes vingt-sept ans te donnent le droit de me désobéir... mais je sais aussi que tu ne t'y risqueras pas...

— Parce que ? dit Jean-Claude d'un air de défi...

Son père le considéra avec un peu de pitié. Et, sous ce regard éloquent, pour la première fois, le jeune homme baissa la tête.

— Parce que tu es trop veule, mon garçon ! prononça monsieur Hamelin en appuyant sa main lourde sur l'épaule de son fils.

Jean-Claude esquissa un geste de révolte.

Mais le père ajoutait, hochant tristement la tête :

— Ce n'est pas ta faute ! C'est la mienne... Parce que j'ai eu une jeunesse dure et pénible, j'ai voulu épargner les difficultés que j'avais rencontrées... J'ai eu tort... Il est bon qu'un petit homme... qui doit être plus tard un homme... subisse les mêmes épreuves pour pouvoir comprendre la valeur de l'effort... Le luxe, l'argent facile t'ont gâté comme ils en ont gâtés tant d'autres qui auraient pu peut-être faire besogne utile. Moi, je ne veux pas que mon fils soit un raté ; C'est pourquoi je cherche à réagir, alors qu'il en est temps encore !...

Maussade, le sourcil froncé, Jean-Claude ne disait rien.

La cigarette qui s'éteignit au bord du cendrier le fit tousser. Il articula, d'un ton revêché :

— Et tante Edwige... cette tante Edwige que vous m'avez toujours décrite comme une manière de folle, qu'est-ce qu'elle va dire de mon intrusion dans son domaine ?

Monsieur Hamelin prit un ton doctoral :

— Je te prierai de traiter ta tante avec tous les égards que tu lui dois... Elle est un peu... originale, certes. Elle s'habille d'une façon extravagante... mais son caractère susceptible mis à part, c'est la meilleure femme du monde. Elle est avertie de ton arrivée... je suis sûr qu'elle te recevra très maternellement.

« Je te prie seulement, ajouta-t-il, après une légère hésitation, de ne pas lui parler de moi... »

Jean-Claude lança un coup d'œil à son père :

— Ah ! vous n'êtes pas dans ses petits papiers ?

— Pas très... Je t'avertis que c'est une vieille personne dont il faut ménager l'humeur... et l'âge... Elle aime se coucher de bonne heure... ne mange que des légumes... n'a qu'une seule servante... Tu te contenteras de cela... Ça te changera...

— Eh bien... ça va être gai !

Et rageur, le jeune homme conclut, en se dirigeant vers la porte sous le regard ironique de son père :

— Charmante journée !...

Chapitre II

A la gare, le jeune homme avait trouvé l'autobus qui devait l'amener à destination. A cette époque, les petites routes basses ne sont guère fréquentées, et le jeune homme était seul à contempler, derrière la vitre, le paysage de fin d'hiver dont la grâce dépouillée ne parvient pas à dissiper sa mauvaise humeur.

Tout ce qu'il avait pu obtenir de père, c'étaient les douzes heures de délai qui lui avaient permis de se précipiter, la veille au soir, chez Arlette pour lui annoncer la nouvelle de son proche départ.

Il l'avait surprise en train de s'équiper en vue d'un futur championnat de ski qu'elle devait disputer la semaine suivante à Chamonix. Elle ne lui avait jamais paru aussi blonde, aussi mince, aussi ravissante que dans ce costume masculin qui seyait à son corps d'éphèbe, et sa rancœur contre le père barbare qui l'exilait, s'était accrue.

— Vous pensez bien que je ne vais pas moisir à Rovell avait-il répliqué, aux questions pressantes d'Arlette, navrée de voir s'éloigner son flirt préféré. Dans un mois, je serai de retour.



Quand le courrier déposa le voyageur à la halte d'Espelette, il faisait presque nuit. Autour de lui, le bourg dormait déjà, tous volets clos.

En vain, il chercha de l'œil quelque véhicule que la demoiselle du château de Rovell avait dû envoyer à sa rencontre. Il n'y avait, devant la porte d'une maison basse, qu'une femme en tablier qui regardait curieusement de son côté. Alentour, pas une âme... L'autobus était reparti, éclaboussant la route de ses yeux jaunes.

Après une légère hésitation, Jean-Claude se dirigea vers l'unique témoin de son arrivée en ce singulier pays et s'informa du château de Rovell et de ses hôtes. La femme fut d'abord lente à comprendre; elle fixait sur son interlocuteur des yeux intrigués où il ne savait faire la part de la surprise et de la méfiance.

Après quelque instant de ce silence hébété, elle eut un geste vague vers la montagne :

— C'est à sept kilomètres... laissez-elle tomber, d'une voix chantante :

Sept kilomètres... Et personne n'était venu au-devant de lui?... Il comprenait qu'à la rigueur, les soixante-dix ans de Mademoiselle Edwige ne puissent se déplacer, mais elle aurait dû, au moins, envoyer sa domestique... ou un voisin ?

A la réflexion, il jugea que le changement d'horaire, décidé par lui la veille, avait peut-être déjoué les plans de la vieille demoiselle. Elle avait dû prendre des dispositions pour l'attendre au train du matin, mais son arrivée nocturne l'avait sans doute dérangée...

— Pourrai-je louer une auto ? s'enquit-il.

La femme le considéra avec ahurissement. Il lui aurait parlé de fréter un ballon dirigeable qu'elle n'eut pas semblé plus stupéfaite.

Après quoi, dégoûtée sans doute par les prétentions de cet étranger et le soupçonnant pour le moins d'intentions hostiles, elle rentra dans sa maison dont elle rabattit la porte au nez de Jean-Claude éberlué.

— Cela commence bien... formula ce dernier en posant rageusement sa valise à terre.

Il se croisa les bras, indécis sur la résolution à prendre. Coucher dans ce patelin?... Hum... A supposer qu'il y trouvât une chambre, elle manquerait sûrement de confortable. De toute évidence, l'hôtel, qui, l'été, abritait les étrangers devait être fermé. D'autre part, l'idée de réveiller des gens endormis et de trouver en face de lui des faces aussi incompréhensives et soupçonneuses que celle de la paysanne de tout à l'heure l'hérissait à l'avance.

Mieux valait encore risquer la promenade à pied, par les bois nocturnes. Sept kilomètres, ce n'était pas le diable pour le sportif qu'il se targuait de représenter.

— Si encore j'avais ma Buick !... soupira-t-il.

Et il repensa avec amertume à son père dont l'inexplicable fantaisie venait de lui couper brutalement tous les moyens qui lui faisaient la vie facile.

— Allons-y !... fit-il héroïquement en empoignant sa valise. Justement la nuit est belle et il fait clair de lune... C'est la seule veine qui m'ait été réservée aujourd'hui.

De fait, cette nuit d'hiver était d'une exceptionnelle douceur. Après les brumes de Paris et le froid mouillé qu'il y avait laissé, le jeune homme ne s'attendait pas à un changement aussi brus-

quement. Entre les chênes et les pins, la route, montait, baignée d'une atmosphère bleue qui donnait aux sous-bois une apparence de décor presque irréels... L'air était d'une étrange limpidité, et dans le ciel purifié les étoiles luisaient, mystérieuses...

Certes, au cours de sa jeune existence de privilégié, le grand voyageur qu'était Jean-Claude avait eu souvent l'occasion de contempler bien des paysages. Mais depuis quatre années qu'il menait cette existence fiévreuse et brûlée d'homme à la mode, il avait perdu le souvenir des ciels frémissants de Février épanchant sur l'espace leur vaste pureté.

De la nature il ne connaissait plus que quelques reflets, certaines images banales, tirées en série. La nature c'était pour lui, l'été, une plage ardente où des corps bronzés s'allongent et se vautrent, en des poses plus ou moins plastiques... l'hiver, les plaines de neige où l'on retrouve, avec l'ivresse des glissades dangereuses et la griserie du mouvement, des visages trop souvent contemplés...

Et cette marche forcée, au cœur de la nuit sereine et solitaire, dont le silence se peuplait de fuites furtives et prestes, dans les fourrés, et du palpement des ailes, avait un charme qui toucha en lui l'artiste et le retint.

— La belle nuit...

Le cri lui jaillit du cœur comme une prière, et, d'un coup, sa maussaderie se dissipa. Il franchit allègrement les sept kilomètres qui le séparaient du château.

La montre marquait huit heures quand il se trouva brusquement en face d'une bifurcation qui, vraisemblablement, conduisait vers une propriété. Ses yeux, habitués maintenant à la clarté nocturne, avisèrent en haut d'un poteau, la tache blanche d'une pancarte.

Pour déchiffrer l'inscription, il eut recours à son briquet. La flamme dansante révéla en lettres pâlis : « Château de Rovell »...

— Ce n'est pas malheureux, grommela-t-il, car l'imminence de son arrivée dans cette maison où il venait contraint et forcé, l'assombrissait à nouveau.

Méfiant, il examinait les aîtres.

Autant qu'il en pouvait juger, le château semblait vétuste... Un mur croulant emprisonnait une cour, sur la droite... Dans le fond, un bâtiment qui devait servir de communs...

La bifurcation amorçait une allée de châtaigniers au bout de laquelle s'élevait le principal corps de logis.

Le jeune homme balançait de quel côté il se dirigerait lorsqu'une lumière jaillit brusquement à quelques mètres, révélant la façade de la demeure, mi-ferme, mi-manoir... Une lampe venait de s'allumer au-dessus de la porte principale... Peu après, deux lanternes anciennes s'éclairèrent aux deux angles.

— On doit m'attendre... songea le voyageur... et c'est en mon honneur qu'on illumine. Aimable attention !...

Il haussait les épaules, ne pouvant surmonter sa rage croissante. Ah ! cette tante Edwige... ne se doutait pas de ce que son neveu lui réservait !...

— Ce qu'il y a de certain, c'est que ces lieux sans gaieté ne me verront pas longtemps !... formula-t-il, avec un sourire sarcastique.

Il se préparait à entrer dans l'allée, quand un bruit de roues résonna sur les vieux pavés. Soudain, Jean-Claude vit déboucher de la cour du manoir un étrange véhicule portant un falot sur chacun de ses côtés.

C'était une de ces voitures à deux roues, munies d'une capote comme on en usait autrefois dans les campagnes. Sur le siège de devant, un cocher austère et digne tenait haut les rênes.

Au moment où la voiture passait près de lui, Jean-Claude s'arracha à sa surprise et esquissa un mouvement hors du fossé où il se tenait. Le cheval, apeuré, fit un brusque écart... tandis que le cocher tirait vivement sur les rênes, en maugréant des paroles que le jeune homme ne comprit pas.

— Qu'est-ce qu'il y a, Basile ? fit une voix menue.

Et comme la bête s'était soudain arrêtée, immobilisée par la poigne du conducteur, une forme féminine émergea des profondeurs de la capote.

Jean-Claude qui ouvrait déjà la bouche la referma, sidéré... tant l'apparition de cette silhouette fut pour lui inattendue. La dame qui s'était dressée à



La Beauté de la Peau ne finit pas aux épaules

La règle de beauté d'aujourd'hui est — ayez un "teint d'écolière" sur toute votre personne !



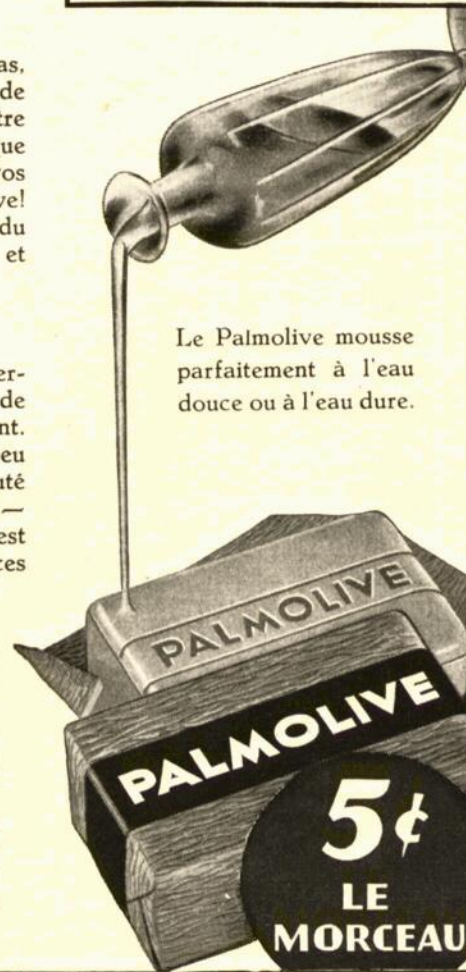
Il va sans dire que vous continuerez à donner à votre visage, à votre cou et à vos épaules le traitement de beauté Palmolive quotidien expliqué ici.

Les modes vous y forcent ! Robes, bas, maillots de bain, tout est si indiscret de nos jours — qu'il importe que tout votre corps soit aussi doux et aussi beau que le sont votre visage, votre cou et vos épaules. Suivez la méthode Palmolive ! Laissez la riche mousse veloutée du Palmolive garder votre peau douce et belle de la tête aux pieds.

Essayez ce bain de beauté

Massez tout votre corps avec une serviette chargée de cette douce mousse de Palmolive. Lavez les pores parfaitement. Rincez-vous bien et finissez par un peu d'eau froide. Ce simple bain de beauté vous laisse la peau douce et belle — radieuse de jeunesse ! Et ce qu'il est confortable et rafraîchissant durant ces chaudes journées d'été !

Le Savon Palmolive est fait d'un mélange secret d'huiles d'olive et de palme — les huiles naturelles de beauté. L'expérience de millions de femmes a prouvé que le savon Palmolive redonne la fraîcheur et la jeunesse de l'épiderme. Servez-vous-en — non seulement pour votre visage, votre cou et vos épaules, mais sur tout votre corps. Voyez à ce que toute votre personne ait ce "teint d'écolière".



demi et se penchait au dehors, était éclairée par les rayons de lune qui, tombant droit sur elle comme le faisceau d'un projecteur, l'illuminaient toute. Et l'on n'eut pu rêver plus bizarre apparition...

Ses robes gonflaient autour d'elle, soutenues par d'innombrables jupons... Un châle écossais, à la mode de 1830, enveloppait ses épaules et se croisait sur sa poitrine... Et du vaste chapeau à brides qui la coiffait et dans lequel son visage enfoui restait invisible, tombaient de longues anglaises grises épaisses et soyeuses... Telle, avec ses mains gantées de mitaines, on l'eut cru descendue d'une gravure de Daumier...

Jean-Claude n'eut pas le temps de revenir de son ébahissement... La dame s'était recroisée au fond de son archaïque voiture, satisfaite par la réponse du vieux cocher :

— Ce n'est rien, Mademoiselle... Seulement un frayeur de Patachon...
« Ttt... Ttt!... »

Sur un claquement de langue encourageant de son conducteur, ledit Patachon s'élançait à nouveau sur la perspective claire du chemin.

Alors, Jean-Claude se courba, ployé en deux par un rire inextinguible :

— J'aurais dû m'en douter : c'est la tante Edwige!...

Ironique, il regardait filer le funambulesque véhicule, secoué à tous les cahots du chemin, quand brusquement une idée le frappa qui le précipita aussitôt en avant, à la poursuite du deux-roues et de son occupante :

— Mais c'est moi qu'ils vont chercher à la halte!...

Il eut beau lancer un appel désespéré vers l'équipage... Patachon avait fait diligence... Le frein cria à la descente, couvrant sa voix.

— Zut! fit Jean-Claude, qui commençait à sentir la fatigue lui plier les épaules et coller à ses jarrets... je n'en peux plus, moi... Tant pis pour tante Edwige... Elle me trouvera au retour...

Et délibérément, il pénétra dans l'allée demeurée éclairée...

Le jeune homme gravit les deux marches devant la haute porte cintrée qui formait le perron, et, faute de pouvoir agiter une sonnette absente, heurta le vantail de son poing. Tout proche, un aboiement éclata. Un chien surgit au-dessus du mur qui séparait les logis de la ferme et bondissant, s'élança vers le visiteur en grondant furieusement.

— Hé là... tu ne vas pas m'avalé ? Au même instant, la porte s'ouvrait.

Sur le seuil, une femme vêtue de noir profita sa large silhouette.

— Bonsoir... dit Jean-Claude, qui, pour échapper à l'asaut du chien poussa légèrement la femme et pénétra dans le couloir.

— Sapristi... vous êtes bien gardés!... émit-il avec un petit rire en posant sa valise sur un grand canapé de paille qui se trouvait là.

Au dehors, le chien aboyait toujours, un peu moins fort cependant, les jarrets ployés au pied de la première marche de l'escalier.

Devant Jean-Claude, une porte ouverte l'invitait à pénétrer dans une salle proche où brillait un grand feu clair... ce qu'il fit sans en être prié.

— Brr... il fait tiède dehors... mais il fait encore meilleur ici, déclara-t-il en s'approchant du manteau qui abritait un de ces vastes foyers à la mode d'autrefois où pouvaient tenir des sièges...

Il se laissa tomber sur le premier qui se trouvait à sa portée; tout soudain, la fatigue de la journée lui alourdissait les membres.

— A ce moment, il entendit des pas pressés dans le couloir. La femme qui lui avait ouvert la porte entra précipitamment et se mit à lui adresser la parole avec volubilité en roulant des yeux furieux.

— Du diable si je comprends quelque chose à ce patois! murmura Jean-Claude.

Et il profita de ce que la femme s'arrêtait, hors d'haleine, pour esquisser un sourire de bienvenue.

— Je suis Jean-Claude Hamelin... le neveu de votre maîtresse... Car je suppose que vous êtes sa servante? s'enquit-il, après un bref coup d'œil au costume de la bavarde personne.

C'était une femme aux cheveux gris qui accusait la cinquantaine. Elle portait, par-dessus un chignon encore lourd, la petite coiffe noire des basquaises et sur sa robe sombre se nouaient les vastes pans d'un tablier de lustrine.

La phrase du jeune homme sembla l'avoir frappée d'étonnement. Elle eut, dans le regard, cette expression d'incompréhension qu'avait reflétée celui de la paysanne à la halte de l'autobus. Son front se plissa avec effort.

Jean-Claude l'examinait, incertain.
— Voyons... c'est bien ma tante que j'ai rencontrée il n'y a qu'un instant... sur la route?

La femme ne bougeant toujours pas, il prit son silence pour un acquiescement.

— Eh bien! je suis moi, le neveu qu'elle attendait par le train du soir... et qu'elle a dû aller chercher à la halte.

Même mimique de la part de la Basquaise dont les traits marquèrent le souci et la perplexité.

Après tout, elle est peut-être sourde? se dit le jeune homme en se levant pour se rapprocher d'elle.

L'autre fit un geste d'effroi et esquissa un mouvement de retraite. Elle virait vers le couloir des prunelles effrayées... comme si elle se préparait à fuir.

— Ça, c'est le comble! pensa Jean-Claude... Voilà que je lui fais peur à présent?... Aimable maison!

Il se força à sourire afin de prouver ses intentions pacifiques. Et comme son sourire, lorsqu'il le voulait, savait se faire très doux et très séduisant, le trouble de la femme disparut.

— Je suis le neveu de votre maîtresse fit encore le jeune homme en haussant le ton et détachant les syllabes afin que sa voix pût percer ce tympan rétif.

Mais sur la figure de la Basquaise il n'y eut pas d'autre signe d'intelligence. Seulement un timide sourire remplaça la grimace méfiante de tout à l'heure.

Dans l'espoir de trouver une inspiration, les yeux de Jean-Claude firent le tour des aîtres. Il se trouvait dans une pièce servant apparemment de salle à manger. Le plafond en était bas et traversé de grandes poutres sculptées... Les vieux meubles luisaient, fraternels. Des rideaux de toile masquaient les fenêtres rondes.

Tout à coup le jeune homme avisa, sur la haute cheminée, une photo encadrée... C'était une image de lui qu'il avait envoyée à sa tante à l'époque où, aviateur, il faisait son service... La bonne l'avait posé à la place d'honneur.

Il se saisit du portrait et marcha triomphalement vers la servante :

— Moi!... fit-il, en prenant une pose avantageuse pour mimer l'attitude qu'il avait sur la photographie.

La physionomie de la Basquaise s'éclaira. Elle considéra attentivement le jeune homme... puis le portrait et eut un cri joyeux :

— Jean-Claude!...

— Enfin... soupira celui-ci qui tendit aussitôt sa main large ouverte.

La femme essuya vivement ses doigts à son tablier et serra les phalanges de

Jean-Claude si fort que ce dernier lui retourna en riant.

— Mâtin! quelle poigne!...

La Basquaise s'était mise à parler à nouveau dans son langage incompréhensible pour lui.

— Mais parlez donc le français, s'écria-t-il agacé. Je ne comprends pas un mot de basque.

Toute chagrine, elle secoua la tête :
— Je... je ne sais pas... français... articula-t-elle avec application.

— Vous ne parlez que le basque? Penaude, elle acquiesça, avec une moue navrée qui s'excusait.

— C'est bien ma veine... Enfin... Mademoiselle va revenir bientôt?

Elle écoutait, tous les traits tendus pour saisir le sens des paroles. A la question de Jean-Claude elle opposa un violent signe de dénégation.

— Mademoiselle... partie!...

Et son geste montra la route.

— Parbleu... Je sais bien qu'elle est partie... Au-devant de moi?... Elle va revenir?

— Non... fit la femme.

— Non?

La Basquaise se précipita vers un petit bureau qui occupait un angle de la pièce. Sans doute, Mademoiselle Edwige s'y était-elle assise, peu d'instants auparavant, car la chaise était déplacée et il y avait un porte plume abandonné sur le buvard resté ouvert.

Elle remua quelques papiers... prit un carton qu'elle examina attentivement en le rapprochant de sa face anxieuse, puis vint le porter triomphalement à Jean-Claude.

— Il faut que je lise ce machin-là? s'enquit-il, hésitant.

— Oui...

A peine le jeune homme eut-il jeté les yeux sur les lignes manuscrites qu'il ne put retenir une exclamation de stupeur.

— Alors, ça, par exemple!...

Il continua à lire, à mi-voix :

« Monsieur et Madame d'Eichebarne recevront à partir de neuf heures pour fêter les vingt-trois ans de leur fille Rosine. Il y aura des surprises.

Le jeune homme éclata :

— Ainsi, c'est là que ma tante se rendait?... Alors que son neveu arrive, elle s'en va fêter les vingt-trois ans de cette donzelle?

Le visage confus de son interlocutrice lui fut une éloquente réponse.

— C'est trop fort!...

Et rejetant le carton sur la table :

— Eh bien! comme accueil, c'est charmant!...

Avec humeur, Jean Claude se mit à arpenter la pièce allant rageusement de la fenêtre à la cheminée. Ah! son père avait de bonnes idées!... Et dire qu'en ce moment, Arlette...

La pensée de l'amie lointaine exaspéra sa colère... Cette tante Edwige avait une réputation d'originalité qui n'était pas surfaite, décidément! S'en aller à cette soirée, sans plus s'inquiéter de lui que s'il n'avait jamais existé, n'était-ce pas le fait d'une personne hors de son bon sens?...

— Bonne occasion pour déguerpier demain à la première heure... conclut-il, tandis qu'une secrète joie l'envahissait. Pourtant...

Il réfléchissait. Il y avait en cette aventure quelque chose qu'il ne comprenait pas très bien... Que sa tante n'eut pas voulu manquer le plaisir d'une réception qui, étant donné la vie retirée qu'elle menait à Rovel ne pouvait manquer de présenter pour elle un certain attrait, c'était, à la rigueur, admissible... Mais qu'elle n'eut même pas donné des ordres pour qu'on l'attendit, voilà qui outrepassait les bornes!...

— Enfin! grommela-t-il tout haut, elle a pourtant bien reçu le télégramme?

Au mot de « télégramme » la Basquaise avait poussé un cri.

— Eh bien! quoi?... qu'y a-t-il? jeta le jeune homme, en ramenant son regard vers elle.

Elle le considérait avec effarement, la main sur la bouche comme une enfant prise en faute.

Puis, tout à coup, il la vit filer d'un trait... Elle disparut dans les ténèbres du couloir... aussi rapidement que le lui permettait sa forte corpulence. Il entendit battre une autre porte, là-bas, dans la maison... Un bref instant s'écoula... et elle était de retour portant un panier dans lequel sa main fouillait fébrilement.

Intrigué, Jean-Claude se pencha avec elle sur les profondeurs du panier... et là... au milieu d'un tas de pommes de terre et de légumes mêlés, elle tira tout soudain un papier bleu... froissé... chiffonné... innommable.

— Mon télégramme!... rugit Jean-Claude.

La femme se laissa tomber sur une chaise, le panier à ses pieds, et fondit en larmes.

Rapidement, le jeune homme avait ouvert le message.

« Jean-Claude arrivera train du soir. Amitiés Hamelin. »

— Parbleu!... tout s'explique... Il tourna vers la servante une face sévère :

— Naturellement, c'est vous qui avez omis de remettre le télégramme?

La Basquaise sanglota plus frénétiquement. Elle ne comprenait pas les paroles de Jean-Claude, mais elle se rendait compte qu'elle avait commis une gaffe.

— Hé! là, il n'y a pas de quoi vous transformer en fontaine!... reprit Claude, compatissant, en se dirigeant gentiment vers elle. Allons... séchez ces yeux... Nous allons arranger ça...

Il lui tapotait l'épaule, presque amical. Elle leva vers lui des prunelles humides et reconnaissantes... puis, se reprit à parler avec sa coutumière vélocité.

Jean-Claude se boucha les oreilles de ses deux poings et s'écria, avec une exaspération comique :

— Non... non!... Pour Dieu, ne vous fatiguez pas, tant que je n'aurai pas appris le basque... et donnez-moi à manger... Je meurs de faim...

Sa grimace d'ogre affamé qui révéla en un éclair ses dents solides et blanches de jeune loup fut comprise incontinent. La Basquaise reprit son panier et se précipita au dehors.

— Bon... elle va me rapporter des victuailles... C'est tout ce que je demande, moi... se dit le jeune homme en allumant une cigarette pour patienter.

Il s'étira :

— Dieu... comme on se sent loin de Paris... soupira-t-il avec un nostalgique regret



Photo J. E. Chabot, Roberval.
Vue générale de Bagotville, Port Alfred et Grande-Baie.

Quand la femme revint, il était enfoui dans le fauteuil et rêvait, jambes croisées, le visage auréolé d'un nuage bleu. Elle lui servit un en-cas substantiel qu'il avala de bel appétit. Après quoi, il lui manifesta, par ses gestes et ses paroles qu'il voulait aller se reposer.

La bonne femme ne fit aucune objection, elle s'empara de la valise pour montrer qu'elle avait compris et montra la direction de l'escalier.

Avant de la suivre, Jean-Claude se ravisa. Il alla s'asseoir devant le petit bureau et traça rapidement ces lignes, sur une feuille :

« Ma chère tante Edwige,

« Je suis navré de n'avoir pu vous présenter mes devoirs... mais je meur-

de sommeil et je m'excuse de ne pas vous attendre. Je vous souhaite le bonsoir en attendant le plaisir de vous voir demain.

« Hommages respectueux de votre neveu,

JEAN-CLAUDE.

Et sur ce message désinvolte, il alla tranquillement se coucher.

Chapitre III

Chez les d'Etchebarne, la soirée tirait à sa fin. Le Baron et sa femme habitaient une belle maison à l'italienne qu'ils avaient fait bâtir sur l'emplacement de la vieille demeure familiale, quelques années avant la guerre, alors que le goût et le respect de la couleur locale n'étaient pas encore passés dans la mode. Un immense parc, planté de chênes et de sapins l'entourait avec noblesse, et sur l'une des pelouses qui longeait l'allée principale on avait installée depuis peu une ravissante piscine en marbre rose qui encerclait entre ses colonnades un miroir limpide dont l'eau, sans cesse renouvelée frémissait à toutes les brises, comme le reflet d'un joyau.

Les d'Etchebarne possédaient, disaient, une des plus solides fortunes de la région. Armateurs de père en fils, ils avaient eu la sagesse, aux époques de crise de limiter leurs risques et avaient réussi à conserver à leur Compagnie la confiance et les capitaux indispensables à la bonne marche de leurs affaires.

Gaëtan d'Etchebarne, dernier du nom, s'occupait activement de sa Société dont il était le président et le principal actionnaire. On prétendait qu'il avait essuyé quelques coups durs depuis deux ou trois ans... mais que cela ne pouvait atteindre son crédit.

En tout cas, s'il avait lieu d'éprouver quelque inquiétude, il n'en paraissait guère à sa mine florissante et au large sourire qui épanouissait sa face de bon vivant.

Pour l'instant, de la terrasse où il achevait nonchalemment son cigare, il regardait évoluer dans le salon sous la lumière des lustres, une longue fille souple au teint éclatant qu'un midship en uniforme serrait de très près, à la lente cadence d'un tango.

— Rosine est en beauté, ce soir, murmura près de lui une voix cordiale. Ses vingt-trois ans lui vont rudement bien. Le baron se retourna.

— Tiens... c'est toi, Curé?... Je te croyais parti... et je pensais que ces divertissements t'étaient défendus, ajouta-t-il, d'un ton goguenard.

Le rire de l'Abbé d'Etchebarne retentit, un peu grave comme sa voix.

— A Dieu ne plaise que j'aie me mêler à ces divertissements profanes... Ma robe me l'interdit et mes goûts personnels aussi. Je déteste cette façon qu'elles ont toutes de se pâmer au bras de leur danseur... Les petites gourdes! Mais cela ne m'empêche pas d'admirer ma nièce... qui est belle et qui le sait... qui le sait un peu trop du reste. Au surplus, j'allais me sauver. Je me suis attardé à bouquiner, en haut, dans la bibliothèque... avant de regagner mon ermitage...

Le baron retint son frère par la manche de sa soutane :

— Dis donc, tu sais qu'il est question d'un parti pour Rosine ?

— Ah ! bah ? ...

— Oui... Le fils d'un gros industriel du Nord. Famille honorable... jolie noblesse... par la mère, car le père est tout ce qu'il y a de plébéien... mais grosse fortune, et ceci corrige cela...

Le curé de Secori eut un haussement d'épaules.

— Je suppose que la fortune n'est pas un argument primordiale?... Rosine sera riche.

L'irruption sur la terrasse d'un groupe d'invités qui venaient prendre congé dispensa le baron de répondre.

— Comment, Gills, vous êtes encore là ? s'étonna la baronne en reconnaissant la noire silhouette de son beau-frère.

— Monsieur l'abbé voulait nous voir danser... émit une des jeunes filles avec un rire fûté.

— Ouais, pour ce que c'est beau !... persifla l'abbé d'un ton grondeur...

Je me demande où vous êtes allées prendre ces trémoussements ridicules. Cela me rappelle le beau temps de mon apos-

total dans l'Oubanghi... J'ai vu des négresses plus gracieuses que vous ne l'êtes... et presque aussi décentes...

Rosine s'approchait, la taille ondulse, une moue sur la bouche parfaite. — Ah non... si tu es resté pour faire l'oncle prêcheur, j'aime mieux te dire...

—...Que j'aurais mieux fait de m'en aller... C'est ça, manque-moi de respect, tant que tu y es... Tu t'imagines donc que tout est permis à tes vingt-trois ans ?... D'abord, je suis resté pour dire un mot à Bérengère...

La baronne s'informait :

— A propos de Bérengère, comment avez-vous trouvé nos tableaux vivants ?

Plusieurs voix enthousiastes s'élevèrent :

— Très réussi... Oh ! l'idée des livres de la Bibliothèque rose était géniale...

— Est-ce que les petites filles modèles ont fait honneur à leur réputation ? demanda gaiement l'abbé... car, puisque j'ai présidé les répétitions j'entends avoir votre avis...

— Parfaites, les *Petites Filles Modèles* ! déclara la baronne avec un sourire de maîtresse de maison satisfaite. Et votre protégée, dans le rôle de la gouvernante, a obtenu un vrai triomphe...

— Exact, appuya le baron. Cette petite Bérengère était exquise...

— Qui parle de moi ? s'enquit une voix menue, tandis que les plus pressés commençaient à s'égailler vers le perron en quête de leur voiture.

Et ce fut tout à coup, au milieu des robes du soir très modernes et des habits noirs groupés sur la terrasse illuminée, l'apparition charmante et surannée d'une délicieuse douairière, en caban et cabriolet qui figurait une des héroïnes chères à Madame de Ségur.

Mais, sous l'auvent du chapeau à brides, entre les boucles grises, souriait le plus jeune et le plus frais visage qui soit.

— On dit, ma chère petite, que votre costume est une trouvaille, fit la baronne en se penchant vers la nouvelle venue. Où donc l'avez-vous déniché ?

— Mais... dans la garde-robe de Mademoiselle Edwige...

— Non... fit le Baron en pouffant, cette bonne Mademoiselle de Rovet porte encore de ces accoutrements ?

— C'est-à-dire, rectifia la jeune fille avec dignité, qu'elle ne les porte plus... Mais elle les conserve dans une vieille malle que j'ai dénichée au grenier... Aussi, ils sentaient si fort le camphre que j'ai dû m'inonder de lavande avant de venir.

Elle riait... et son rire menu et léger, d'une pureté de cristal allait avec toute sa personne, avec son étroit visage encadré d'anglaises, avec sa fraîcheur et cette odeur de lavande qui émanait d'elle, en effet, en discrets effluves.

— En tout cas, cela vous sied très bien, constata le baron d'Etchebarne. N'est-ce pas Rosine ?

Il eut à l'adresse de sa fille un geste d'appel.

Celle-ci s'arracha sans enthousiasme au groupe d'amis qu'elle escortait vers le perron.

— Oui, fit-elle, distraite.

Elle redescendit vers son père. Sa main soignée toucha les cheveux de Bérengère :

— Où diable avez-vous pris cette perruque ? Elle est splendide...

— Mais... ce sont mes cheveux.

— Vos cheveux ? s'exclama Rosine, incrédule.

— Dame... Je n'avais pas de fausses boucles, vous pensez bien... Alors, j'ai poudré les miens... puis je les ai roulés sur un bâton... Ils ont fort bien tenu, vous voyez...

La jeune d'Etchebarne parut suffoquée.

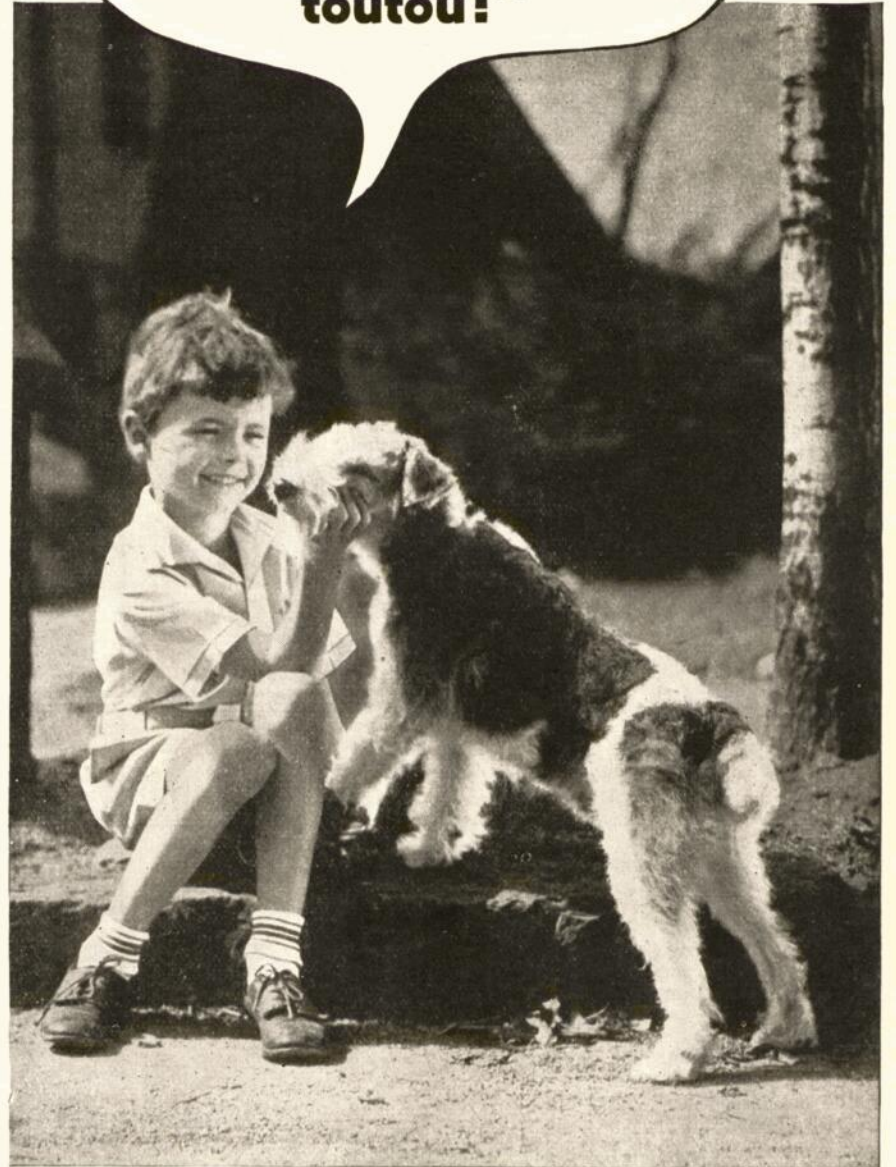
— Fort bien en effet... répliqua-t-elle, d'une voix tranquille de sa cordialité première. Mais quelle idée de garder des cheveux longs, alors que la mode est aux cheveux courts ? C'est tellement plus commode et plus propre...

— Oh ! vous savez moi, la mode... rétorqua Bérengère avec un rire insouciant.

Rosine d'Etchebarne l'interrompit pour déclarer, sur un ton légèrement protecteur :

— Je vous remercie d'avoir contribué à l'éclat de ma soirée par votre idée ori-

“Là-ça va beaucoup mieux, mon toutou!”



Pour ce petit bonhomme, un monde bien triste s'est éclairci tout à coup. Sa maman vient de lui faire goûter du Castoria pour la première fois, et il en raffole!

tude. Il est complètement sûr et bénin, mais toujours efficace.



Maman—remarquez que cette saveur délicieuse est importante. Elle vous épargne les lutttes et les larmes provoquées par un laxatif au goût amer—scènes qui trop souvent énervent l'enfant—dérangent sa digestion et son organisme si délicatement équilibré. C'est pourquoi, même le goût du Castoria fut créé exprès pour les enfants.

Donnez du Castoria en toute confiance de la petite enfance jusqu'à onze ans, chaque fois que votre enfant aura besoin d'un laxatif.

Achetez-en une bouteille aujourd'hui même et exigez le nom Castoria sur l'emballage. A propos, vous économiserez en achetant le "format des familles".



Le Castoria est préparé avec non moins de soin pour répondre aux fonctions physiques de l'enfant. Il ne renferme que des ingrédients qui conviennent aux petits et ne contient aucune des drogues énergiques qu'on trouve dans les purgatifs d'adultes.

Le Castoria ne provoque jamais de coliques. Il ne devient jamais une habi-

CASTORIA
“Le Laxatif des Enfants”

De la petite enfance à la onzième année.

ginale. Vous viendrez goûter un de ces jours, n'est-ce pas ?

— Quand Mademoiselle Edwige sera rentrée, promet la petite, se préparant à prendre congé.

— Attends... Je t'accompagne...

— D'autorité, l'abbé d'Etchebarne l'entraînait.

Tandis qu'ils descendaient l'escalier, — le curé agile et souple en dépit de son âge, — elle fine et gracieuse dans le raide mouvement de ses robes à cerceaux, des plaisanteries les suivirent :

— Voilà Monsieur le Curé qui va flirter avec Madame de Fleurville !

L'abbé se retourna et lança gaiement.

— Tiens... Elle et moi nous sommes de la même époque...



Dans la cour dallée, la voiture archaïque attendait, un peu en retrait des autres, comme honteuse de sa vieille capote et de peinture déteinte. Un tapage grondant de roues et de moteurs emplissait l'allée que balayait le pinceau des phares.

— Ce pauvre Basile doit mourir de sommeil, exprima gentiment Bérengère qui cherchait de l'œil son équipage. Il n'est pas habitué à veiller si tard...

— Comment va Mademoiselle de Rovel ? s'informait l'abbé, en guidant sa petite compagne vers le véhicule.

— Elle est presque guérie. Je crois qu'elle va rentrer demain... Et ce n'est pas malheureux, soupira la jeune fille. J'ai toujours peur que quelque chose ne cloche en son absence. D'autant que le docteur avait défendu qu'on la troublât pendant la retraite qu'il lui a imposée à la maison de santé... Alors, j'ai dû prendre sur moi toutes les responsabilités... Ce n'est pas qu'elles soient bien terribles, fit-elle avec ce rire charmant qui semblait sortir d'une gorge d'oiseau, mais enfin, je suis si peu habituée...

— Je suis sûr que tout s'est très bien passé, affirma le prêtre avec bonté.

Bérengère leva les yeux vers la bienveillante figure.

— Oh ! vous, mon parrain, vous êtes toujours content. Vous personnifiez l'indulgence...

— Eh ! qui ne serait content de toi ? dit l'abbé, d'une voix bourrue.

Elle hocha gravement la tête, ce qui fit ruisseler ses boucles avec un bruit soyeux.

— Moi...

— Toi ?... Et pourquoi donc, Grands Dieux...

Elle eut un petit air entendu.

— Oh ! je ne suis pas parfaite, allez...

— Il ne manquerait plus que ça !... riposta-t-il gaiement.

Là-dessus, dans un grand froissement de jupes, elle s'envola sous la capote.

— Hue... Patachon...

A son tour, la vieille voiture s'ébranlait sur la piste lumineuse où l'ombre de arbres traçait leurs stries régulières.

Penchée hors de son abri, la jeune fille eut un joyeux : — Au revoir, mon parrain !... A bientôt !... en agitant son mouchoir, au bout de sa manchette de dentelle.

L'abbé d'Etchebarne resta un moment immobile à contempler la tache noire et chaotante de la voiture qui s'éloignait sur le chemin.

— Chère petite !... soucieux, tandis qu'une ride profonde creusait son beau front intelligent... elle n'est pas faite pour l'existence qui l'attend... Je souhaite que ma vieille amie puisse quelque chose pour elle...



— Il est rudement gentil, mon parrain, se disait la jeune fille aux boucles grises, tandis que le trot pacifique de Patachon l'entraînait tout doucement, sur la route veloutée de lune... De tous les Etchebarne, c'est certainement lui le plus sympathique !...

« Oh ! Le baron est très cordial, aussi, bien qu'un peu moqueur... et la baronne m'a aimablement accueilli... Mais Rosine... »

Ici, les réflexions de Bérengère prirent un autre cours...

— Rosine était bien belle, ce soir... Après tout, les femmes qui sont si belles peuvent être indifférentes et même hau-

taines... On ne leur en tient pas rigueur.

Elle renversa la nuque sur le dossier de son siège... et, son chapeau la gênant, elle l'enleva d'un geste presté. L'odeur voluptueuse de la nuit se glissait jusqu'à elle... Les cils clos, la bouche entrouverte, elle l'aspirait comme elle eût fait d'une fleur.

Tout à coup, elle se prit à sourire. — Je me demande ce qu'aurait dit Sœur Sacramento si elle m'avait vue danser ce soir, si follement, dans mes larges jupes... Elle m'aurait sûrement envoyé me confesser...

Elle croisa ses deux bras sur sa poitrine et huma plus fort le souffle de la nuit :

— Sœur Sacramento n'entend rien à la joie de vivre... Dieu !... que c'était bon de tourner dans cette musique !... Il me semblait que mes talons avaient des ailes !

Elle fredonna un air de « pasa doble » très rythmé, très nuancé... et le refrain mourait à peine sur ses lèvres quand le véhicule s'engagea dans l'allée de Rovel.

— On est déjà arrivé, Basile ?

Elle penchait au dehors sa tête bouclée.

— Tiens... Dominica n'est donc pas couchée ?... On dirait qu'il y a de la lumière... Pauvre vieille... Elle espère mon retour...

Tout à son remords de donner tant de mal à la vieille servante, elle n'attendit pas que la voiture soit tout à fait arrêtée pour sauter à terre d'un bond agile, malgré l'encombrement de ses triples jupons.

Notre Prochain Roman

Le Chant du Souvenir

par Léo DARTEY

L'horloge du couloir sonnait une heure lorsqu'elle s'engouffra dans la maison. Là-bas, sous la porte de la cuisine, brillait un rai lumineux. En hâte, la jeune fille y courut... mais, dès qu'elle eut tourné le loquet, elle maîtrisa son élan et sourit, attendrie : Dominica dormait, pliée en deux, sur un fauteuil de paille, près de la cuisinière à demi éteinte. A ses pieds, le chat Farou, roulé en boule, ronronnait, d'une faible voix, lourde de sommeil.

— Ma pauvre vieille, il est horriblement tard... Pourquoi m'as-tu attendue ?

Elle vint à elle sur la pointe des pieds, et, avisant une plume de coq, reste du dernier carnage domestique, elle lui en chatouilla délicatement les narines. La dormeuse commença à faire sa plus laide grimace, fit le geste de chasser un insecte importun... puis s'ébroua, à demi éveillée.

Dès qu'elle aperçut sa persécutrice qui riait de toutes ses dents, entre les boucles flottantes, elle fut sur pied. Son visage prit une expression mystérieuse.

— Eh bien ? Tu dors encore ? s'enquit Bérengère, en basque, car on ne parlait guère que cette langue au château de Rovel et dans les alentours.

— Il y a un homme là-haut, fit la Basquaise, en désignant l'étage, d'un geste solennel.

— Un homme ?... Tu rêves !...

Le sourire s'était effacé sur la jeune physionomie. Bérengère considéra la servante avec effarement.

— Il est arrivé, juste comme vous partiez avec Basile, affirma Dominica, importante... et je n'ai pas pu le mettre

à la porte... vu que c'est le neveu de notre demoiselle.

— Le neveu ?...

La servante hocha la tête, par deux fois, avec énergie.

— Monsieur Jean-Claude...

— Jean-Claude, ici ?... s'exclama Bérengère d'un ton incrédule... Jean-Claude Hamelin ?... Mais, ce n'est pas possible...

— Si, affirma la Basquaise... Même qu'il avait envoyé un télégramme... un télégramme que j'avais oublié de vous remettre, continua-t-elle en rougissant. C'est la faute au père Bichendaritz qui me l'a donné comme je portais au marché... J'étais toute préoccupée de me rappeler mes commissions... et justement je n'avais pas ma poche, celle que j'attache à mon jupon quand je vais à Ascain... Alors, j'ai rangé le papier dans le fond de mon panier... et après... après... répéta-t-elle piteusement, j'y ai plus pensé et j'ai mis mes carottes dessus... Ah ! il était dans un joli état le télégramme !...

Elle est tout fière de savoir prononcer en français le mot « télégramme » et elle le répète avec complaisance.

— Tenez... Le voilà...

Elle l'a sorti des profondeurs de son tablier de lustrine.

Bérengère s'en empara vivement.

« Départ différé... Arriverai demain soir. Jean-Claude ».

Elle relève ses prunelles stupéfaites vers Dominica.

— « Départ différé. » Pourquoi « Départ différé ? » Qu'est-ce que ça veut dire ?

ce Monsieur Jean-Claude qui est arrivé ici comme chez lui ?

— Mais il est chez lui !... rétorqua la jeune fille ? Tu as bien fait de l'accueillir... et maintenant va te coucher...

Rassurée, Dominica s'en alla... Pensive, Bérengère se rapprocha des braises du foyer... Elle tenait entre ses mains le billet de Jean-Claude.

— Fais comme si j'étais là, avait dit Mademoiselle Edwige, quand elle lui avait confié les rênes de la maison.

Or, Mademoiselle Edwige n'eût certainement pas refusé d'ouvrir sa porte à son neveu. Si elle bougonnait sans cesse contre le père Hamelin, cet « assassin » qui avait tué à la peine sa malheureuse nièce, elle n'évoquait point sans une tendresse mélancolique l'enfant de la pauvre Isabelle dont elle ne connaissait que l'écriture et les photographies. A l'époque de ses exploits aériens, elle en avait parlé avec orgueil à Bérengère... et il avait été si souvent question du petit Jean-Claude entre la vieille demoiselle et sa jeune amie que Bérengère pensait à lui comme à quelqu'un de... presque familier.

Mais l'avoit là, en chair et en os, c'était autre chose...

Ses prunelles perplexes rencontrèrent le portrait. D'une main hésitante, elle s'en saisit, le contempla. C'était l'image d'un jeune lieutenant de l'armée de l'air dont l'uniforme virilisait le mâle visage. Les yeux étaient beaux, de nuance indécise, un peu dédaigneux... La bouche aux coins relevés gardait un petit sourire railleur, un brin sceptique dont la lumière moqueuse se retrouvait au coin des paupières. Mais le front était plein de hardiesse...

Bérengère reposa le portrait. La présence inattendue du jeune homme sous ce toit où elle demeurait la troublait quelque peu.

Tandis que, dans l'âtre, le feu mourait doucement, au milieu d'une apothéose de couleurs, en exhalant sa chaleur dernière comme il eût rendu l'âme, la jeune fille réfléchissait. Comment Mademoiselle de Rovel n'avait-elle pas pensé à la prévenir de la possible arrivée de son neveu ?

Et, tout à coup, elle eut peine à retenir une exclamation. L'explication venait de s'imposer à elle avec la clarté d'une brusque évidence.

Parbleu !... Mademoiselle Edwige n'en savait rien... et pour cause... Depuis quinze jours, tout son courrier l'attendait sur la table de sa chambre.

— Pas de lettres... pas de journaux, aucune communication d'aucune sorte susceptible de troubler votre convalescence, avait recommandé le médecin qui la soignait.

Or, Mademoiselle Edwige n'avait-elle pas déclaré à Bérengère :

— Tu prendras connaissance du courrier qui te paraîtra avoir quelque urgence. Pour le reste, cela peut attendre mon retour.

Et maintenant, Bérengère se souvenait. Il y avait, là-haut, une lettre de Paris... une lettre à quoi elle n'avait pas prêté attention lorsque cette dernière était arrivée, une semaine plus tôt. Pourtant, en y réfléchissant, elle eût dû être alertée... Mademoiselle de Rovel recevait fort rarement, pour ne pas dire jamais, du courrier de Paris.

Résolue à en avoir le cœur net, elle gravit l'escalier, tout doucement pour ne pas troubler l'hôte que le vieux toit de Rovel abritait si inopinément. Heureusement la chambre à donner était tout au bout du couloir et la sienne d'un côté opposé, près de celle de sa vieille amie. Bérengère put donc gagner son quartier sans faire de bruit.

Avant d'entrer chez elle, elle passa chez Mademoiselle Edwige. La lettre de Paris était bien là, sur la table, mêlée à quelques prospectus, à des cartes de visite, aux factures... que la jeune fille avait négligé d'ouvrir. Elle était là, dans son enveloppe qu'une lourde écriture couvrait de ses jambages énergiques.

Bérengère balançait un instant si elle la décachetterait. Était-ce bien nécessaire ?...

— Ouvrez le courrier qui te paraîtra avoir quelque urgence...

Si cette missive se rapportait à la présence au château de Jean-Claude Hamelin, nul doute que l'urgence ne s'imposât !...

*"L'arrière-grand-père savait
apprécier les bonnes choses!"*



La Bière **MOLSON'S** *Export*

• LA • BIÈRE • QUE • VOTRE • ARRIÈRE • GRAND - PÈRE • BUVAIT •

— Tant pis !... je l'ouvre ! décida Bérengère, en secouant ses boucles.

Elle alla tout droit à la signature et exhala un soupir de satisfaction : Frédéric Hamelin... Elle n'avait pas fait fausse route.

D'un air appliqué, elle déchiffra le grimoire qui n'était pas toujours comode à comprendre.

« Je suppose, disait en substance le « papa Hamelin », que vous ferez, ma chère Tante, droit à ma requête puisqu'il s'agit du fils de cette pauvre Isabelle a qui, j'aime à croire, vous avez conservé votre affectueux souvenir. Ne revenons pas, sur le passé et sur les griefs qui nous ont tenus, vous et moi, éloignés l'un de l'autre comme deux coquets qui se boudent... »

Ici, Bérengère se prit à sourire en évoquant la grimace que ne manquerait pas d'arracher aux susceptibilités de Made-moiselle Edwige, cette peu flatteuse com-paraïson.

« Aussi bien, il s'agit de l'avenir de Jean-Claude. Plut au Ciel que j'eusse accepté votre collaboration pour l'éducation de mon fils, qui s'avère déplorablement insuffisante. Le bougre — pardonnez-moi cette expression militaire, vous savez que j'ai toujours eu une certaine rudesse de langage — est en train de mal tourner, en tout cas, de tourner autrement qu'il ne faudrait.

« Tout « dessalé » qu'il se croit — puisque c'est là l'expression de nos jeunes gens d'aujourd'hui et je vous en demande pardon pour eux — il se laisse circonvenir par une bande de parasites que sa générosité naturelle — générosité alimentée naturellement par les coffres du papa — rassemble autour de lui comme un vol de frelons... D'autre part, il y a les femmes... Les femmes sont dangereuses à Paris pour un garçon qui se targue de les dédaigner... »

« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous enverrai Jean-Claude, sous le prétexte de faire votre connaissance et de passer au pays où vécut sa mère quelques semaines de calme dont il a grand besoin. Il se trouve justement que je suis en relation d'affaires avec un de vos voisins et compatriotes Monsieur d'Etchebarne. Le baron a, si j'en crois les on-dit, une fille fort jolie qui serait pour Jean-Claude un excellent parti. Je vous sais capable de mener à bien une mission aussi délicate qui veut du doigté et du sentiment. Je vous confie donc le bonheur de Jean-Claude qui ne saurait être en meilleures mains.

« FRÉDÉRIC HAMELIN. »

P.S.... Si vous me tenez toujours rigueur, ne vous croyez pas obligée de me répondre. Ce n'est pas moi qui vous parle... mais ma chère femme qui s'adresse à vous par mon entremise. Votre silence pourra donc être interprété par moi comme une acceptation. Et, sauf contre ordre, Jean-Claude partira mardi soir prochain pour Rovell... muni de sa seule valise, car j'ai supprimé autos et subsides... ceci afin de l'obliger à rester là-bas où je l'espère l'attend son bonheur...

Chapitre IV

Jean-Claude ouvrit des prunelles vagues sans bien savoir au juste ce qui venait de l'arracher au sommeil. Il guetta machinalement le bruit d'eau claire du robinet de la salle de bains qui d'ordinaire accueillait ses réveilles et la silhouette anguleuse de Julien, son valet de chambre.

Mais l'atmosphère silencieuse qui l'environnait était quelque chose d'assez insolite pour dissiper d'un coup les brumes de son esprit. Il arrêta net son bâillement et l'éirement voluptueux de ses membres encore engourdis :

— Au fait, c'est vrai, je suis à la campagne, chez la tante Edwige ! se dit-il en clignant des paupières deux ou trois fois.

Et puis, il écarquilla les yeux.

A travers les rideaux cramoisis, soigneusement tirés sur les fenêtres, une lumière se glissait dans la chambre. Elle était d'un rose flammé comme si on l'eût perçue à travers les soies d'un abat-jour...

— Il doit faire beau dehors, conclut le jeune homme avec quelque satisfaction.

Son geste familier effleura le mur derrière lui, en quête d'une sonnette. L'inanité de sa tentative lui apparut, quand s'étant retourné, il ne vit aucun fil traverser la tapisserie à bouquets.

— Il n'y a même pas l'électricité, dans cette baraque ! émit-il d'un ton de mauvaise humeur, en avisant le bougeoir qu'il avait pris la veille des mains de la Basquaise.

Les regards désabusés firent le tour du décor, embrassant l'édredon rouge que couvrait un voile de « dentelle au crochet », le fauteuil bergère en reps amarante, la « toilette » d'acajou dont le dessus se fermait comme le couvercle d'un piano...

Seul, un petit secrétaire aux pieds de biche le charma par ses délicates proportions.

— Et pour comble, ils ne connaissent pas le chauffage central ! soupira-t-il, en se tirant tout frissonnant, hors des couvertures.

Il glissa, pieds nus sur le carreau rose, jusqu'aux rideaux qu'il ouvrit. Un soleil impétueux qui n'attendait que cela fit irruption dans la pièce, dans un éclaboussement d'incendie.

— En voilà des façons ! murmura Jean-Claude, les paupières plissées.

Et puis, il sourit au beau paysage qui l'accueillait.

Au-dessus de l'arabesque dentelée des marronniers, un sapin géant tendait ses bras débouillonnés. En bas, sur le coteau qui dégringolait vers les petits villages

éparpillés, la terre étalait sa mosaïque d'hiver où le brun velouté des récentes labours se mêlait à l'émeraude de l'herbe précoce.

A droite, les crêtes des montagnes, profilées sur le ciel avec une netteté d'estampe, y dessinaient leurs signes mystérieux.

— Tiens !... Je n'avais jamais vu la Rhune à cette époque... Elle a son charme, déclara Jean-Claude, en s'étirant.

Il réfléchit :

— Le temps de présenter mes devoirs à ma douce tante Edwige... de la complimenter sur sa robe dernier cri et son chapeau à brides... et je file à Saint-Jean. Du diable si je ne trouve pas la « frontière » ouverte... et quelque aimable partenaire pour un bridge ou un match de tennis.

Il revint dans la pièce. Depuis que la fenêtre était ouverte, il avait beaucoup moins froid et il se mit à procéder à ses ablutions en maugréant contre l'habitude des vieilles gens qui s'imaginent encore qu'on peut se laver décemment dans un bol à fleurs.

Il finissait d'aplatir d'un coup de brosse habile le lustre de ses cheveux épais lorsqu'une rumeur insolite le ramena à la fenêtre.

Il se pencha...

Mêlés à des cris stridents, des appels partaient de la cour de la ferme que les murs lui cachaient en partie :

— Marguerite !... Marguerite !... Ça y est ! Elle est partie !...

Puis, des voix qui échangeaient des exclamations confuses en basque et une sommation à la fois impérieuse et suppliante :

— Farou !... veux-tu bien rester là ?... Farou ! Viens ici !... Je te défends...

Le reste fut perdu pour Jean-Claude qui dévalait prestement l'escalier, curieux d'aller se rendre compte de la cause exacte de cet affolement.

Il arriva au porche qu'il avait franchi la veille sans rencontrer âme qui vive.



Patricia Ellis a outillé sa bicyclette d'un appareil de radio à batteries qui lui permet de rouler aux sons de la musique de son cottage au studio de la First National.



Ruby Keeler se repose sur sa bécane avant de se rendre à toute allure à son travail, au studio Warner. La vogue de la bicyclette se maintient depuis longtemps chez les stars du cinéma.

La Vogue du Cyclisme
à HOLLYWOOD

A côté, dans les comuns, le désarroi continuait... et un autre organe rude et âpre, se mêlait maintenant à ceux qu'il avait déjà entendus.

Guidé par eux, il traversa le jardin, passa le portique et s'arrêta, hésitant, au seuil de la cour...

A sa vue, les cris se turent instantanément... mais presque aussitôt, une voix fraîche l'interroilla :

— Oh ! Monsieur, Marguerite s'est échappée... et Farou la guette... Voyez-le !... Mon Dieu, Farou !... Méchant ! Assassin !... Bourreau !... Veux-tu descendre ?

Alors, Jean-Claude leva les yeux et aperçut la cause de ce drame domestique.

Au-dessus du tronc gris du tilleul, à la fourche violette d'une branche, il y avait un chat noir, tapi, immobile... Aux injonctions éperdues de sa maîtresse, il opposait la plus parfaite indifférence et ne daignait pas tourner la tête... Forme noire, poil rebroussé, dans son attitude de petit fauve aux aguets, il épiait, la paupière câline, l'œil patelin...

Or, au faite de l'arbre, une petite tache bleue frémissait... une petite balle de plumes couleur turquoise, si légère que la tige nue de la branche ne ployait même pas sous elle.

D'un coup d'œil, Jean-Claude a reconstitué les phases de cette pièce tragique : là-bas accrochée au vieux mur de la ferme, la porte d'une cage bée sur l'intérieur vide... Des grains de chevenis parsèment l'appui de la fenêtre au-dessous.

— Farou !
La voix juvénile a sonné l'alarme... D'un coup de reins presté, le matou s'est déclenché, tel un ressort. Son bond exact l'a projeté à quelques centimètres à peine de la petite boule bleu turquoise.

L'oiseau surpris, volète avec inquiétude sur le rameau, cherchant où se poser... Mais il n'y a pas d'autre arbre, dans la cour de la ferme, que le tilleul aux branches violettes.

Jean-Claude a pressenti le désastre. Son œil avise un tas de bois qui monte en cône serré et épineux contre le mur de séparation. D'un saut, il le franchit. Son élan le porte presque en même temps jusqu'au faite... et, à la seconde précise où le chat saisit l'oiseau, il s'est accroché par un souple rétablissement à la branche.

Effrayé, le matou lâche sa proie, tour nant vers son assaillant son mufler noir aux yeux glauques... le regarde un court instant, les moustaches hérissées, puis dans un glissement silencieux se laisse couler au long du tronc. Mais déjà la main de Jean-Claude s'est refermée sur la perruche bleue que la frayeur tient gisant, exactement à l'endroit où le matou l'a lâchée, au creux rugueux de l'écorce.

— Et voilà, Mademoiselle ! conclut Jean-Claude retombant souplement aux pieds de la jeune fille et tendant sa paume ouverte.

Une main brune et menue y cueille l'oiselle affolée et va l'appuyer contre une joue couleur de pêche...

— Pauvre Marguerite !... Comme elle a eu peur !...

Les plumes aux tons de turquoise font paraître le visage plus rousse... La voix fragile vibre d'un émoi mal contenu...

Amusé, Jean-Claude examine la jeune créature qui paraît avoir oublié sa présence. Elle se retourne vivement vers la maison :

— Et ce vilain Farou ?... Où est-il parti ?

Là-bas, près de l'écurie, l'ombre noire du chat glisse sur la muraille claire. Elle l'investit, grondeuse et méprisante !

— Va te cacher ! Sauvage !...
Deux prunelles bleues reviennent vers Jean-Claude, encore pleines d'effroi.

— Vous ne pouvez savoir combien il est enragé, parfois... Une vraie bête féroce ! s'exclame-t-elle, avec une puérile rancune.

Et puis, comme le jeune homme la considère en souriant, elle paraît se souvenir qu'elle a oublié quelque chose... Un nuage empourpre ses joues... descend jusqu'au cou qui émerge, délicat et frêle, d'une robe bleue aux manches retroussées :

— Oh ! j'ai oublié de vous remercier !
Jean-Claude se met à rire.

— Il n'y a vraiment pas de quoi !

— Vous comprenez, ajoute-t-elle, c'est la perruche de Mademoiselle Edwige. Elle aurait été si fâchée d'apprendre que le chat l'avait massacrée !...

— Ah ! vraiment...
Jean-Claude s'avise soudain que ce petit incident domestique l'a empêché de se présenter.

— Au fait, permettez moi de me nommer : Jean-Claude Hamelin, le neveu de Mademoiselle de Rovel.

Elle l'examine, un peu interdite, puis voyant qu'il semble attendre quelque chose, elle ajoute précipitamment :

— Et moi, Bérengère ?

— Un nom charmant, dit-il poliment. Et il pense qu'en effet ce nom va bien à sa fraîcheur un peu surannée, à son visage enfantin et grave, à sa robe couleur de ciel.

— Vous permettez ?... Il faut que j'aille enfermer Marguerite, à l'abri de Farou... Voyez comme son cœur bat...

Elle offre l'oiseau captif à la main de Jean-Claude dont les doigts effleurent sa petite main chaude. Entre leurs deux paumes jointes palpite le cœur affolé de la perruche bleue.

Mais comme la main du jeune homme s'attarde, Bérengère retire la sienne...

Le jeune homme a un furtif sourire... Tiens ! tiens ! est-ce que ce château de Rovel présenterait quelque attrait inattendu ?

Il suit la jeune fille jusqu'à la cage.

— Vous habitez ici ? s'enquiert-il, avec un regard vers la ferme.

— Pour l'instant, oui, répond-elle sans se retourner. Et vous ?

— Oh ! moi, je n'y suis qu'en visite !

— Ah !

— Oui... le temps d'exaspérer ma tante... assez pour qu'elle me mette à la porte sans espoir de retour.

Elle est en train d'éparpiller des graines minuscules dans une petite auge blanche.

— Tiens, profère Bérengère de sa voix riieuse, ce sont là vos projets ?

— Dame !... Vous ne pensez pas que je vais m'encroûter en ce pays folichon jusqu'à l'été ?...

Elle se retourne avec vivacité :

— Vous n'aimez pas notre pays ?

Il y a comme un étonnement choqué dans son ton et son regard s'emplit de blâme.

— Mais vous l'aimez, vous, il me semble ?

— Pour moi, il est le plus beau du monde !... La déchéance du ton accuse Jean-Claude. Une pitié narquoise traverse ses prunelles.

— C'est que vous ne connaissez pas encore grand chose du monde !... Vous êtes une petite fille.

— Moi ! une petite fille ? dit-elle, courroucée.

— Une petite fille qui a des yeux ravissants ! ajoute-t-il avec une affectation de badinage

Il s'attendait à la voir rougir... mais le regard qui le fixe garde sa transparence. Un sourire joyeux éclot sur la bouche juvénile :

— Oh ! vous trouvez ?

Elle a l'air ravi du compliment... et aussitôt, elle réplique, gentiment courtoise :

— Vous aussi vous avez de beaux yeux... Seulement, ils n'ont pas de couleur ?

— Comment pas de couleur ?

— Je veux dire... de couleur franche... Oui, tout à l'heure, quand vous regardiez le chat qui allait sauter sur ma perruche, ils étaient foncés, d'un gris presque noir et puis maintenant, ils sont verts... et plus doux... C'est drôle !...

Devant Jean-Claude qui la dévisage d'un air singulier, elle ne baisse pas les cils... Pourtant il n'y a aucune effronterie sur son visage levé et attentif.

— Ce qui est drôle, c'est votre esprit d'observation. Voyez-vous cette jeune demoiselle qui, sans en avoir l'air, examine en détail la physionomie d'un jeune homme inconnu !...

Elle est près de protester : « Mais vous n'êtes pas un inconnu pour moi ! Mademoiselle Edwige m'a tant parlé de vous... » La crainte de commettre une indiscretion en révélant l'intérêt que porte la vieille demoiselle à ce neveu jusque là demeuré si lointain lui ferme la bouche.

Sans vergogne, Jean-Claude poursuit son interrogatoire :

● Le connaisseur choisira toujours le thé "Salada" Mélange Orange Pekoe.

42F

THE 'SALADA'

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.
PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom
Adresse
Ville

POIRIER, BESETTE CIE, Ltée, Prop. 975, rue de Bullion MONTREAL



Lisez Le Samedi et faites-le lire à vos amis — abonnez - vous dès maintenant!

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI
POIRIER, BESETTE CIE, Limitée, Prop. 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

Ville
Nom
Adresse



— Quel âge, avez-vous, Bérengère ?
Il l'appelle tout de suite « Bérengère », jugeant qu'avec cette fille de fermier il n'y a pas à se gêner, ni à exagérer les formules de respect.

Au surplus, il donne dans le goût moderne qui met d'emblée tous les sentiments sur le plan de la camaraderie.

— Dix-neuf ans...

— Dix-neuf ans !..

Machinal, un refrain plusieurs fois fredonné, lui vient aux lèvres :

« Dix-neuf ans... dix-neuf ans...
« C'est le joli temps des grâces...
« Dix-neuf ans... dix-neuf ans...
« C'est tout le printemps qui passe... »

Les yeux purs levés vers lui, elle admire ingénument :

— Comme c'est joli !..

Et tout aussitôt, remarque convaincue :

— Vous chantez bien !

— Merci !..

Il s'est incliné, amusé. Cette petite sauvageonne avec son air naïf et sa robe bleue lui fait l'effet d'un verre de lait mousseux. Elle est candide et rafraîchissante comme lui, pareillement rustique aussi et s'adapte au décor... à la ferme, au réverbère anachronique, à la treille qui enroule ses volutes autour des vieux bois.

Décidément, il faut venir en ce pays perdu pour trouver encore des spécimens d'oisie blanche comme en ont connu nos grand-pères. N'importe, l'oisie blanche a son charme pour l'appréciation de ce blasé qu'est Jean-Claude Hamelin.

Parce qu'il a envie de la faire parler davantage, il enchaîne :

— Vous ne les paraissez pas, vos dix-neuf ans...

— Vous me trouvez petite ? s'enquiert-elle, chagrine.

— Je vous trouve... adorable !

Elle sourit, contente et tout son grave visage s'illumine d'éclatante jeunesse. Et puis, avec une petite moue incrédule les mains jointes derrière son dos, telle une écolière, elle secoue la tête brune.

— Oh ! je crois que vous exagérez... je n'ai rien d'adorable... Mais quand vous connaîtrez Rosine !

Il y a toute une promesse dans sa voix qui a baissé d'un demi ton comme pour une confiance.

— Rosine ?.. Qui ça, Rosine ?

Bérengère dévisage avec stupeur ce garçon qui ne connaît pas Rosine... Voyons ! N'est-ce point pour se fiancer avec elle que son père l'envoie à Rovel ? Mais sans doute ne lui a-t-il point fait part de ses intentions ?... Oh ! oh ! il va falloir jouer serré, pense la petite qui prend à cœur de remplacer jusqu'au bout Mademoiselle Edwige.

— Rosine d'Etchebarne, est une amie de Mademoiselle de Rovel, déclare-t-elle, importante.

— Ah oui... c'est la pécore, on en célébrait hier les vingt-trois ans..

Il s'est souvenu du nom qu'il a lu la veille sur la carte d'invitation, adressée à sa tante.

— La pécore ! répète Bérengère, visiblement choquée, Pourquoi la pécore ? Jean-Claude lève les épaules.

— Les jeunes filles sont presque toutes des pécores...

— Vous n'aimez pas non plus les jeunes filles ?.. Pourquoi ?

Il y a une espèce d'anxiété dans la question. Il se trompe sur les motifs de son trouble et appuie sur elle davantage ce regard magnétique dont il a si souvent expérimenté le pouvoir. Elle ne bronche pas et répète :

— Pourquoi ?

— Je les trouve dangereuses...

— Dangereuses !... Comment ça ?

— Naturellement ! Avec elle, il faut tout de suite parler mariage, jetez-il, brutal.

— Mais ce n'est pas indispensable de parler « mariage » ! se récrie-t-elle, sincèrement étonnée.

Elle n'aperçoit point la lueur railleuse qui rétrécit la pupille au fond des yeux changeants, ni ce tic, mi-sarcastique, mi-incrédule, qui lui tiraille la lèvre supérieure.

— Ah ! Vous voyez ? fait-il, la scrutant.

— Dame !... Il y a tant d'autres sujets de conversation : la danse, la musique ?... la lecture... le sport... Rosine est très instruite, vous savez. Avec elle,

vous pourrez discourir sur mille choses diverses. Elle danse toutes les danses modernes... elle joue remarquablement au tennis...

Désarmé par tant d'innocence, il sourit et la petite flamme s'avive à ses prunelles.

— Ah ! ça, dans quel but me faites-vous un panégyrique aussi flatteur de cette demoiselle ? Depuis que je suis arrivé, on m'en rebat les oreilles. Hier, c'était ma tante qui me laissait froidement tomber à la station pour aller assister à l'anniversaire de ladite Rosine.

Bérengère a dressé l'oreille.

— Votre tante, dites-vous...

— Certainement !

— Mais vous devez vous tromper !..

— Pas du tout !... Je l'ai vue partir

— Vous l'avez vue partir ? Vous ?

— Et comment !... Attifée à la mode

de 1880, dans une invraisemblable patache digne de figurer en bonne place dans un musée rétrospectif. Entre nous, est-ce qu'elle s'habille toujours comme ça ?

— Mais...

— Oh ! vous savez, moi, rectifie-t-il conciliant, je m'en moque éperdument. J'ai été envoyé ici en service commandé, si je puis dire... et je vous avoue en confiance, — parce que vous me plaisez, Mademoiselle Bérengère, et je suis sûr que vous ne voudrez pas me trahir, — que je ne cherche qu'un prétexte pour repartir...

— Déjà, repartir ?... Vous n'y pensez pas !

— Au contraire !... je ne pense qu'à ça... Oh ! soyez tranquille ! Je trou-

suis là, savez-vous bien que je ne me suis pas encore inquiété d'elle ?... C'est assez muflé de ma part...

— Mais... je crois... Il est trop tôt, affirme-t-elle, soudain péremptoire.

— Trop tôt ?

Les yeux de Jean-Claude se portent sur son poignet.

— Dix heures, c'est trop tôt ?... je croyais qu'on était matinal à la campagne ?

— Oui, mais... pas quand on a veillé et qu'on a dansé toute la nuit...

Il la contemple, ahuri :

— Danser ?... ma tante a dansé toute la nuit ?

— Mais non, pas elle, fait-elle, rougissante... Enfin, je veux dire... que... elle a regardé danser...

— Et cela l'a fatiguée au point de la rentrer au lit toute la matinée ?

Il a cette lueur railleuse sur les traits et dans le regard que Bérengère n'aime pas. Dieu ! que ce Monsieur Jean-Claude est donc cantrariant. Que faire ?... Elle déteste mentir... elle ne sait pas... Cela se voit tout de suite quand elle travestit la vérité, et déjà, elle sent une insupportable rougeur envahir ses joues et monter en ondes rapides à tout son visage brûlant.

Elle ne peut pourtant pas lui avouer que Mademoiselle de Rovel est absente ! Ce serait la catastrophe... Il reprendrait ses valises, tout heureux de tenir enfin le fameux prétexte à fausser compagnie au château et à ses habitants... Il regagnera ce Paris détestable où il y a les distractions pernicieuses... les mauvais amis... les femmes !...



Photo C.P.R.

Coucher de soleil sur le lac Vassal, dans la région du Saint-Maurice.

vérai une raison plausible qui ne vexera pas cette bonne Mademoiselle de Rovel que vous semblez à la fois craindre et affectionner... Je lui dirai... je ne sais pas... que j'ai des rhumatismes... que le climat est contraire à mon tempérament... que ma santé s'altère.

Elle le guigne, d'un œil malicieux :

— Je vous conseille de trouver autre chose. Elle croira tout cela difficilement !

Et son regard admiratif qui détaille la haute taille de Jean-Claude et son aspect de bel athlète souligne sa pensée.

— Bah !... je sais très bien mentir. Et puis, entre nous, ma tante ne doit pas être tellement enchantée de l'irruption dans sa vie paisible d'un neveu qu'elle ne connaît pas et qui doit l'épouvanter par avance.

« Au fait, j'y vais de ce pas... »

Il salue gentiment, d'un geste désinvolte, le bout des doigts à hauteur de la tempe, et esquisse le demi-tour.

Le visage de Bérengère a exprimé mille sentiments divers : l'anxiété, l'incertitude, la perplexité. Quand elle le voit se diriger vers la cour du logis, de son allure victorieuse, elle court derrière lui :

— Attendez !... Je vous prie, attendez !

Surpris, il fait volte-face.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Où allez-vous ?

Tandis qu'il hausse les sourcils, elle le dévisage, soucieuse, en chiffonnant machinalement sa collerette.

— Eh bien... présenter mes devoirs à ma tante... Depuis hier soir que je

Les Femmes !... Le mot la laisse rêveuse et troublée... Pour une petite fille qui n'a jamais quitté ses montagnes, ses routes encaissées à l'abri des vallons purs, les femmes solitaires où les châtaigniers tendent leurs grands bras d'athlètes, les « Femmes » de Paris apparaissent comme de redoutables sirènes.

A tout prix, il faut arracher Jean-Claude à leur maléfice...

Mais Jean-Claude n'a pas attendu la fin de cette méditation tourmentée. Il s'éloigne, flegmatique, en grommelant : « Etrange petite fille » !...

Et elle est encore plantée au milieu de la cour de la ferme, toute raide dans sa robe bleue, qu'il a déjà franchi le porche.

Alors, Bérengère prend une rapide décision. Elle file par les communs, arrive à la basse-cour et de là, gagne la cuisine par la petite porte de service.

Devant la haute cheminée tapissée de faïences rustiques, Dominica s'affaire courbée, sur le foyer. Une odeur de pain grillé emplit savoureusement l'atmosphère.

— Je prépare le déjeuner du jeune monsieur, annonce la Basquaise en relevant vers l'arrivante sa face enflammée par l'ardeur des braises.

— S'il demande Mademoiselle, tu lui diras qu'elle a la migraine, recommande Bérengère avec une mine de conspiratrice.

Et elle se sauve dans l'escalier, en entendant le pas de Jean-Claude résonner sur les dalles, devant la porte.

Doucement, effleurant à peine les marches de bois ciré, elle atteint sans bruit l'étage supérieur. Une seconde, penchée sur la rampe, elle a un sourire malicieux, à l'adresse de la haute silhouette masculine qui passe en bas sans deviner sa présence, puis rentre dans sa chambre.

La trêve est de courte durée !... Elle vient à peine de commencer « son ménage » qu'on heurte discrètement à sa porte et Dominica montre sa figure perplexe.

Elle chuchote :

— Il veut absolument monter chez Mademoiselle... A ce que j'ai cru comprendre, il a entendu les volets claquer, pendant qu'il déjeunait sur la table du jardin...

Bérengère maudit l'étourderie qui l'a incitée tout à l'heure à ouvrir toute grande sa fenêtre, sans se douter que la servante venait d'installer le jeune homme dehors.

Mordillant sa lèvre rose, elle regarde Dominica avec anxiété. La Basquaise s'étonne :

— Pourquoi Mademoiselle Bérengère ne veut-elle pas dire au jeune monsieur que sa tante est absente ?... Puisque Mademoiselle Edwige doit revenir dans la journée...

Ouais ! la journée est longue... et comme ce terrible Jean Claude n'attendait qu'un prétexte pour se défilier, il s'empresserait de sauter sur celui-là... Il n'attendrait certes pas le retour de Mademoiselle de Rovel...

Tout cela, elle ne peut l'expliquer à la brave femme, et elle se contente de hausser les épaules :

— Tu ne peux pas comprendre mais j'ai mes raisons, dit-elle, en relevant le menton, d'un petit air de défi.

Tout à coup, elle tend l'oreille. Quelqu'un monte l'escalier : le danger se précise !... Une véritable angoisse se reflète sur ses traits : que faire ?... Elle tourne par la chambre, balayant le décor de ses regards affolés. Soudain, elle s'immobilise, sidérée : elle vient d'apercevoir sur la bergère une robe à fleurs et un chapeau cabriolet qui attendent le moment d'être replacés là-haut dans la malle du grenier, entre les sachets de camphre et le flacon de benjoin...

Tous ses traits s'illuminent de malice... Et comme un coup sec et volontaire retentit à la porte de la chambre voisine, elle fixe Dominica de ses yeux brillants :

— Ecoute, fais-lui comprendre que Mademoiselle s'habille... et tu l'introduiras dans dix minutes, tu entends ?... Dix minutes exactement, chuchote-t-elle, son visage espiègle tout près de la figure ahurie de la brave servante.

Et elle la pousse dehors avec célérité.

Un bref instant elle l'écoute parlementer avec Jean-Claude qui ne saisit toujours pas grand chose de son langage mais a fini par se familiariser avec ses gestes, car il baisse la voix, sans doute pour ne pas aggraver la migraine de cette pauvre tante Edwige.

Alors, sur la pointe des pieds, les bras chargés de son travestissement de la veille, la jeune fille passe dans la pièce voisine... Pendant quelques minutes, elle s'absorbe devant le haut miroir de la commode de noyer à une étrange occupation...

Les dix minutes passent... et lorsque Dominica s'informe derrière la porte du moment où elle pourra introduire le jeune monsieur, une petite voix cassée réplique :

— Il peut entrer... mais pas longtemps... Il me semble que mes aiguilles à tricoter me sont entrées dans la tête...

Un peu confus de son insistance, Jean-Claude apparaît sur le seuil.

Chapitre V

— Ma tante, je vous présente mes devoirs...

Dans l'encoignure de la fenêtre qui encadre un grand morceau de ciel sur lequel se profile la molle ligne bleue des montagnes, la petite vieille, nichée dans son grand fauteuil à oreilles, daigne à peine tourner la tête.

Elle souffle... si bas que ses paroles viennent mal jusqu'au visiteur, interdit : — Excusez-moi, mon neveu... Je... j'ai une grosse migraine !...

— Vraiment ? ... Je suis désolé, compatit le jeune homme, en s'avançant respectueusement.

L'une des mains habillées de mitaines ajourées qui soutiennent le visage enfoui sous les boucles grises se déplace un peu... Jean-Claude ne peut comprendre ce geste que pour une invitation à approcher. Il obéit, retenant une forte envie de rire.

Cette tante Edwige, quelle invraisemblable apparition ! ... Pourtant, cela ne ferait pas un vilain tableau, dans son cadre d'intimité désuète et démodée...

Au fond du fauteuil archaïque, on devine à peine son corps frêle... mais ses robes débordent autour d'elle, houle d'étoffe gonflée par d'invisibles jupons... A ses pieds, la chatte ronronne, grognonne et satisfaite, on ne sait trop, sur le tabouret en tapisserie... et dédaigne de jouer avec l'étui à lunettes abandonné près d'elle, tout ouvert.

Car sous ses anglaises grises, Mademoiselle Edwige porte des lunettes, des lunettes à monture d'argent au travers desquelles on ne peut distinguer ses prunelles qu'elle voile de ses paupières à demi baissées.

Au surplus, l'éventail de ses doigts qui soutient sa tête dolente dissimule presque tout le visage.

N'importe... Telle, la pose est jolie dans son originalité... et soudain, l'artiste qui dort chez Jean-Claude se réveille, intéressé.

Quelle amusante caricature à rapporter à Paris ! ... Jamais Arlette ne voudra croire qu'il existe encore en France de vieilles filles qui s'habillent de cette façon ! ...

— Oh ! ma tante, si vous vouliez !
— Quoi ? s'informe, sans bouger, la dame aux boucles.

— Vous me permettriez de rester là, à vos pieds, sur cette chaise basse, et je crayonnerais votre portrait... Cela ne sera nullement fatigant, voulez-vous ?

Seule, une petite toux embarrassée lui répond. Mais Jean-Claude n'est pas disposé à renoncer à une fantaisie qui l'amuse :

— Je vous en prie... ce sera très drôle ! Vous allez voir !

Sans plus de souci de la migraine de la malheureuse tante Edwige, le tyran s'est emparé du siège en question. Il a tiré de sa poche son carnet de croquis, son crayon, et avec une habileté qui dénote en lui le goût et l'habitude, il s'installe à califourchon sur la chaise de paille.

— Là ! ... Vous permettez ? ... le pli de la robe plus naturel... cette boucle plus à gauche pour dégager le col... Oh ! je ne veux pas vous toucher ! s'exclame-t-il, sur un vif mouvement de retrait qu'a eu la forme cocasse engoncée dans son fauteuil.

Maintenant, il crayonne, absorbé, ses dents blanches mordillant sa lèvre ardente, dans un tic qui lui est familier.

La préoccupation durcit son profil régulier, accuse davantage ses traits nets, son masque volontaire. Mais le sourire railleur que Bérengère déteste a disparu de sa bouche et de ses prunelles attentives.

Agacée par son immobilité forcée, la dame aux boucles commence à s'agiter :

— Vous avez fait bon voyage, mon neveu ? préfère une voix exagérément chevrotante.

— Un voyage parfait ! déclare le dessinateur en clignant de la paupière gauche, pour mieux distinguer, sans doute.

— Et vous... vous vous plaisez à Rover ?

La petite lueur moqueuse s'insinue sous les beaux cils fourrés qui donnent tant de charme au regard de Jean-Claude.

— Oh ! c'est un endroit... idéal et je ne conçois pas qu'on puisse vivre ailleurs...

— Oui, n'est-ce pas ?

— Il doit abonder en distractions variées et inattendues, poursui-il avec un feint enthousiasme. D'abord, le décor, les gens, les costumes, tout est curieux ! Tenez, cette robe, ma tante... elle ferait fureur à Paris ! ...

— Ah ! vraiment ?

— Et tout est à l'avenant ! ... Il n'y a pas l'électricité... Hier soir, j'ai failli demander une échelle pour monter sur mon lit qui repose sur un véritable Himalaya de plumes et de laine.

— C'est la couette... renseigne obligeamment son interlocutrice.

— Eh bien, ma tante, la couette me manquait à Paris, sans que je m'en fusse avisé, c'est une vérité incontestable... Et il n'y a pas que la couette ! ... Il y a aussi... qu'il n'y a pas l'électricité, ni le chauffage... ni l'eau courante...

— Mais nous avons le soleil ! ... Et l'eau courante dans le ruisseau qui vient de la montagne... Elle est si fraîche et si bleue qu'on peut y mirer son visage.

— Naturellement ! ... Ça se défend...

Et combien d'autres merveilles insoupçonnées ! ... Les perruches s'envolent sur les arbres, et il faut courir après pour les disputer à la voracité des fauves errant en liberté dans les parages... La bonne ne parle pas le français et il faut apprendre le basque si l'on veut obtenir de l'eau chaude pour la barbe et du cirage pour les chaussures... Bref, la vie prend ici un imprévu, une saveur extraordinaires ! ... je regrette désespérément de ne pouvoir y demeurer plus longtemps ! ...

— Vous... tu veux repartir ? murmure la voix inquiète.

— Hélas ! ma tante ! ... Attention ! Le bout du pied un peu en avant s'il vous plaît... là... qu'il dépasse un peu la jupe. Ces souliers sont tout un poème ! Oui, ma tante, explique-t-il en se rasseyant après avoir légèrement dégagé le pied de son modèle, sans s'apercevoir du geste de défense de celui-ci, je serai malheureusement obligé d'écouter mon séjour ! ...

Il soupire, l'air navré, tandis que le crayon barbouille le papier.

— Mais... pourquoi ?

La main de Jean-Claude touche sa gorge. Il souffle, difficilement, comme s'il était soudain empêché de respirer :

— J'ai la... poitrine... terriblement fragile !

— Non... Et Alors ?

Jean-Claude perçoit une anxiété dans le ton de la dame aux boucles. Il accentue son expression de regret et lui lance un regard qui attendrirait Farou lui-même.

— Alors... cet air n'est pas bon pour moi !

— Notre air, pas bon ?

Le crayon menaçant le plafond, dans un mouvement d'orateur qui tient son sujet, il réplique :

— Oh ! je sais ! ... Vous allez me dire : l'altitude, notre altitude est justement indiquée dans ces cas-là... Eh bien, pas pour moi ma chère tante, hélas ! pas pour moi !

L'hypocrite ! ... On le croirait vraiment désespéré ! ...

Un sourire se joue sur les lèvres de la dame aux boucles, mais comme elle tient obstinément — à cause de la migraine — son menton caché dans ses mains ce détail échappe à l'attention de son interlocuteur

— Je croyais que les aviateurs étaient habitués à l'altitude, profère la voix menue qui en oublie de chevrotter.

Jean-Claude lève le nez... C'est curieux comme cette voix, tout à coup, lui a paru avoir une intonation presque familière... en tout cas, entendue il n'y a pas longtemps... Mais la vision de cette dame surannée, affaisée dans son fauteuil à oreilles dissipe aussitôt cette impression.

La dame, consciente de sa distraction, se hâte de cacher son embarras dans une quinte de toux fort bien imitée.

— Là, vous voyez, vous toussiez, vous aussi ma tante.

— J'ai avalé de travers... tremblote la voix.

Jean-Claude hoche la tête douloureusement.

— Eh bien, oui, pour moi, ce climat n'est pas bon... et s'il faut tout vous dire, il urge que je parte... Cela pourrait devenir fort dangereux...

Sur son siège, le modèle s'agite... Ses épaules sont agitées d'un étrange soubresaut.

Mais le jeune homme, imperturbable ; et tout entier à son histoire, poursuit sans le remarquer :

— Ce matin...

Il baisse la voix...

— J'ai eu une véritable crise !

— Mon Dieu ! s'exclama la voix que l'émotion enroue davantage ; vous n'avez pas craché le sang, au moins ?

Jean-Claude ne répond pas tout de suite. Il ménage ses effets. Et puis, il souffle dramatique :

— Si ! ...

— Oh ! ...
La dame au boucles a failli se trahir, devant tant de duplicité... et ce « oh ! » contient beaucoup plus d'indignation que d'apitoiement. Ce Jean-Claude, quel menteur ! ... Et faut-il que ce Paris lui tienne à cœur tout de même !

Or, à cet instant, la porte s'ouvre... en trombe... si violemment que le jeune homme tressaille et que la douairière se dresse sur son fauteuil, d'un seul élan...

— Alors, clame un organe rude et sympathique, on me dit que mon neveu est ici ? ... je serais curieuse de savoir...

Mais la nouvelle venue s'interrompt.
— Ah ! ça, qu'est-ce que c'est que cette mascarade ?

Ahuri, Jean-Claude, qui en oublie de quitter le siège sur lequel il est posé à califourchon, voit s'avancer une robuste personne au teint coloré, aux larges épaules, habillée d'un manteau de drap noir qui lui descend jusqu'aux talons. Pleines de stupeur, les prunelles du jeune homme virent vers la douairière pour lui demander compte de l'intrusion de cette étrangère hurluberlue... mais alors, il manque de crier d'étonnement.

La douairière a dégringolé lestement de son siège, bousculant la chatte qui grogne, en voyant promener l'étui à lunettes qui roule sous la table Louis-Philippe avec un bruit mat... S'empêtrant à demi dans sa longue robe, elle s'est précipitée au cou de l'arrivante :

— Mademoiselle Edwige ! ... Quel bonheur On ne vous espérait avant ce soir !

— Ah ! ça, par exemple ! ...

Il ne faut pas deux secondes à Jean-Claude pour reconnaître dans l'allégresse de ce timbre qui ne chevrote plus du tout, la voix de sa jeune compagne du matin, et pareillement, d'identifier une paire de yeux bleus débordant d'espérance.

— Le docteur m'a offert de me raccompagner, en auto, explique Mademoiselle Edwige, et j'avais une telle hâte de rentrer que j'ai accepté d'emblée cette aubaine.

« Bon sang ! s'exclama-t-elle, s'arrachant aux bras de la jeune fille pour la contempler à loisir, à bonne distance de son regard de presbyte, me diras-tu enfin ce que signifie ce costume ?

Et son œil noir, agile et scrutateur, va de Bérengère à son neveu que la surprise a figé sur place.

— Mon Dieu ! fait insoucieusement celle-ci, je posais pour Monsieur Hamelin, en vous attendant...

— Tu posais... Avec cette perruque et cet accoutrement ? ... Mais, ma parole tu es allée dénicher tout ça au grenier ? remarqua la vieille demoiselle en haussant ses sourcils drus.

Preste, la perruque s'envole, au bout des doigts de Bérengère, libérant le flot obscur de ses boucles emmêlées.

— C'était pour figurer dans les tableaux vivants de Madame d'Etchebarne... Je vous expliquerai... Votre neveu a trouvé l'ensemble si réussi qu'il m'a choisie comme modèle, exposet-elle, avec un délicieux sourire en coin

Eh ! bien, pense Jean-Claude qui n'en revient pas, cette gamine s'est joliment payé ma tête ! ...

Il est à la fois vexé, furieux, et amusé. Subrepticement, il lance à la jeune fille qui ne semble pas le remarquer, un coup d'œil plein de menace.

Mais il est aussitôt pris à partie par Mademoiselle Edwige qui l'interpelle, du ton d'un général haranguant un « bleu » :

— Sapristi, mon neveu, je finissais par croire que tu étais un mythe depuis le temps que j'entendais parler de toi sans voir jamais ta figure... Regarde-moi !

Un peu interloqué par cette brusquerie, le jeune homme grimace un sourire contraint.

— Ouais ! dit la tante, après l'avoir fixé un temps sans rien dire, tu n'es pas trop mal bâti pour un Hamelin... Heureusement, tu ressembles à ta mère... sauf le menton... Tu dois être têtue et volontaire comme ce sacrip... enfin, passons ! ... Inutile de réveiller les vieilles querelles. Tu es là, c'est le principal ! ... Viens m'embrasser, mon gars !

Et Jean-Claude se sent attiré sur une vaste poitrine, tandis qu'une poigne sans douceur l'étreint frénétiquement.

(Suite à la page 35)



**"Versez le lait
maman -
j'écoute"**



**PIF!
PAF!
POF!**

Voilà le cri des Rice Krispies de Kellogg quand on les arrose de lait ou de crème. Et quel appel séduisant pour les enfants !

Les Rice Krispies ont une saveur et un croustillant qui provoquent l'appétit de toute la famille. Et ils sont si nourrissants, si faciles à digérer. Un véritable délice quand on les mange avec des fruits ou du miel.

Servez les Rice Krispies aux jeunes enfants au souper ou avant le coucher et constatez comme ils procurent un sommeil paisible. En vente dans toutes les épiceries. Le sac intérieur WAXTITE, scellé à chaud, conserve aux Rice Krispies leur fraîcheur originelle. Préparés par Kellogg à London, Ontario. Qualité assurée.

ECOUTEZ BIEN ÇA

Sur l'envers de chaque carton de Rice Krispies Kellogg se trouve un conte de Ma Mère l'Oie. Plus vous achetez des Rice Krispies, plus les enfants reçoivent de ces contes.

**Ecoutez! —
soyez en appétit**



Pour le beau soleil d'été

1772 — Robe tunique d'un effet juvénile. G. 34 à 42. Pour un 36; la jupe, $2\frac{1}{8}$ v. de 36 ou 39". La tunique: 3 v. de 36", $2\frac{3}{4}$ v. de 39" 15 cents.

1764 — Robe de fillette pour grands 6 à 44. Pour un 12: $2\frac{3}{8}$ v. de 36" ou 39"; 2 v. de $\frac{1}{2}$ " avec ruban pour le cou, les manches. 15 cents.

1775 — Robe d'une belle simplicité. Gr. 32 à 40. Pour 36: $4\frac{3}{8}$ v. de 36", $3\frac{3}{4}$ v. de 39". Contrastant: $\frac{3}{8}$ v. de 36, de 39 ou de 45". 15 cents.

1774 — Ensemble robe et gilet pour gr. 12, 14, 15, 16, 17, 18, et 20. Pour un 15: la robe, 3 v. de 36" ou $1\frac{7}{8}$ v. de 54". Contrastant: $\frac{1}{2}$ v. de 54". 15 cents.

8219 — Une toilette légère pour l'été. Gr. 32 à 40. Pour 36: $4\frac{3}{8}$ v. de 36" ou $4\frac{1}{8}$ v. de 39". Contrastant pour la ceinture, $\frac{1}{8}$ v. 25 cents.

LA Mode veut - QUE VOS LEVRES ET VOS ONGLES S'HARMONISENT



Cutex vous offre 4 Bâtons de Rouge et Polis à ongles assortis

LA MODE actuelle exige que vous mettiez autant d'harmonie entre vos lèvres et vos ongles que vous en mettez entre votre chapeau et votre robe! Vous n'aurez aucun mal à y arriver, car Cutex a tout prévu pour vous.

Appliquez votre Poli Liquide Cutex préféré... que vous choisissiez à votre gré: Naturel, Rose, Mauve, Corail, Cardinal et Rubis... puis enjolivez vos lèvres du Bâton de Rouge Cutex crémeux qui correspond à la nuance de poli que vous avez choisie! Il existe un bâton de rouge pour s'harmoniser avec chaque nuance de poli.

Ce n'est pas plus malin que cela! Et quand vous aurez admiré sur vous-même des lèvres et des ongles ainsi harmonisés, vous vous demanderez comment vous avez pu, pendant des années, tolérer un poli rouge avec du rouge à lèvres orange, ou vice versa!

Les nouveaux Bâtons de Rouge Cutex sont d'une consistance lisse et veloutée... mais non grasseuse. Ils restent en place... mais sans jamais sécher vos lèvres.

Vous vous attendez probablement à payer cher.

Détrompez-vous: ils ne coûtent que 75¢! Rien ne vous empêche donc d'en acheter.

Ne vous laissez pas devancer par vos amies. Procurez-vous, dès aujourd'hui, à votre magasin préféré, du Poli Liquide Cutex - Crème ou Clair - à 35¢ la bouteille; et les nouveaux Bâtons de Rouge Cutex assortis - à 75¢.

NORTHAM WARREN, Montréal, New-York, Paris.

IMPORTANT - LISEZ!... Au contraire de plusieurs autres absorbants oléagineux qui cherchent à l'imiter, le Polish Remover Oléagineux Cutex ne laisse pas de film susceptible d'assombrir l'éclat de votre poli à ongles et d'abrèger sa durée. C'est que le Polish Remover Oléagineux Cutex contient une huile très spéciale qui ne peut d'aucune façon abîmer l'apparence de votre poli ou affecter sa durée. Ne prenez pas de risques! Evitez les imitations qui ne donnent pas satisfaction. Polish Remover Oléagineux Cutex, seulement 35 cents la bouteille - à votre magasin préféré.



Votre nuance favorite de Poli Liquide Cutex et un échantillon de Bâton de Rouge Cutex, avec 3 articles de manucure, le tout pour 14¢...



NORTHAM WARREN LIMITED, Dépt. 5A-7
Casier postal 2320, Montréal, Canada
Ci-joint 14c pour le nouveau service de Manucure Cutex qui comprend une nuance de poli et 3 autres articles de manucure essentiels, avec un échantillon de bâton de rouge assorti, tel qu'indiqué. Naturel Corail Cardinal Rubis

Nom

Adresse

Fabriqué au Canada

Crocheté



ET

Si Seyant

Ruché de dentelle No 54

Le feuillet d'instructions offert ci-dessous indique comment faire ce charmant collet crocheté avec le plus beau de tous les fils à crocheter: le délicat et fort Mercer-Crochet de J. & P. Coats. A votre magasin préféré, dans les teintes populaires. Toutes les couleurs sont permanentes.



MERCER-CROCHET
J. & P. Coats

Fabriqués au Canada par les Fabricants du Coton en Boines Coats et Clark
Employez toujours un Crochet d'Acier à Tricoter de Milheard—Célèbre depuis 1730.

The Canadian Spool Cotton Co., 164F

Dépt V-43 Case postale 519, Montréal, P.Q.

Veuillez m'envoyer le feuillet d'instructions (gratuit) pour crocheter l'objet illustré (), le Livre No 30, "Your Home and its Decoration" (Votre Foyer et sa Décoration), 10c (). Marquez les publications que vous désirez.

Nom.....

Adresse.....

UNE AMIE LUI INDICHA LE CHEMIN de la SANTE!



Cette jeune femme, (il y en a des milliers comme elle) dépérissait à vue d'œil. Malgré les meilleurs soins et l'emploi de remèdes dispendieux son mal empirait de jour en jour.

Une amie reconnaissant en elle les symptômes d'un mal dont elle-même avait souffert — lui recommanda les Pilules FEMOL. Après en avoir pris une boîte, la malade se sentit beaucoup mieux; moins de douleurs et moins fréquentes. A la troisième boîte elle était complètement débarrassée de ses maux. Vous qui souffrez de maladies féminines (beau-mal) que ne donneriez-vous pas pour vous en débarrasser? Cependant le remède est à votre portée, il coûte peu et mérite un essai.

Les pilules FEMOL se vendent partout, demandez-les.

PILULES FEMOL

Les derniers caprices de la mode



8215—Une délicieuse toilette pour le soir. Gr. 12 à 20. Pour un 16: 6 $\frac{7}{8}$ v. de 36" ou 5 $\frac{3}{4}$ v. de 45". 25 cents.

1779—Robe d'une belle simplicité. Gr. 32 à 40. Pour un 36, tissu rayé, 3 $\frac{3}{8}$ v. de 36", 5 $\frac{1}{8}$ v. de contrastant. 15 cents.

1778—Pour gr. 32 à 40. Un 36 demande: 4 $\frac{1}{2}$ v. de 36", 4 $\frac{1}{8}$ v. de 39". 15 cents.

PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante : PATRONS SIMPLICITY, Département « P » 8368, rue St-Denis, Montréal, P.Q.

Quelques modèles faciles à tailler

1783—Une robe charmante pour gr. 32 à 42. Pour un 36 : $3\frac{3}{8}$ v. de 36 ou 39"; $\frac{1}{8}$ v. de contrastant. 15 cents.

1784—Robe pour gr. de buste 36 à 52. Un 40 demande : $4\frac{1}{4}$ v. de 36" $\frac{3}{8}$ v. de contrastant de 36". 15 cents.

1786—Robe-tablier pour enfant de 1 à 6. Pour un 4 : $1\frac{7}{8}$ v. de 36", $1\frac{1}{2}$ v. de braid. 15 cents.

8223—Une toilette de sport pour gr. 32 à 40. Pour un 36 : $3\frac{3}{8}$ v. de 36", 3 v. de 39". $\frac{5}{8}$ v. pour le foulard. 25 cents.



Bonnets de Bain
VICEROY
façonnés pour
garder les
cheveux secs

VICEROY MANUFACTURING CO., LTD., WEST TORONTO

Maux de Tête
Toujours soulagés
par
ANTALGINE

Deux Merveilleux Arrosoirs
Arrosoir d'un genre tout nouveau
pour cercles
de 12 à 65
pieds

Peut tourner à une seule révolution à la minute pour une averse qui pénètre — ou plus rapidement, pour un arrosage plus léger. Fonctionne bien à toutes les vitesses, même sur pentes et au grand vent. Nouveau bec en cuivre à 2 jets, réglable. Solide et de belle apparence. Dure indéfiniment. Le meilleur arrosoir de pelouse jamais fabriqué. Base nouvelle, facile à déplacer. Hauteur, 11 1/2".

Double jet d'eau, pour toute distance jusqu'à 50 pieds — tournant ou fixe

Ce célèbre Rain King lance plus d'eau, la lance plus loin et plus également qu'aucun autre arrosoir de sa dimension. Accessoires divers pour tous les genres d'arrosage, beau dessin, 9 pouces de hauteur. Colonnes d'eau, bras, etc., en bel émail roses.
Ces deux arrosoirs sont des

Rain King
Voyez les Arrosoirs Rain King chez votre marchand ou écrivez à l'usine — Flexible Shaft Co., Limited, 357 Carlaw Ave. Toronto, Ont.



Les écuries de la seigneurie Cabot, au Cap à l'Aigle.



Les attelages de chien sont nombreux dans la région.

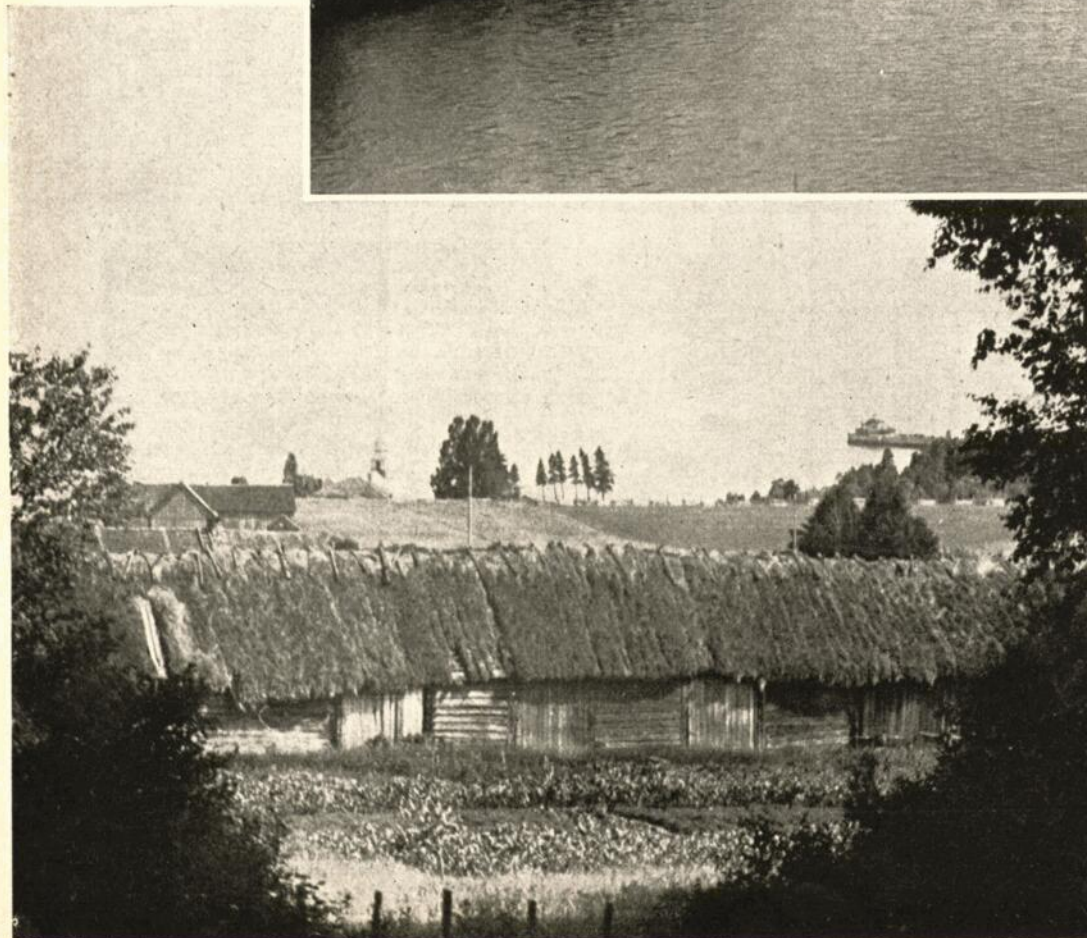


La jolie petite rivière Murray, à La Malbaie.

Photos Associated
Screen News, Montréal

Tout le pays de La Malbaie est justement fier de ses fileuses. Les couvertures, tentures, couvre-pieds, tapis et autres travaux domestiques exécutés à La Malbaie et dans les environs sont célèbres dans tout le Canada et aux États-Unis.

Une longue grange revêtue d'un toit de chaume, à St-Irénée.



Le Canada

de l'Atlantique au Pacifique

Le rocher de Percé, face au Mont-Joli. Vue prise du mont Sainte-Anne, à 1500 pieds de hauteur.



La rue Rideau, à Ottawa. A droite, la gare. A gauche, le Château Laurier.
Photo Ministère du Commerce



Pêche à l'espadon devant Louisbourg, Nouvelle-Ecosse.

Photo C.N.R.

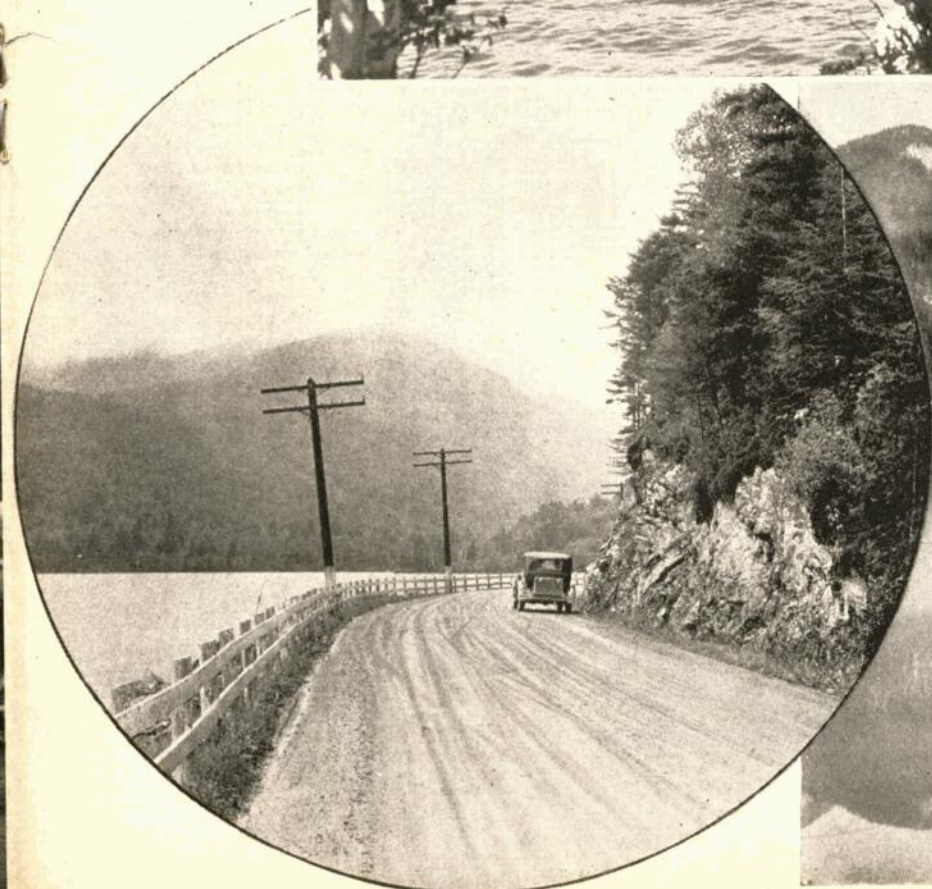
Ci-dessous, le lac Memphremagog près d'Eastman, P.Q.

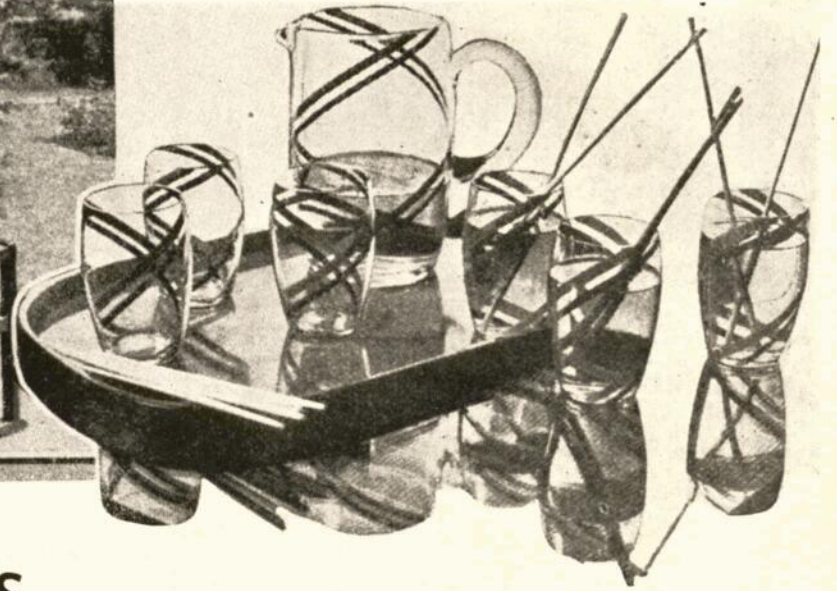
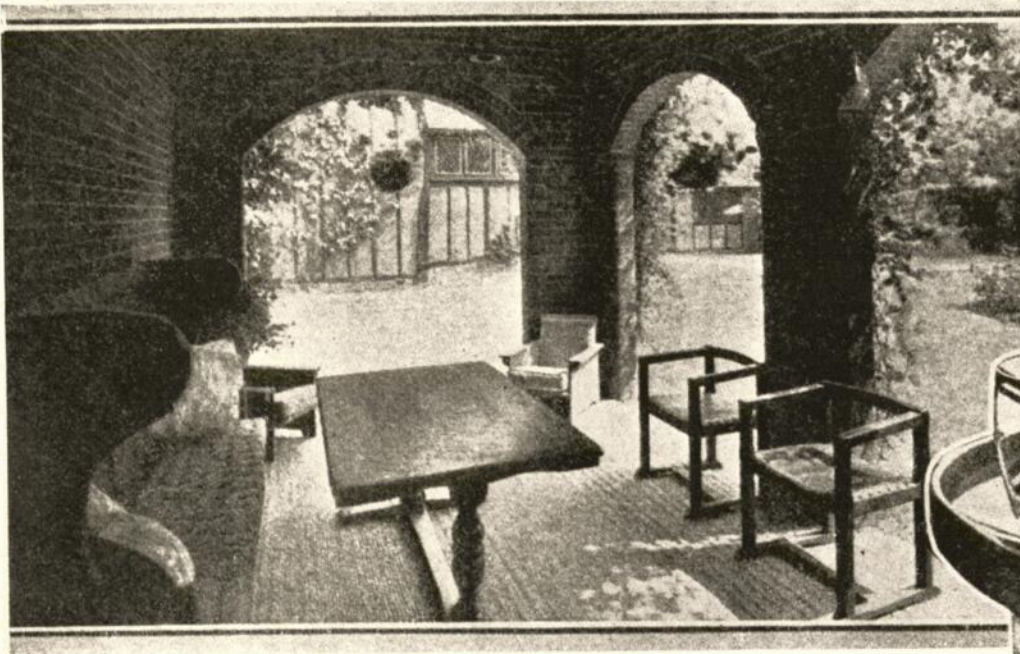


Le Lac Emerald, au cœur des Rocheuses.

Photos C.P.R.

Un des plus beaux coins des Laurentides : Saint-Jovite.
Photo A.S.N.





POUR DETENDRE LES NERFS

par FRANCINE

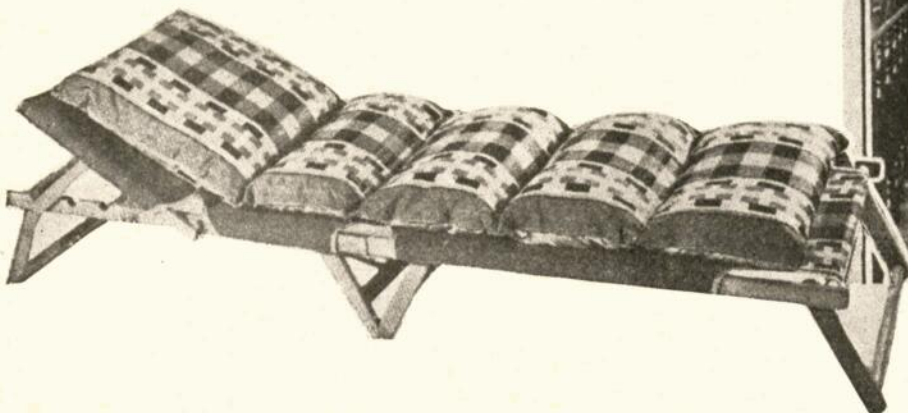
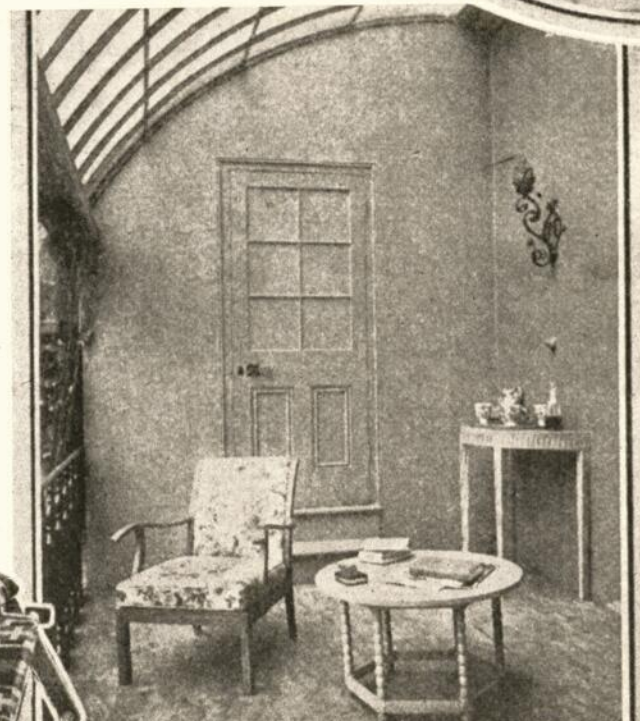
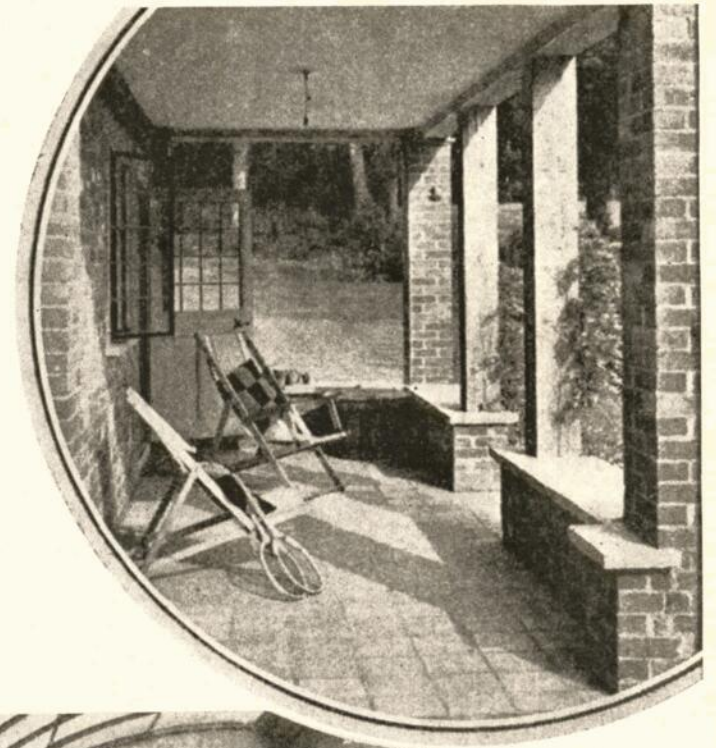
IL EST étonnant comme beaucoup de gens ne savent pas accommoder leur home pour jouir un peu de la vie, en été surtout.

Avez-vous une large terrasse donnant sur un jardin ? Ou une simple véranda sans issue sur l'extérieur ? Si non, vous avez sûrement un balcon ou une « galerie », comme l'on dit chez nous. Rien de plus facile que de transformer ces espaces étroits en un coin charmant et gai, où vous goûterez davantage le beau soleil et les parfums des fleurs.

Voici comment j'ai embelli une « galerie » arrière où la perspective n'offre rien d'attrayant, je vous prie de le croire. D'abord une carpeite verte qui simule le gazon. Une toile à rayure vertes et jaunes enveloppe le garde-fou. Sur ce dernier, de longues jardinières de bois peint en vert ; j'y ai planté des fleurs vivaces et quelques plantes vertes. Entre les poteaux qui soutiennent la toiture, trois autres jardinières en treillis avec « glaces » bien entretenues. Il ne me restait plus alors qu'à meubler mon « jardin » de chaises pliantes, d'une petite table avec livres, cendriers, et le reste. Et je n'ai pas oublié le cabaret pour le service des boissons glacées.

Si on le désire, il est facile de glisser un rideau de coutil dans un support entre les poteaux, ce qui assure plus d'intimité.

Comme on le voit, un peu de goût... et de travail suffisent à se créer un chez-soi rafraichissant, reposant. Parodiant une parole célèbre, vous pourrez dire : « Mon jardin est modeste, mais je suis dans mon jardin ! »



PHOTOS
WOMAN'S
JOURNAL



MYRNA LOY, dont le teint fait l'envie des vedettes de Hollywood.

Votre beauté, madame

QUELQUES SECRETS

Voici quelques secrets, grâce auxquels les vedettes de Hollywood conservent si longtemps leurs « vingt ans ».

A Hollywood, en dehors des longues séances de culture physique, le régime d'une star comporte :

Deux jours par semaine un régime de fruits.

Deux jours par semaine, un régime végétarien.

Trois jours par semaine, une nourriture normale, sans excès.

Si vous êtes trop forte, c'est-à-dire que vous pesiez un poids exagéré pour votre taille, voici un traitement facile à suivre et qui vous donnera des résultats étonnants :

A huit heures du matin : un oeuf frais du jour, une tasse de thé léger et une biscotte non beurrée.

A dix heures : un bol de bouillon de viande dégraissé et un quart de pinte d'eau chaude.

A midi : des hors-d'œuvre (radis, tomates), une viande grillée, un légume vert cuit à l'anglaise, un fruit et une infusion après le repas.

A huit heures : votre souper se composera comme votre repas de midi.

Ayez soin de boire au minimum une pinte de boisson (chaude si possible) dans les vingt-quatre heures.

Ce régime, que vous suivrez un mois, pas plus, vous fera maigrir rapidement.

La grande mode, en Californie et même à New-York, est celle des régimes de fruits.

UNE PEAU SAINE DOIT ETRE PROPRE

Je travaille beaucoup, dit une célèbre vedette française, et le léger surmenage auquel je suis presque continuellement astreinte m'empêche de perdre ma ligne. Mais je dois surveiller ma peau, qui reflète si vite, surtout chez les blondes, la fatigue, et toutes les petites misères physiques. Dès qu'une femme digère mal, elle a des boutons. Si elle a le sang échauffé, elle a des points noirs. J'ai dit que je veillais à un équilibre général, balançant le sommeil et les veilles, l'apport de nourriture et la dépense physi-

que. Si elle est saine, la peau n'a besoin que de peu de soins externes. Elle sera saine, si le tube digestif fonctionne bien, et si elle est bien nettoyée.

Certains instituts de beauté prétendent qu'il ne faut jamais se laver le visage. Personnellement, je n'ai jamais pu rester vingt-quatre heures sans me savonner en-

tièrement le corps, le visage comme le reste. J'aime avant tout avoir la sensation que la peau est nette, libre, nue, et qu'elle respire. Cette sensation-là, on ne l'a qu'après un vrai bon nettoyage.

Le soir, j'enlève mon maquillage de scène avec un démaquillant à base de vaseline. Puis avec un bon savon qui mousse. C'est un savon simple qui relève plus de la pharmacie que de la parfumerie, ce qui m'inspire confiance — avec ce bon savon, je me lave à fond le visage. Je n'emploie pour ce nettoyage ni gant de toilette, ni éponge. Mais, avec les mains, je fais pénétrer le savon dans la peau, pratiquant un véritable massage à la mousse. Puis je rince à l'eau tiède. L'eau bouillante ou glacée ne me réussit pas. Je tamponne avec une serviette fine. Et je finis de sécher avec une serviette de papier de soie.

UNE NOUVELLE TEINTE DE ROUGE

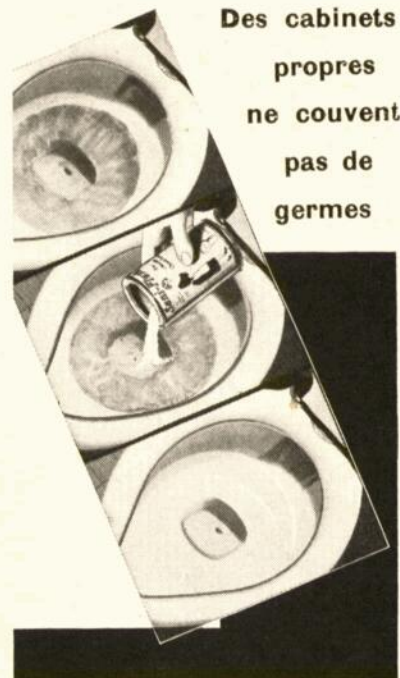
Les films exotiques, les grandes randonnées aériennes ont créé un mouvement d'intérêt en faveur des coutumes et des couleurs hawaïennes. Cette mode atteint maintenant jusqu'au crayon de rouge pour les lèvres.

C'est pourquoi Helena Rubinstein n'a pas hésité à lancer une nouvelle teinte de rouge : le Terra Cotta.

L'avantage de cette couleur brique est de donner aux lèvres plus de naturel, en ce sens que le rouge semble *mûri* par le temps. A une récente revue de modes à New-York, tous les modèles — les blondes comme les brunes — portaient ce rouge Terra Cotta. L'effet fut saisissant pour les personnes présentes car, on ne sait pas quel charme, le Terra Cotta ne donne pas une expression uniforme aux visages divers.

Signalons aussi que le Terra Cotta est la seule teinte de rouge pour les lèvres qui puisse s'employer avec discrétion par les personnes à cheveux blancs.

Cette création arrive au bon moment car elle est toute appropriée aux costumes de l'été. Le rouge Terra Cotta possède évidemment les autres qualités des rouges d'Helena Rubinstein : fraîcheur, distinction et naturel.



Des cabinets propres ne couvent pas de germes

AUCUN récurage ni frottage ne peut nettoyer les endroits inaccessibles d'une cuvette de cabinet. C'est là que se logent les microbes. Des odeurs s'en dégagent. Sani-Flush devient alors indispensable. Jetez simplement un peu de Sani-Flush dans la cuvette des cabinets (quantités indiquées sur la boîte). Tirez la chasse-d'eau. Les impuretés sont emportées. La porcelaine redevient luisante comme neuve. Les taches de toute sorte sont disparues... et aussi les odeurs.

Sani-Flush vous épargne tout le récurage ennuyeux. Aucun procédé ne l'égale pour conserver luisantes et hygiéniques les cuvettes de cabinets. Sani-Flush est spécialement destiné à cet usage. Il n'affecte pas la tuyauterie. Aussi efficace pour le nettoyage des radiateurs d'automobile (mode d'emploi sur la boîte). En vente dans les épiceries, pharmacies et quincailleries — 25c. Fabriqué au Canada. Concessionnaires : Harold F. Ritchie & Co., Ltd., Toronto.

Sani-Flush NETTOIE SANS FROTTEGE LES BOLS DE CABINETS

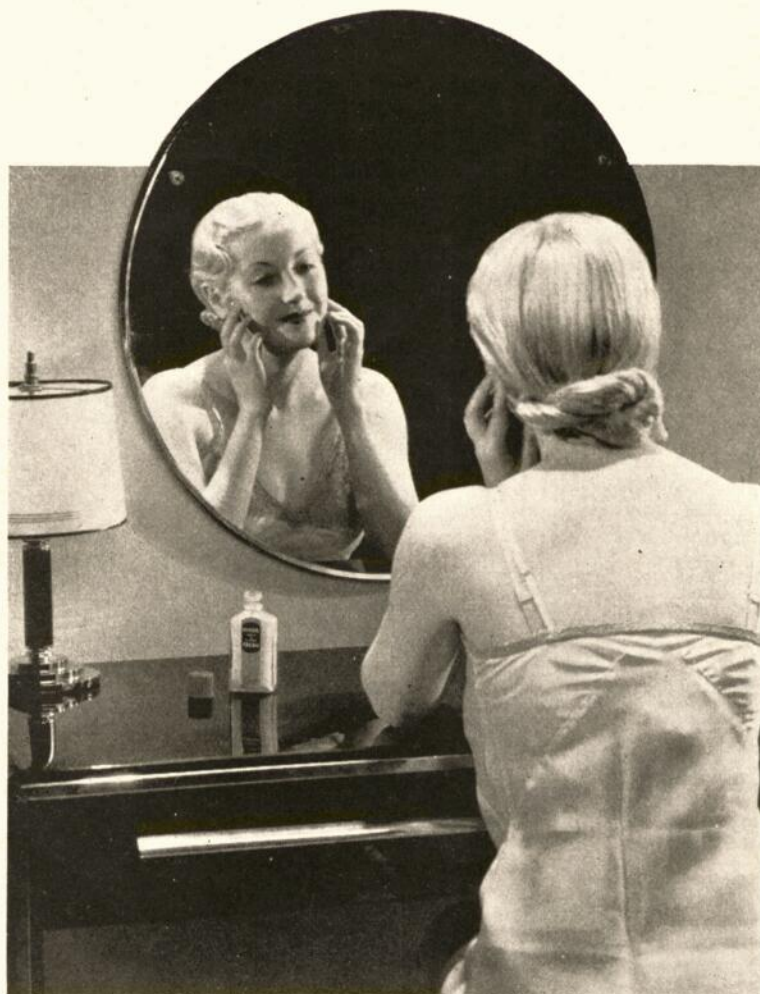


Photo Hind's Cream

LES POILS
Enlaidissent
X-BAZIN
enlève les POILS

Une peau satinée enlaidie par des poils. Ne risquez pas, appliquez cette crème subtile. Résultats immédiats. Inoffensive, douce - en retarde la croissance. Essayez-la.

Economique - peu coûteuse
En vente partout.

AIMERIEZ-VOUS LIRE UN BEAU ROMAN D'AMOUR ?

Achetez

LE FILM

En vente partout: 10¢ le numéro



Deux cuisines modèles

IL N'Y A rien dans ces deux pièces qui ne soit à la portée d'un budget moyen. Ce qui leur donne « l'air riche » c'est l'ordonnance parfaite des meubles, leur propreté admirable et, surtout, les parquets recouverts de linoléum aux dessins modernes et colorés.

Le linoléum est fait d'un caoutchouc si résistant qu'il est pratiquement inusable. Il a l'apparence et la beauté de la marqueterie tout en étant plus accessible aux bourses moyennes.

De même que tous les meubles ne conviennent pas à toutes les pièces, ainsi tous les dessins de linoléum ne s'accordent pas indifféremment à toutes les cuisines. En certaines maisons il faudra un linoléum plus clair, en d'autres un linoléum qui « allongera » la pièce, ailleurs un dessin plus sobre de couleurs. En cette matière, il est souvent préférable de s'en rapporter à un homme du métier.

La photo du haut représente la cuisine modèle de la General Electric, au magasin Eaton à Toronto. Le linoléum repose ici directement sur le bois.

Celle de droite montre la cuisine de Mme Ronald Graham, de Montréal. Le linoléum fut appliqué sur béton, ce qui assure une surface parfaitement plane.



Le Prisonnier de Bérengère

(Suite de la page 25)

— Et maintenant, conclut la vieille fille, en le repoussant d'une chiquenaude que n'eût pas désavoué un champion de rugby, fiche le camp... De ma chambre j'entend!... Il me faut le champ libre pour changer de vêtue.

A ses pieds, Bérengère a laissé glisser en corolle sa jupe à fleurs.

— Dis donc, toi, déclare Mademoiselle Edwige, mets de côté pour l'instant ton accoutrement... et occupe-toi de mes valises... Mon neveu aura tout le temps de te portaiturer plus à loisir... Car j'espère que tu es là pour longtemps? s'informe-t-elle, d'un ton péremptoire qui annihile d'avance chez ses auditeurs toute velléité de résistance.

Jean-Claude qui atteignait la porte, fait volte-face.

— C'est que... voilà, commence-t-il. Bérengère l'interrompt vivement:

— Justement, Mademoiselle... Monsieur Jean-Claude me confiait avec quelle joie il s'installerait près de vous jusqu'à l'été... Le manoir l'a conquis... et il se réjouit d'y pouvoir faire une longue cure d'air pur, au sortir de l'atmosphère pernicieuse de la capitale.

— Oh! s'indigne Jean-Claude éberlué, quel toupet!...

Il va vertement la remettre à sa place. Mais il n'a pas le temps de proférer un mot.

— Comme tu as raison, fils! s'exclame, de sa voix de stentor, Mademoiselle de Rovel dont le visage s'est illuminé de joie. Je reconnais bien là le tempérament de ma chère Isabelle... Elle adorait son Rovel... Tu verras... Chaque jour, tu seras conquis davantage et je ne te donne pas un mois pour t'y plaire tellement que tu ne voudras plus le quitter!...

A nouveau, Jean-Claude se sent pressé sur le giron de cette tante exubérante, si fort que les boutons du manteau noir s'impriment sur sa peau, à travers le pull over de laine dont il est revêtu... Puis, il est poussé dans le couloir, et la porte se referme sur lui avec un claquement ironique que souligne à l'intérieur un frais éclat de rire.

— Petite peste!

L'expression rageuse est venue rebondir sur le panneau refermé. Il demeure là, un moment, les mâchoires serrées, la lèvre boudieuse, son regard dur fixé sur le bouquet... Et puis, ce regard tombe sur l'esquisse qu'il tient encore en main...

Peu à peu, devant l'ouvrage commencé, sa colère se dissipe... et c'est d'un tout autre ton qu'il répète, hochant la tête et considérant avec complaisance le dessin où la robe à fleurs traîne mollement sur le tabouret:

— Ah! oui, curieuse petite peste!...

Chapitre VI

C'est avec une sorte d'ivresse que Mademoiselle Edwige reprit possession de son domaine.

Le mois précédent, elle avait fait une chute en redescendant les degrés d'une échelle alors qu'elle venait de vérifier ses couveuses dans le poulailler. Cela aggrava de vieux rhumatismes dont elle souffrait et altéra son bel optimisme.

Cette femme remuante qu'on voyait circuler telle une abeille diligente de la cave au grenier et des celliers aux granges, mettant la main à la pâte et ne souffrant pas qu'une chose se fit hors de sa surveillance assidue, n'admettait point que la maladie pliât son énergie.

Traînant la jambe, elle continuait, malade et blessée, à vouloir tout mener elle-même, et, n'y réussissant pas, aux dires de son entourage, se gendarmait comme une enragée.

— Vous finirez par devenir neurasthénique! intervint le vieux médecin qui depuis de longues années venait faire avec elle le bézigue dominical.

— Hé! protestait la bonne dame, c'est que je n'ai pas l'habitude... je me fais l'effet d'une vieille roue mal graissée qui ne roule qu'en geignant... Cela m'insupporte!

— Raison de plus pour ne pas laisser le mal s'aggraver... Vous allez me faire le plaisir de vous rendre aux eaux de

Dax pour y soigner vos rhumatismes et vos nerfs.

Tout d'abord, la bonne demoiselle avait haussé les épaules, traitant à part elle, son commensal hebdomadaire de « vieux fou! »

— Ah! vous me la baillez belle!... Partir pour Dax... Et la maison?... et les bêtes et le jardin?... Cette pauvre Dominica n'entend rien à rien... et Basile est une vieille baderne à qui il faut tracer le travail...

Là-dessus, le docteur s'était insurgé:

— Vous ne serez donc jamais raisonnable! s'écria-t-il, avec une colère très réelle... La maison! le jardin!... les bêtes!... vous ne les emporterez pas avec vous quand vous irez, comme disent les bonnes gens, brouter l'herbe par la racine... Vous vous laissez absorber par ce Rovel et vous ne vous apercevez pas qu'il « mange » votre santé. Parfaitement!... Moi, je vous ordonne six semaines de séjour hors de la propriété... Autrement, je ne réponds plus de rien...

Mademoiselle Edwige avait levé les bras au ciel:

— Six semaines?... Vous êtes complètement fou, docteur!... Vous me prenez pour une milliardaire américaine d'avant la crise? Les oies vont être grasses à la fin de ce mois... Qui mettra les foies en terrine?... Et les semailles dont ce sera bientôt la saison?... Et qui taillera la treille?

— Saprستي, vous trouverez bien quelque'un pour vous remplacer!... Il n'y a tout de même pas péril en la demeure...

Mademoiselle de Rovel n'en était pas très sûre. Mais ce dimanche-là, comme la discussion reprenait de plus belle devant le curé de Secori venu en visite, ce dernier s'était exclamé:

— Mais prenez donc Bérengère!...

— Au fait c'est vrai... je n'y avait pas pas songé, rétorqua Mademoiselle de Rovel, méditative.

Et l'on avait fait venir Bérengère...

Aujourd'hui, la maîtresse revenue, s'en félicitait. En son absence la jeune fille avait eu l'œil à tout et s'était acquittée dextrement de toutes les besognes ordinairement réservées à l'inlassable activité de Mademoiselle de Rovel. Rien n'avait cloché et la jeune fille y avait d'autant plus de mérite qu'elle avait disposé de peu de moyens... De toute évidence, on ne roulait pas sur l'or, au manoir, et la plus stricte économie présidait au destin de la maison.

Naturellement, la première chose que fit Mademoiselle Edwige, en arrivant chez elle, fut de prendre connaissance de la lettre de monsieur Hamelin.

Le contenu de la missive la transporta. Marier Jean-Claude, et à une fille du pays encore, n'était-ce pas une aubaine inespérée qui lui permettrait de retenir enfin près d'elle le fils de la transfuge à qui elle gardait une profonde et fidèle tendresse?...

Dès le lendemain, elle se rendit à Bri-kéténia, chez les d'Etchebarne. Elle eut de longs conciliabules avec l'armateur et sa femme, après quoi, rencontrant Rosine sur la terrasse, au moment où elle se disposait à reprendre le chemin du retour, elle la serra sur son cœur avec une effusion inaccoutumée.

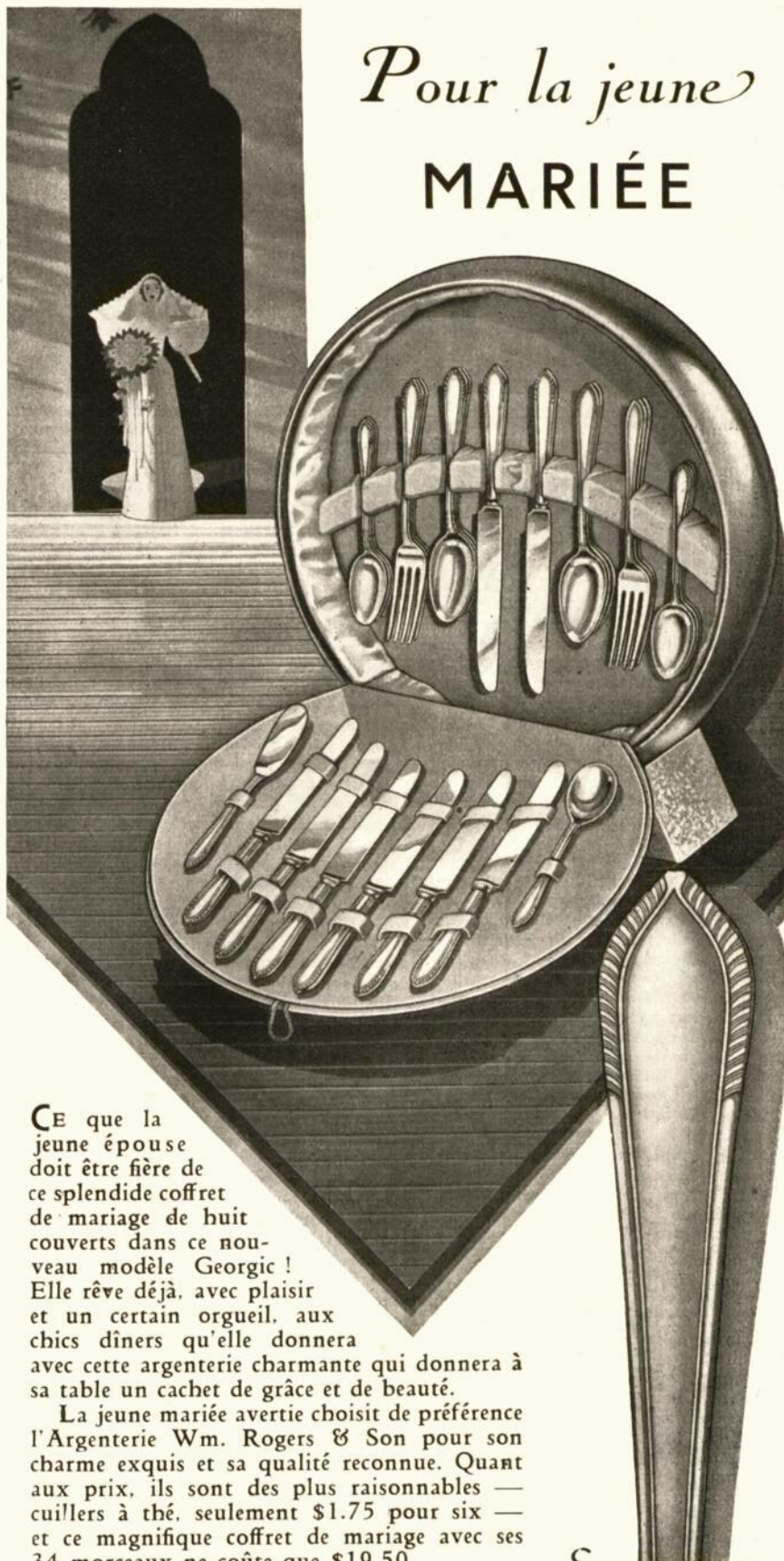
Pour répondre à cette étreinte chaleureuse, Rosine, pour la première fois se départit de cette réserve que beaucoup appelaient froideur... et qu'elle avait toujours manifestée à l'égard de Mademoiselle de Rovel. Et, dès le lendemain, arrivait chez la vieille demoiselle, le chauffeur du baron, porteur d'un billet ainsi conçu:

« Chère Mademoiselle, nous serions heureux ma femme et moi de vous avoir demain après-midi pour fêter votre retour parmi nous. Ma fille réunit quelques amis... J'espère que Mademoiselle Bérengère n'a pas encore quitté Rovel et qu'elle voudra bien vous accompagner.

Baron Gaëtan d'Etchebarne.

Pas un mot de Jean-Claude. Mademoiselle Edwige en avait décidé ainsi.

Pour la jeune MARIÉE

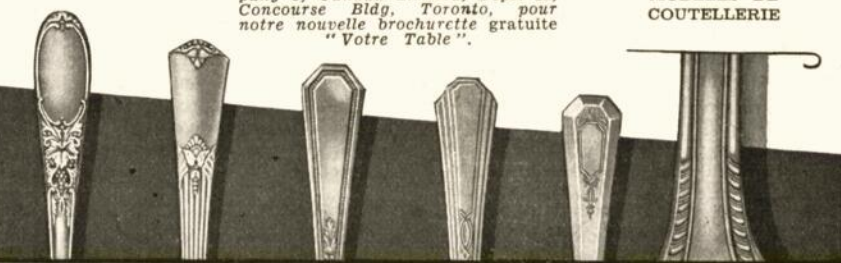


CE que la jeune épouse doit être fière de ce splendide coffret de mariage de huit couverts dans ce nouveau modèle Georgic! Elle rêve déjà, avec plaisir et un certain orgueil, aux chics dîners qu'elle donnera avec cette argenterie charmante qui donnera à sa table un cachet de grâce et de beauté.

La jeune mariée avertie choisit de préférence l'Argenterie Wm. Rogers & Son pour son charme exquis et sa qualité reconnue. Quant aux prix, ils sont des plus raisonnables — cuillers à thé, seulement \$1.75 pour six — et ce magnifique coffret de mariage avec ses 34 morceaux ne coûte que \$19.50.

Votre bijoutier se fera un plaisir de vous montrer l'assortiment des merveilleux modèles d'Argenterie Wm. Rogers & Son, y compris le nouveau Georgic — le plus charmant des modèles créés par les plus adroits ciseleurs de Wm. Rogers & Son.

Ecrivez à International Silver Company of Canada Limited, Dépt. 12, Concourse Bldg, Toronto, pour notre nouvelle brochure gratuite "Votre Table".



WM. ROGERS & SON.
Original Rogers Silverplate
AN I S INTERNATIONAL SILVER CO. PRODUCT

Il ne faut pas, jugeait-elle, que ce mariage ait l'air d'une union combinée à l'avance. Mon neveu m'a tout l'air d'un indépendant. Devant nos entreprises, il se cabrerait. Au surplus, Rosine est assez belle pour conquérir, sans le secours de personne.

Ignorant les machiavéliques projets de sa tante, le neveu rougeait son frein, furieux de ne pouvoir se tirer du guépier où la fantaisie autoritaire de monsieur Hamelin l'avait jeté.

Il y avait maintenant trois jours qu'il était arrivé à Rovel.

Dès le premier, il avait marqué quelque velléité de descendre à St-Jean où il se targuait de retrouver un minimum de vie mondaine et des éléments de distraction.

Mais, outre que ce projet s'avérait presque impraticable, à cause de la difficulté à se faire transporter là-bas, — il fallait faire plusieurs kilomètres à pied pour aller prendre l'autobus qui passait à des heures invraisemblables — Mademoiselle Edwige, dès que Jean-Claude exprima l'intention de quitter Rovel pour la journée, poussa les hauts cris.

— Descendre « en ville » !... Tu n'y songes pas ?

Et comme Jean-Claude répliquait qu'il ne pensait qu'à ça au contraire, attendu qu'il aimait particulièrement la côte et que St-Jean et Biarritz l'attiraient, elle déclara, péremptoire :

— Mon garçon, tu es ici pour te mettre au vert, ne l'oublie pas... Les seules distractions que tu irais chercher en bas — elle prononçait « en bas » du même ton qu'elle eut pu dire « en enfer » ! — ce serait la fréquentation des bars et du Casino... Cela ne te vaut rien.

Et comme le jeune homme ne pouvait réprimer un mouvement d'humeur, la bonne dame avait abandonné sa rudesse habituelle pour lui dire, sur un ton de tendre mélancolie :

— Je t'attendis depuis vingt-sept ans, mon petit... Tu peux bien m'accorder quelques semaines...

Jean-Claude n'avait pas osé protester. Cette tante bougonne et raisonneuse dont le cœur se devinait à travers l'apparence rude, l'avait conquis d'emblée, et il n'eut pas voulu lui causer la moindre peine.

Mais il se disait que l'existence à Rovel allait être assommante entre une vieille fille, pittoresque, certes, mais à la longue, qui manquait d'intérêt pour un garçon comme lui, et ces deux serviteurs frustes dont il avait peine à comprendre le langage...

Restait Bérengère... Bérengère à qui il gardait sourdement rancune du tour qu'elle lui avait joué et à qui il s'était juré de faire payer sa malice en gardant vis à vis d'elle l'attitude répressive qui convenait.

Dès le premier jour, lorsqu'il s'était retrouvé en sa présence, à la table du soir, il avait grogné entre ses dents de façon à ce qu'elle seule l'entendit :

— Douairière de mascarade !...

A quoi elle avait répondu du tac au tac avec un imperceptible haussement d'épaules et sur le même ton mezzo voce :

— Et vous, peintre à la noix !...

Cette allusion au portrait inachevé — et qui le resterait probablement — avait accru le ressentiment de Jean-Claude.

Dès le lendemain, reprise des hostilités... Le jeune homme était descendu alors que Bérengère s'activait gravement à confectionner les tartines du déjeuner. Un grand tablier de toile blanche autour des reins, elle avait l'air de la fée ménagère du vieux logis.

Cela n'avait pas déridé la victime qui l'avait salué d'un « Bonjour géolier » plein de hargne. Sur l'instant, une lueur d'orage avait traversé les yeux bleus de la petite... Elle avait pris un air de dignité offusquée... Mais presque aussitôt, le sourire espiègle réapparaissait à sa bouche fraîche et c'est d'un ton presque gracieux qu'elle avait répliqué :

— Bonjour, mon prisonnier !...

— Prisonnier !... pas pour longtemps ! ronchonna la voix furieuse de Jean-Claude.

Si vous croyez que je vais moisir dans cette baraque !

— Cette baraque ! s'indigna-t-elle, offensée. D'abord, notre air ne fait moisir personne...

« J'espère que vos poumons sont en meilleur état... s'informa-t-elle ensuite d'un air innocent... et que vous n'avez pas eu de nouvelles crises ?

— Je vous conseille de vous moquer de moi ! fit-il, boudeur.

Elle éclata de rire, de ce rire frais et perlé qui montrait ses dents humides et son palais rose de jeune chatte.

Il lui lança un regard meurtrier :

— Vous êtes de ce que je trouve de plus horripilant dans ce pays...

Elle haussa les épaules :

— Naturellement !... Vous m'en voulez parce que je vous ai empêché de rejoindre les femmes !...

— Quoi ? s'exclama-t-il, éberlué.

Avec componction, elle hochait la tête, grave tout à coup :

— Les femmes sont dangereuses pour un garçon de votre espèce ! affirma-t-elle, sentencieusement, se remémorant une phrase cueillie dans la lettre du père Hamelin et qui l'avait frappée.

Il l'examina, mi-amusé, mi-incertain.

— Ah ! ça, mais... de quoi vous mêlez-vous ? Ma parole ! Cette gamin-vaut jouer au Mentor !... Mademoiselle de Rovel survenait fort à propos pour empêcher la discussion de dégénérer en querelle. Tout à l'heure, de sa chambre, elle avait entendu le rire de Bérengère et en avait conclu que les deux jeunes gens s'entendaient le mieux du monde.

— Eh bien, mes enfants, je suis ravie de vous voir aussi d'accord... déclara-t-elle, satisfaite, en embrassant le front de Bérengère, ce qui lui déroba le petit sourire espiègle de celle-ci.

— A propos, ajoutait-elle négligemment, en prenant place en face de son neveu devant la table appétissante où les tranches de galette alternaient avec les tartines beurrées dans la vapeur odorante du chocolat... nous sommes invitées cet après-midi chez les d'Etchebarne.

— Chez la pécore ? s'exclama Jean-Claude étourdiement. Il y avait longtemps qu'on n'avait pas parlé d'elle.

Mademoiselle de Rovel le regarda d'un air étonné :

— Comment ?

Bérengère faillit s'étrangler avec sa rôtie... et elle fut prise d'une quinte de toux qui détourna un instant l'attention de la vieille demoiselle.

Quand celle-ci revint à Jean-Claude elle avait oublié sa réflexion intempestive. Elle tranchait :

— Naturellement, tu nous accompagnes à Brikéténia. Les châtelains sont des gens charmants et Rosine est ravissante.

— On m'a déjà dit ça, nargua Jean-Claude avec un regard vers Bérengère et sur un ton qui signifiait nettement le peu de crédit qu'il ajoutait à cette affirmation.

— Tu pourras jouer au tennis et même, si cela te tente, faire une partie de pelote, ajoutait triomphalement la vieille demoiselle, comme pour lever les dernières hésitations du jeune homme. Il y a un fronton, à Brikéténia !...

Elle avait l'air si réjoui de lui annoncer ce détail que Jean-Claude ne put retenir un furtif sourire :

— Oh ! alors... s'il y a un fronton !... L'imperceptible raillerie du ton n'échappa point complètement à Mademoiselle Edwige qui considéra son neveu d'un air sévère :

— Je pense que tu t'intéresses au jeu de pelote, toi, un Basque ?...

— Rassurez-vous, ma tante... il me passionne !... Et les exploits de Chiquito m'empêchent de dormir...

Mademoiselle de Rovel parut enchantée de cette allusion au célèbre pelotari dont s'enorgueillit tout le pays basque et, se levant, elle tapa amicalement sur l'épaule de son neveu.

— A la bonne heure !... Ta mère maniait déjà la chistera d'une façon remarquable, en vraie fille de chez nous. Je serai content de te voir marcher sur ces traces... Au surplus tu pourras t'entraîner avec Bérengère qui joue à main nue, presque aussi bien qu'un champion.

— A votre disposition, Monsieur Jean-Claude, déclara celle-ci aimablement.

A quoi, il rétorqua, rogue, parce que Mademoiselle de Rovel venait opportunément de s'éloigner, les laissant en tête à tête :

— Gardez vos talents pour vous... sportive manquée !

Cette fois, les yeux bleus, dans le petit visage offensé, lancèrent des éclairs.

Bérengère ouvrit la bouche... son nez frémissait... Puis, ne trouvant sans doute pas de mot assez fort pour répondre à cette grave injure, elle s'empara de la chocolatière et, raide tourna les talons.

— Oh ! oh ! sifflota Jean-Claude, tout heureux du résultat de sa taquinerie, nous sommes vexée à ce qu'il paraît ?... Bien fait ! Ça vous apprendra à trahir ma stupide confiance et à profiter de mes confidences pour me retenir ici malgré moi !...

Mais les bouderies de Bérengère, comme les nuages sur un ciel joyeux de printemps, étaient de courte durée. Bientôt, Jean-Claude, qui s'était réfugié avec son cheval et ses pinceaux, devant la perspective de l'allée de châtaigniers, put l'entendre chanter.

Sa voix avait la fragilité d'une voix d'oiseau... mais le timbre était émouvant et doux. Elle chantait une vieille chanson basque au rythme lent et un peu triste, comme une complainte.

Le jeune homme s'avança jusqu'au seuil de la cour... Un tableau charmant s'offrit à sa vue.

Assise sur ses talons, manches retroussées, Bérengère était en train de traire une chèvre blanche, qui, docile, se laissait faire en broutant pacifiquement un coin du gazon. Un peu plus loin, des poules picoraient, la touffe haute, avec des airs pressés et importants autour d'une auge pleine de grains d'or... Sous une cloche d'osier, une coussue, les yeux mi-clos, les plumes gonflées, rêvait à ses poussins futurs... Contre le mur de la vieille bâtisse, le soleil mettait une patine chaude qu'illustrait l'ombre agrandie du chat noir en train de bomber les dos sur un brancard de charrette...

Des piétinements sourds venaient de l'étable dont on voyait luire, par la porte béante, la paille blonde des litières... Toute une vie intense et grave émanait de cette paisible cour de ferme où l'on sentait le travail de toutes les heures, de même que sous l'immobile tronc du tilleul et dans les sarments verts de la vigne on devinait l'invincible montée de la sève qui bientôt ferait éclater les tendres écorces...

A cette minute Jean-Claude regarda le ciel... et il eut, pour la première fois depuis quatre ans, cette impression d'allègement, de détachement de soi-même, d'évasion vers quelque chose de meilleur que les penchants égoïstes de sa nature qu'il avait autrefois éprouvée dans ses rendonnées à travers l'espace...

Lorsque ses prunelles rêveuses revinrent vers le tableau rustique qui, tout d'abord, l'avait séduit, vers la jeune fille à genoux et chantante devant sa chèvre blanche, son regard s'adoucit. Il sourit à la vision simple et rafraîchissante.

A ce moment, Bérengère tournait la tête vers lui... Elle eut un mouvement de stupeur en se voyant ainsi observée dans ses occupations domestiques, puis, le courroux lui fronça le front, et rattrapant au vol le répiépié moussieux qu'elle avait failli lâcher dans son émoi, elle s'éloigna vers l'étable, sans se retourner...

Avec un bruit mat, la balle tapait contre le trinquet, rebondissait sur la terre dure, puis, reprise magistralement par une paume habile repartait de plus belle... Les regards avaient peine à la suivre dans sa folle trajectoire, tant la partie était chaude.

Ils étaient deux à disputer le match, sur le fronton qu'entourait une haie verdissante : Bérengère et son parrain, le Curé, à qui il arrivait parfois de se livrer à ce sport, joie de sa lointaine adolescence.

Jean-Claude s'était arrêté pour les regarder jouer et il suivait, d'un œil intéressé la bondissante forme blanche qui se déplaçait avec une extraordinaire rapidité.

— Il faudra que je vous présente tout à l'heure à mon oncle Gilles dit, près de lui, une voix suave, aux intonations étudiées.

— Cet abbé à l'air sportif est donc votre oncle ? s'informa Jean-Claude en se retournant vers Rosine qui venait de le rejoindre.

Elle tenait la raquette qui venait de lui permettre de se distinguer dans un double mixte impressionnant, contre l'équipe adverse, aidée en cela par Jean-

Claude qui lui servait de partenaire. Son beau visage régulier ne semblait en rien modifié par le mouvement qu'elle s'était donné... et ses joues n'avaient rien perdu de leur transparente mâtité.

— Elle est digne d'être Parisienne... Elle « fait » chic... et il est exact qu'elle est belle.

Ses yeux le lui dirent, tandis qu'elle le considérait avec un sourire un peu hautain à travers le damier ajouré de sa raquette, posée comme un écran devant son visage. Ses ongles délicatement teints de coraline faisaient valoir la finesse et le dessin d'une main stylisée comme une fleur moderne.

— Du diable, si je m'imaginais trouver en ces parages une aussi élégante créature ! avait tout à l'heure songé Jean-Claude, quand on l'avait présenté à la fille de la maison.

— Mon oncle a dû arriver pendant que nous étions au tennis, déclara-t-elle pour le mettre poliment au courant. Oh ! vous savez, c'est un original. Il a passé quinze ans en mission au Congo... Il y a trois ans seulement qu'il est rentré en France : il a été nommé curé de l'Ermitage de Secori... Il y vit assez retiré... Nous le voyons davantage, ces temps-ci, à cause de la présence parmi nous de sa filleule Bérengère. Autrement, il se mêle rarement à nos fêtes de famille.

— Ah ! Bérengère est sa filleule ?

Rosine répondit négligemment :

— Je devrais dire sa « protégée »... Elle est la fille d'un de ses vieux camarades d'Ecole... Avant d'entrer dans les ordres, oncle Gilles a été officier... La petite est sans fortune, élevée presque par charité... Ses parents sont morts. Mon oncle s'est intéressé à elle en mémoire de son ami disparu...

Orpheline... sans fortune... Pauvre Bérengère !... Jean-Claude éprouva soudain un obscur remords d'avoir tenu rigueur à la jeune fille d'une innocente plaisanterie.

Il eut l'impérieux désir de sauter pardessus la haie, d'aller vers elle et d'emprisonner dans ses mains amicales ses petites mains puériles en lui disant :

— Soyons amis !...

Mais comme il ne pouvait sans impolitesse fausser compagnie à sa belle partenaire, il mit ses paumes en porte voix et cria :

— Bravo ! Bérengère !... Vous jouez de la pelote comme un ange !

Elle se retourna... Son petit visage expressif refléta l'ahurissement, ne sachant pas s'il raillait... puis, comme il lui tendait la main, par-dessus les aubépines et qu'il lui souriait franchement, une joie rapide le transfigura. Elle accourut, dansante, le rire au visage :

— Vous étiez-là ?...

— Et je vous ai admirée... Ma tante avait raison ! vous êtes un as !...

Les yeux pétillèrent :

— Un as de la pelote, ce n'est pas grand chose !... On réussit tout au plus à être une... sportive manquée !...

Dédaigneuse, Rosine exprima avec un imperceptible haussement d'épaules :

— Je ne comprends pas l'ardeur que mes compatriotes apportent à ce jeu qui déforme les mains et abîme les traits par l'effort qu'il demande. Vous êtes toute rouge, ma pauvre Bérengère ! Ce sport est un sport de garçons... Ne pensez-vous pas ainsi, Monsieur Hamelin ?

Jean-Claude détourna les yeux du petit visage moite, toute rose de la véhémence de la partie, et qu'encadraient des boucles défaits.

L'abbé d'Etchebarne survenait au même instant, s'épongeant le front. Il avait entendu la phrase de sa nièce :

— Oh ! toi, on dirait toujours que tu sors d'une boîte !

— J'ai horreur d'avoir l'air d'un chien fou, rétorqua-t-elle un peu sèchement.

Et, reprenant presque aussitôt son sourire de mondaine aimable, elle ajouta :

— Monsieur Hamelin, je vous présente mon oncle Gilles...

Les deux hommes se serrèrent les phalanges avec une visible sympathie. L'abbé parla d'Isabelle Hamelin qu'il avait beaucoup connue au temps où jeune fille elle habitait Rovel. Il l'évoqua lorsqu'elle se rendait tous les dimanches à

l'église d'Espelette, et qu'elle montait à l'harmonium, sous les regards de l'assistance masculine, massée ainsi qu'il est d'usage au pays basque, sur la galerie supérieure.

—... Avec la robe noire et la mantille, en vraie basquaise! déclara-t-il... Hélas! il n'est plus guère de jeune fille aujourd'hui qui se sacrifie à la tradition!

Le rire moqueur de Rosine souligna cette affirmation:

— Ah! mon oncle, vous ne vivez donc jamais avec votre époque!... Quand vous n'êtes pas chez les nègres, vous vous réfugiez dans le passé!...

Sa voix calme eut un éclat d'impatience presque agressif lorsqu'elle continua, en jouant négligemment avec sa raquette:

— A quoi servirait d'avoir de la fortune, pourquoi les couturiers et les fabricants créeraient-ils des modèles et des tissus si nous devions continuer à nous vêtir comme des paysannes?

Hochant sa belle tête pâle d'anachorète, son oncle répliqua, sentencieux:

— Ce n'est pas le costume qui fait la paysanne... et l'on distinguait fort bien jadis la grande dame de la servante... C'est aujourd'hui, parce que vous vous habillez toutes comme des gravures de modes tirées à mille exemplaires et que vous émaillez vos propos des termes les moins... académiques, que la distinction est devenue difficile à établir...

Pendant cette courte discussion, Bérengère s'était éclipsée. Quand il la revint, un peu plus tard, sur la pergola où s'essaimaient des pimpantes tables à thé, parées de nappes de toile à carreaux, elle avait le maintien digne et les cheveux sagement serrés sur la nuque. Sans doute avait-elle compris le blâme à son adresse contenu dans les réflexions aigres-douces de Rosine d'Etchebarne, et elle s'était hâtée de réparer le désordre causé sur sa personne par l'animation du jeu.

Comme il allait la chercher pour danser, Jean-Claude lui souffla:

— Vous savez, j'ai réfléchi... je veux que vous m'appreniez le jeu de la pelote...

Elle leva vers lui son profil joyeux:

— Vrai? Vous commencez à vous intéresser à ce sport de chez nous?

— J'ai résolu de devenir un champion!

— Oh! Mademoiselle sera bien contente!...

Mais tout aussitôt, une pensée l'assombrit!

— Patatras!... Rosine ne joue qu'au tennis!...

— Eh bien... nous nous passerons de Rosine. Quelle rage avez-vous de toujours mettre Mademoiselle d'Etchebarne en avant? exprima-t-il, avec une nuance d'impatience.

— Dame... c'est que...

Elle se mordit les lèvres, à temps, pour ne pas laisser échapper son secret.

— N'est-ce pas qu'elle est belle? dit-elle en suivant de l'œil la silhouette onduleuse de la fille de la maison qui dansait au bras d'un grand garçon à masque de pirate.

— Très belle! approuva Jean-Claude, d'un ton convaincu... Mais... je vais vous confier quelque chose, petite fille!

— Quoi? fit-elle curieusement, en levant le menton vers lui, car il la dépassait de toute la tête et il était obligé de se pencher pour lui parler.

— A Paris... nous en avons des douzaines qui lui ressemblent!...

— Non?... Ce n'est pas possible! émit-elle, consternée.

Il l'examina, amusé:

— On dirait que cela vous navre?... Vous tenez donc tant que cela à ce que je sois emballé par la beauté de votre amie?

— Rosine d'Etchebarne n'est pas mon amie! protesta-t-elle, confuse. Elle me reçoit ici tout à fait par... protection!...

Les d'Etchebarne fréquentent ce qu'il y a de plus coté dans le pays. Voyez, cette jeune fille blonde qui sert le thé, à la table de droite... c'est Mademoiselle de Latour-Corroy, la fille de l'ancien ministre. Et l'autre, en bleu, qui rit, à côté de Monsieur Laroque, Gisèle d'Esplanque, dont le père a été longtemps ambassadeur. Les deux brunes, en noir, avec ces écharpes vives, sont des Espagnoles de Biscaye. Leur mère la marquise de Torre, que vous voyez enfouie dans ce fauteuil, à côté de Madame d'Etchebarne et qui ne se sépare jamais

de son éventail possède la plus belle villa de Biarritz.

Le jeune homme se mit à rire.

Il l'avait entraînée dans un coin de la Pergola et, le dos appuyé à une colonne, il l'écoutait discourir en promenant son regard nonchalant sur l'élégante assistance.

— Comment vous appelez-vous, Bérengère?... enfin, je veux dire, de votre nom de famille?

Elle le considéra un peu surprise.

— Moi?... Renaud... Bérengère Renaud... Pourquoi?

Amusé, il la tenait sous la flamme gaie de son regard gris

— Savez-vous ce que je viens de réaliser?

— Non...

— C'est que nous sommes un peu parents, tous les deux...

Elle fronça le sourcil, attentive et étonnée.

— Je ne comprends pas... Parents?

— Mais oui... par la rotture!... Vous vous appelez Renaud... et je me nomme Hamelin, tout simplement!... Nous sommes les seuls à ne pas arborer de particule, en cette noble assemblée. C'est un lien, ça, vous savez... Nous sommes des parents pauvres...

— Pauvre, vous? s'exclama-t-elle, incrédule.

— Pauvre de titres, tout au moins.

— Oh! vous savez, fit-elle, pressée de le convaincre, les d'Etchebarne n'attachent pas beaucoup d'importance aux parchemins...

— On ne le croirait pas... Je gage que que tout l'armorial du pays est réuni ici... Après tout, c'est peut-être pour moi?... On me fait vraiment beaucoup d'honneur, acheva-t-il, en reprenant ce sourire qui frémissait parfois sur sa bouche ironique.

Bérengère se sentit inquiète. Cet étrange garçon avait-il deviné le petit complot tramé contre lui?

— Dites-moi... est-ce que... Enfin, n'aimeriez-vous pas vous marier? lança-t-elle résolument.

— Quelle extravagante question!...

Il la regardait de haut, surpris, et perplexe, tandis qu'elle levait le menton vers lui. Dans la lumière jeune de cette après-midi printanière, ses yeux paraissaient plus bleus, comme des fleurs de véronique, pensa-t-il... et leur transparence était émouvante.

Il se pencha soudain sur elle, remué d'un indéfinissable trouble.

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit-il, d'un ton soudain dépouillé de douceur.

— Parce que... il me semble... Enfin, c'est de votre âge n'est-ce pas?...

— Vous me trouvez donc bien vieux?

— Vieux?... Pourquoi vieux?

— Parce qu'on se marie quand on n'a rien de mieux à faire... quand on a fini de rire... quand la vie n'offre plus aucune saveur et où l'on n'aspire qu'au coin du feu... Merci bien!

Il vit la déception se peindre peu à peu sur les traits juvéniles de son auditrice...

— Oh! fit-elle, comme scandalisée...

Et puis, une expression songeuse passa sur sa face:

— Moi... je crois plutôt que le mariage est un départ... un départ à deux pour un merveilleux pèlerinage, murmura-t-elle, en détournant son regard fervent qui alla se perdre sur les lointains.

— Mais enfin, petite fille, d'où sortez-vous?

Elle ramena vers lui ses yeux bleus qui n'achevaient pas de suivre leur rêve:

— Moi?... du couvent...

— Je l'aurais parié!

— Ah!... Pourquoi? s'enquit-elle indignement.

— Mais parce qu'à notre époque, vous restez un véritable anachronisme... et il n'y a que les murs d'un couvent qui puissent à ce point...

— Eh bien, Monsieur Hamelin, vous ne dansez pas? jeta, tout près d'eux, une voix autoritaire.

— Mademoiselle Bérengère me disait ses idées sur le mariage!... s'excusa Jean-Claude, à l'adresse de Rosine qui s'approchait.

Mademoiselle d'Etchebarne fronça légèrement ses sourcils à l'arc savamment épilé; puis, sur un ton dont elle ne put dissimuler l'impatiente contrariété:

— Bérengère, si vous ne dansez pas, allez donc remplacer le lieutenant Vernis au phonographe... Cela fera un cavalier de plus... Vous tâcherez de mettre des disques entraînants pour que les invités ne s'avisent pas d'aller flirter dans les petits coins... J'ai horreur de ça...

— Mais... volontiers, acquiesça la jeune fille avec une visible confusion.

Et, consciente d'avoir déplu, elle s'empressa d'obéir...

— Elle est charmante, déclara Jean-Claude, en suivant de l'œil la frêle silhouette qui se glissait entre les groupes...

Il feignait de ne pas remarquer la mauvaise humeur de son interlocutrice.

Au reste, le sourire revenait sur la physionomie de Rosine...

Elle approuva:

— Charmante... mais, un peu en « retard »!... On voit bien qu'elle n'est jamais sortie...

Entre ses lèvres parfaites, ses dents luisaient, humides et blanches, et dans toute son attitude, dans le port de ses épaules sur lesquelles flottaient les pans soyeux d'une écharpe, dans sa façon coquette de s'accouder à la balustrade, en un geste étudié qui faisait valoir l'harmonie de sa silhouette, on sentait le désir et la certitude de plaire...

Jean-Claude ramena son regard vers elle.

Et il répliqua, en reprenant sa voix narquoise:

— En retard... certainement!... Mais à notre époque un peu trop avancée, c'est là une rareté qui a son charme...

Chapitre VII

— C'est curieux... j'ai l'impression que Rosine et Jean-Claude...

Bérengère s'interrompit pour consolider les harnais de Patachon. Dans la carriole, les bidons de lait menaient grand tapage tout au long du trajet et cela accélérât l'allure de fantaisie animal qui, aux dires de sa conductrice, « trottaient comme un perdu ».

— Si bien qu'un de ces matins, c'est du beurre que je livrerai aux clients! gronde-t-elle, en allongeant une tape affectueuse sur le museau du cheval...

— Sapristi! tu es joliment matinale! lança derrière elle une voix cordiale.

La jeune fille se retourna vivement.

— Oh! mon parrain!...

Arrêtée au bord du talus, tenant sa bicyclette par le guidon, l'abbé d'Etchebarne souriait à la charmante vision d'une Bérengère rustique, en courte jupe de toile, ses boucles débordant du classique béret bleu, et qui avait l'air, dans le chemin tout odorant d'herbe fraîche, d'une laitière d'opérette.

— C'est toi qui fais la tournée?

Elle explique que Basile souffrait de ses rhumatismes et que Dominica faisait la lessive.

— Alors, c'est moi qui porte le lait. Je suis très contente, vous savez... Mais vous, mon parrain?

— Je viens de dire ma messe à la chapelle Saint-Etienne... C'est aujourd'hui mercredi et j'en profite pour aller déjeuner chez mon frère...

— Justement, je vais jusqu'à la métairie porter du lait. Leur « Brune » a mis bas il y a trois jours, et elle doit aller se reposer... Alors c'est nous qui les ravitaillons. Je suis ravie de faire le trajet avec vous... « Heu, Patachon... et pas trop vite, mon beau... Songe que Monsieur le Curé n'a pas envie de faire de l'entraînement... »

Elle se tournait vers le prêtre qui, avant enfourché sa bicyclette, suivait d'une allure modérée.

— Depuis que Jean-Claude s'est mis en tête de mener le deux-roues, il a tellement excité Patachon que cette bête est devenue insupportable. Elle doit se prendre pour un pur-sang!...

— Alors, tu te disputas toujours avec le Parisiens?... interrogea l'abbé d'un ton taquin.

— Non... Il est très gentil... Et vous savez qu'il n'est plus Parisien du tout? Il porte maintenant un béret basque, sur l'oreille, et il commence à appeler le bœuf « Monsieur » comme les paysans de chez nous!... Oh! il y a du progrès!

Elle agita ses boucles en signe de triomphe.



frais et dispos
CET ÉTÉ

Dès que vous perdez votre entrain, buvez de l'Orange Kist (ou tout autre breuvage KIST; une saveur pour tous les goûts). C'est comme la bougie d'allumage du moteur humain.

Un breuvage au carbonate, sain, soutenant et d'un goût délicieux qu'assimilent rapidement le cerveau et les muscles.

KIST CANADA, Ltd., Stratford, Ont.



buvez les
**BREUVAGES
KIST
ORANGE KIST**
et autres essences KIST

5¢



“Plus Jamais”

“Je n'hésite plus jamais à accepter des engagements pour n'importe quel jour du mois. Je sais qu'avec Paradol je serai toujours rapidement soulagée.”

Le Paradol du Dr Chase soulage rapidement des douleurs et inconforts divers qui affligent tant de jeunes filles à une certaine époque.

Une fois que vous aurez fait usage de Paradol et connu le soulagement qu'il apporte, vous ne redouterez plus ces douleurs et n'hésitez plus à accepter des engagements pour n'importe quelle date. Paradol, 35c dans toutes les pharmacies ou à la Dr. A. W. Chase Medicine Co., Limited, Toronto, Canada.

PARADOL
du DR. CHASE
Pour le soulagement de la douleur



GRETA GARBO

SI
vous aimez
le CINEMA
VOUS
aimerez
LE FILM

AIMEZ Le Film

Vous serez au courant de toutes les nouvelles du cinéma français reçues directement de Paris. Et de toutes les nouvelles du cinéma américain reçues directement de Hollywood.

LE FILM

est la seule revue de cinéma publiée en langue française en Amérique.

52 pages de texte et de photos... Un beau roman d'amour COMPLET. MAGNIFIQUES PHOTOS des vedettes françaises et américaines. Le numéro : 10 CENTS

REEMPLIR LE COUPON D'ABONNEMENT **Le Film**

Poirier, Bessette Cie, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus la somme de \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom
Adresse
Ville Prov.

— Bientôt, il n'aura même plus l'accent... Je veux dire l'accent de Paris!
— Alors? conclut l'abbé en riant...
— Mais... il y a quelque chose qui se chiffonne...
— Quoi donc?...
— J'ai l'impression que Rosine et lui...

Elle mit un claquement de langue encourageant à l'adresse de Patachon, puis, le buste penché hors du siège, la mine désappointée :

— Ça ne biche pas...
— Ça ne biche pas? répéta l'abbé ouvrant de grands yeux.

— Non, fit-elle, navrée.

Et, sur le ton de la confiance :

— Rosine n'est pas son type...

— Rosine n'est pas son type... Mais enfin, déclara le curé de Secori, réprimant un sourire, d'où as-tu sorti ces expressions?

— C'est Jean-Claude qui me les a apprises. Rosine lui plaît... elle est très belle. Il la trouve élégante... il dit qu'un homme peut être fier de l'escorter... mais il y a un grand malheur: il n'est pas amoureux!... Voyons, mon parrain, vous ne connaissez pas un moyen de le rendre amoureux?...

— Ma foi, se récuise l'abbé, ce ne sont pas là choses de mon ressort...

— Oui... évidemment, approuve-t-elle, sérieuse.

L'abbé s'informe :

— Et ma nièce, que dit-elle?

— Oh! vous savez, moi, je la vois très peu... Quand elle vient à Rovel — et elle vient souvent maintenant — je suis occupée dans la ferme ou à la maison... Jean-Claude, lui, reçoit de quotidiennes invitations pour Brikéténia; mais, bien que Mademoiselle Edwige insiste pour qu'il s'y rende, il trouve toujours quelque prétexte... C'est tantôt sa peinture... tantôt une partie de pelote... Car il commence à s'intéresser à notre jeu régional, triomphante, tandis que tout son visage s'illumine.

— Ah!... fait l'abbé, pensif...

« Et... naturellement, c'est toi qui lui sers de professeur?...

— Naturellement!...

Elle sourit à une invisible vision :

— Il sera bientôt plus fort que moi!

Un long moment, ils cheminent en silence, chacun absorbé par ses propres réflexions. Celles de Bérengère doivent être couleur de rose car le sourire continue à se jouer sur sa bouche fraîche... L'abbé Gilles, regarde fixement devant lui, mais parfois son regard vient se poser à la dérobée sur l'attelage conduit par la jeune fille... et tous ses traits prennent alors une expression soucieuse.

Autour d'eux, la campagne se dore des premières caresses du matin... Les montagnes sont d'un bleu de rêve sur un ciel couleur d'améthyste et parfois suivant les caprices de la route, par claires échappées, les échancrures de la côte se révèlent, avec la perspective verte des vallons qui semblent offrir à la mer leurs blanches maisons éparées, aux volets bruns...

Toute la grâce du pays basque est dans ce paysage lumineux et tiède, un peu mystérieux. Comment Jean-Claude ne s'y laisserait-il pas prendre? songe l'abbé d'Etchebarne en pédalant machinalement, au côté de Patachon...

Lorsque des paysans les croisent, ils échantent en basque des mots de bienvenue. Les femmes qui se rendent au marché portent, en équilibre sur leur tête, des corbeilles rondes débordantes de légumes ou de fromages blancs posés sur leur lit de feuilles... Souvent sous le couvercle du panier d'osier accroché à leur bras, passe la tête curieuse et le petit œil rond d'une volaille, promise au proche sacrifice.

— Je parie que tu n'as pas envie de réintégrer le couvent? émit l'abbé d'Etchebarne, en considérant sa filleule du coin de l'œil.

— Oh! pour ça non!... Ce n'est pas que je ne m'y plaise, restifia-t-elle tout aussitôt, avec un petit remords, les Sœurs sont gentilles pour moi... Mais la maison de Mademoiselle Edwige est si amusante!... Surtout depuis que Jean-Claude est là!...

— Oui... Je comprends... murmura l'abbé.

A son front l'expression soucieuse s'accroissait.

— Oh! mon Parrain, j'ai une idée!...

— Une idée... Pourquoi?

— Pour obliger Jean-Claude à se déclarer. Car ce n'est pas possible qu'il n'aime pas Rosine... Seulement, je pense qu'il ne s'en aperçoit pas... Il a encore dans la tête le souvenir de toutes ces... femmes de Paris!... Et bien! il faut s'arranger pour qu'il soit tenu de prendre une décision et de voir clair en lui-même... Dimanche, je l'entraînerai à la Fête des Bucherons... et je ferai en sorte que Rosine y vienne...

« Vous savez ce qui se passe à l'issue du championnat et quelle est la coutume?... Il sera mis au pied du mur si je puis dire!... Ne trouvez-vous pas mo nidée merveilleuse?

Dans sa joie d'avoir trouvé, elle tira sur les rênes, ce qui eut pour résultat d'immobiliser Patachon au bord de la route. Devant eux, s'amorçait le chemin creux qui menait à la métairie.

— C'est là que je vous quitte, mon parrain. Pour un peu, j'allais oublier ma livraison à la ferme!... Quelle piètre laitière je fais!

Elle rit, en renversant la tête, câline. Toute sa joie de vivre éclata dans ses dents étincelantes, dans ses yeux dont le bleu sombre reflétait le ciel.

— Dites... vous m'aidez pour mon petit complot de dimanche?

L'abbé hoche la tête. Pour prendre congé il est descendu de bicyclette.

— Saistu que je ne te vois plus guère, à l'Ermitage?... Depuis que Mademoiselle de Rovel est revenue, tu n'es pas montée une seule fois!

La face changeante de Bérengère devenait chagrine.

— Oh! mon parrain, c'est un reproche?

Un geste indulgent la rassura.

— A peine une constatation...

Elle s'excuse, avec une moue gentille qui veut se faire pardonner :

— Je suis si occupée si vous saviez!... La maison... la laiterie... la cuisine... Je mets souvent la main à la pâte... et les séances pour mon portrait... Il a voulu le terminer. Ce que je peux être jolie sur cette toile!... Je ne me reconnais pas...

— Tu es trop modeste! plaisante l'abbé. Et... de quoi parlez-vous, pendant que Jean-Claude fait ton portrait?

— Mais naturellement, de Rosine!... Pourtant, cela n'a pas l'air d'avancer les choses... Ah! Mademoiselle Edwige a raison, soupire-t-elle la mine grave, cette idylle nous donne bien du mal!

— A ta place, déclare l'abbé, en la regardant affectueusement, je laisserais Rosine et Jean-Claude débrouiller tout seuls leurs petites affaires sentimentales... Pourquoi t'en mêler?... Rosine sait ce qu'elle veut... et le neveu de Mademoiselle Edwige est assez grand pour se décider...

— Mais justement, il ne se décide pas! Et Mademoiselle est très inquiète!... Il y a plus d'un mois qu'il est ici!

— Un mois, vraiment?...

— Il y aura cinq semaines après demain, annonce Bérengère sans la moindre hésitation.

— Quelle précision! raille doucement l'abbé.

— Cinq semaines!...

Elle semble tout à coup rêveuse...

— Cinq semaines, déjà... C'est curieux ce que le temps passe vite quelquefois... profère-t-elle la voix changée... Moi qui avais si hâte de voir couler les jours, au couvent...

Elle exhala un léger soupir... puis, ramenant son regard vers son parrain, lui sourit :

— Au revoir... Je suis en retard... je me salue!...

« Hue! ma vieille Patache!

Avec adresse, elle faisait virer la carriole sur la route étroite... Dans le sentier, elle se retourna et lança joyeusement :

— A dimanche, mon parrain... n'oubliez pas?

— A dimanche... répondit l'abbé, en poursuivant pensivement son chemin...

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

— Voilà Rosine qui rentre, annonçait-elle avec satisfaction. Je serai content de pouvoir l'embrasser avant de partir...

— Elle est seule? remarqua la baronne étonnée... Elle avait rendez-vous ce matin avec Jean-Claude pour une promenade à cheval...

Au pied de la terrasse, l'amazone avait stoppé brusquement et mettait pied à terre. Elle jeta les rênes au domestique d'un geste assez impatient, puis s'élança dans l'escalier.

— L'oncle Gilles est ici! cria sa mère, penchée hors de la baie.

Quelques instants plus tard, Rosine pénétra en trombe dans la salle et lançait nerveusement son stick sur une chaise.

— Bonjour, mon oncle, dit-elle avec un effort de politesse.

Et elle alla sans entrain lui offrir son front.

La baronne l'examinait avec inquiétude.

— Tu n'as pas vu Jean-Claude?

— Si...

Le dos tourné, elle retirait ses gants.

— Il y a quelque chose qui cloche... Oui! décidément, « ça ne biche pas » pensa l'abbé, se remémorant la phrase de Bérengère.

— Pourquoi ne t'a-t-il pas raccompagnée? interrogea Madame d'Etchebarne.

— Il m'a laissé à la grille.

Le ton bref marquait une évidente mauvaise humeur.

— Tu aurais dû l'inviter à venir déjeuner!...

— Certes! approuva l'abbé.

Rosine eut un rire amer.

— Il était vraiment trop pressé de rejoindre votre protégée, jeta-t-elle brusquement, en se retournant pour dévisager son oncle d'un air hostile.

Surpris, celui-ci s'exclama :

— Bérengère?... Mais je viens de la quitter il y a une demie-heure à peine. Elle faisait la tournée du lait...

— Je sais... Je sais... Nous l'avons rencontrée juste comme nous rentrions, et Jean-Claude a éprouvé le besoin de me laisser tomber pour aller galoper près de sa cariole, tel un chevalier à la porte du carrosse de sa belle... C'est d'un grotesque!

Elle envoya ses gants à la volée sur un meuble. Tous ses gestes trahissaient son dépit et la rage sourde qui l'agitait.

— Voyons!... voyons!... plaida l'abbé, conciliant, tu sembles en vouloir à Bérengère. En quoi est-elle fautive s'il a pris fantaisie à ce jeune homme de l'escorter?... Ils rentraient tous deux à Rovel, n'est-ce pas naturel?

Rosine éclata :

— Vous trouvez cela naturel?... Et vous trouvez convenable, sans doute, que cette petite soit tout le temps fourrée avec Jean-Claude... qu'on les trouve toujours ensemble quand on se rend chez Mademoiselle de Rovel? Ah! décidément vous êtes aveugle, mon oncle!... et vous essiez beaucoup mieux fait de laisser cette gamine effrontée à son couvent!...

— Mais enfin, protesta l'abbé, les intentions de Bérengère sont pures!... C'est une enfant...

— Une enfant! s'esclaffa Rosine, sur le mode aigu... Non, laissez-moi rire! Une enfant perverse, oui, qui s'est amouchée de ce fils de famille blasé... et qui s'imagine, parce qu'il marivauda avec elle, être payée de retour. La sottise!... Comme si un Jean-Claude Hamelin pouvait s'intéresser à une fille sans fortune, élevée par charité... une petite provinciale bête, conventine, sans chic aucun... Ah! elle a des illusions, l'enfant pure!...

Le visage déformé par la colère, elle tournait dans la pièce, ayant perdu tout à coup cette froideur hautaine dont elle s'enveloppait à l'ordinaire.

La baronne la considérait douloureusement.

— Ne te monte pas la tête, supplia-t-elle, dès que l'explosion virulente de sa fille lui laissa le loisir de placer quelques paroles. Tu penses bien que Jean-Claude n'hésitera pas entre Bérengère et toi... La question ne se pose même pas... Que cette petite l'amuse, c'est possible... mais de là à former des projets, allons donc!...

Elle sourit pour dissimuler son inquiétude.

L'irritation de Rosine s'accrut.

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

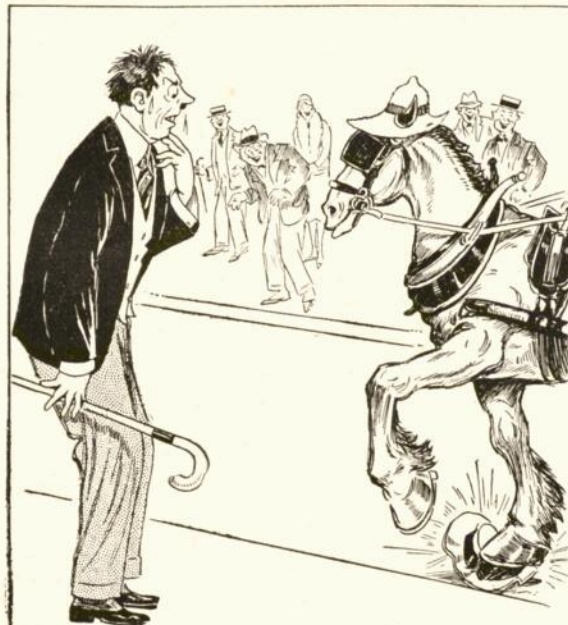
T'a'pas ?



T'AS-PAS DÉJÀ PAYÉ \$5 POUR UN BEAU CHAPEAU DE PAILLE TOUT NEUF ET JUSTE COMME TU ÉMERGES DU MAGASIN, FIER DE TON ACQUISITION—



UN BRUSQUE COUP DE VENT TE DÉCOIFFE INCONTINENT, ENVOYANT LE CHAPEAU ROULER DANS LA RUE. TU COURS APRÈS ET VA METTRE LA MAIN DESSUS, QUAND IL REPART DE PLUS BELLE—



POUR S'ARRÊTER ENFIN SOUS LE LOURD SABOT D'UN CHEVAL DE TRAIT.

58 F.



T'AS-PAS ALORS ESSAYÉ UNE BLACK HORSE EN TE DISANT QU'APRÈS TOUT C'EST ENCORE LE MEILLEUR MOYEN DE COURONNER UNE PAREILLE AVENTURE ?

Dites simplement-

" Bière

BLACK HORSE

Dawes, S.V.P."



\$2.00

au lieu de

\$3.00

Pour permettre à tout le monde de lire régulièrement

La Revue Populaire

nous faisons à toutes les personnes qui désirent s'y abonner pour DEUX ANS un prix de faveur exceptionnel.

Le prix ordinaire de l'abonnement est de \$1.50 par année, ce qui fait \$3.00 pour deux ans. Au lieu de cela, vous pouvez vous abonner pour DEUX ANS à *La Revue Populaire* pour DEUX DOLLARS seulement.

24 beaux romans d'amour pour

\$ 2.00

Et des centaines d'articles intéressants et abondamment illustrés sur les sujets les plus variés. Il nous semble qu'à ces conditions, personne ne saurait plus se priver du plaisir de lire CHAQUE MOIS une revue aussi distrayante et aussi complète.

Prenez tout de suite une décision que vous ne regretterez pas. Abonnez-vous dès maintenant à la REVUE POPULAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

POIRIER, BESSETTE CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-joint \$2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à *La Revue Populaire*.

Nom

Adresse

Ville Prov.

— Vraiment, maman; vous ne voyez pas quel rôle humiliant je joue en cette aventure?... Père m'a rabattu les oreilles de ce fils Hamelin... Tout d'abord, j'ai fait la grimace... Ce nom roturier ne me séduisait qu'à moitié... Pourtant, je me rends à vos raisons à tous deux... J'accepte de le voir... Il arrive, il me plaît... Je le présente à mes amies... presque officiellement... et c'est pour le voir tourner autour de la protégée de mon oncle Gilles!... Ah! non, non, je ne supporterai pas un tel camouflet!

Elle étouffe un sanglot rageur et s'enfuit, en se cachant le visage.

La baronne est demeurée figée de consternation.

— Hum!... conclut l'abbé, embarrassé.

Pour se donner une contenance, il a entrepris d'allumer sa pipe... mais son front se charge de rides...

— Elle a raison! éclate soudain la baronne en lançant à son beau-frère un regard de reproche. Il est inadmissible que cette petite Bérengère...

— Je réponds de Bérengère! interrompit fougueusement l'abbé.

— Vous répondez... vous répondez... pouvez-vous savoir ce qui se passe dans la cervelle d'une gamine de dix-neuf ans?

L'abbé n'a pas le temps de répliquer, car dans le couloir proche un pas lourd retentit et sa belle-sœur se lève vivement pour se précipiter vers la porte:

— Voilà mon mari!...

Le baron fait une entrée impétueuse. Rien qu'à voir sa face irritée, il est visible qu'il a vu Rosine et que son siège est fait. Les bras croisés, il apostrophe le curé de Secori:

— Eh! bien, tu en fais de belles, en nous amenant de petites intrigantes comme ta filleule!... Ah! oui... c'est du joli travail!...

— Bérengère n'est pas une intrigante! riposta l'abbé avec feu.

Son frère le regarde d'un œil apitoyé, un peu méprisant:

— Ouais!... Comme si tu avais jamais rien compris aux femmes!... Ce n'est pas chez tes néophytes noires... ni dans tes patronnages coloniaux que tu as pu apprendre leur psychologie compliquée... Et je te dis, moi, que Bérengère est une petite ambitieuse... qui s'est imaginée, dans sa simplicité, qu'il suffisait de quelques petites manœuvres pour ensorceler un garçon comme le fils Hamelin... La mâtine!... Le morceau est de choix, et cela vaudrait mieux évidemment que la perspective de passer sa vie chez les Sœurs du couvent de Béhobie... Seulement, cette péronnelle s'est trompée... Il est possible que Jean-Claude veuille jouer avec elle... Moi, personnellement, je m'en moque!...

L'abbé d'Etchebarne a pâli. Il s'est levé violemment et marche vers le baron... Son visage austère se colore d'indignation... Alertée, la baronne se précipite pour s'interposer... Mais dans un grand effort, son beau-frère réussit à reconquérir son sang-froid.

— Tu n'as pas honte de parler ainsi d'une jeune fille sans défense?...

— Hé hé! raille le baron, si elle n'a pas de défense, elle me paraît avoir l'attaque assez habile!...

Sur un geste farouche de l'abbé, il change de ton, élève la voix:

— Enfin, il n'est pas question de ça... Voici la situation, je te l'ai cachée jusqu'à ce jour. Oui, continue-t-il, légèrement embarrassé, devant le regard fixe de son frère, les affaires ne vont pas très bien... Oh! non que je sois en mauvaise posture... mais enfin, j'ai des difficultés financières momentanées... Pour m'en tirer j'ai besoin de l'appui de gros capitalistes comme Hamelin... Tu as compris?

L'abbé ne répond pas tout de suite. Ses yeux graves dévisagent l'armateur, le scrutent...

— Je comprends que tu négocies la personne de ta fille... dit-il enfin, pensivement.

Gaëtan d'Etchebarne hausse les épaules.

— En voilà des phrases!... je « négocie »!... Mais sais-tu bien qu'elle est enchantée de servir d'enjeu à cette négociation, Rosine?... Dieu merci! elle n'est pas romanesque et elle possède cette intelligence pratique des femmes de ce temps...

— Qui ressemble joliment à de l'arri-visme.

— A une compréhension plus sensée des nécessités de l'existence l'assura brutalement le baron. Rosine n'a pas été élevée dans la perspective d'une existence médiocre. Tu connais notre train de vie. Depuis plusieurs mois, je suis obligé d'accomplir des prodiges pour n'en pas diminuer l'apparence...

— Hélas! approuva sa femme, en élevant vers le plafond ses mains aristocratiques.

— Si nous nous cramponnons ainsi, continue le baron d'une voix plus sourde, à l'heure où nous aurions gagné un peu de repos et à une époque si difficile qu'elle décourage tous les efforts, c'est à cause de Rosine... C'est en vue du beau mariage à quoi elle est en droit de prétendre. Cette union entre elle et le fils Hamelin a été préparée par moi longuement... patiemment, et je m'en vante!... J'ai réussi à gagner le père à ma cause... et pour le fils, Rosine s'en charge... Mais nous ne laisserons pas saboter notre ouvrage, par une Bérengère... même si elle est ta protégée!... Voilà!

L'abbé d'Etchebarne a écouté sans mot dire toute cette diatribe. Rien dans son visage redevenu impassible n'a manifesté ses impressions intimes. Quand le baron, — ayant terminé, — enfonce ses mains dans ses poches dans une attitude d'orateur satisfait, il réplique doucement:

— Il y a tout de même un facteur que vous avez oublié dans vos petites combinaisons.

Son frère hausse ses gros sourcils.

— Un facteur?... Quel facteur?

— L'amour...

— L'amour!...

Le rire jovial de Gaëtan d'Etchebarne fait trembler les vitres. Il a un clin d'œil narquois à l'adresse de sa femme:

— Tu l'entends, notre curé?

Et il va appliquer une bourrade amicale sur l'épaule de ce dernier.

— Sapristi!... de quoi te mets-tu en peine? Ces questions-là ne font pas partie de ton ministère, que je sache?... Et comment pourrais-tu discuter d'un sujet que tu ignores, d'une chose que tu as, par principe, écarté de ta vie?...

Dans les prunelles spiritualisées de l'abbé Gilles, une ombre passe, et, sur sa face émouvante, burinée par les années de renoncement et de sacrifices, il semble qu'une émotion tremble, tout à coup...

Le baron poursuit, de sa voix bour-rue:

— Au surplus, rien ne dit que l'amour ne naisse pas entre nos jeunes gens. Rosine trouve Jean-Claude séduisant... beau garçon... Son genre lui plaît. Lui ne cache pas qu'il l'admire... Je ne leur donne pas huit jours de vie commune pour éprouver l'un vis-à-vis de l'autre la plus grande passion... C'est fatal!...

— Il ne s'agit pas de Rosine, rectifie l'abbé... mais de ma filleule pour qui Monsieur Jean-Claude paraît éprouver une sympathie très particulière et qui, — ce qui serait plus grave — semble, en tout innocence, lui retourner la réciproque...

— Eh! s'est précisément ce que je ne veux pas! proteste Gaëtan d'Etchebarne en assénant un violent coup de poing sur la table... Tu vois je ne te fais pas dire que la présence de cette Bérengère à Rovel est tout à fait inopportune, sinon déplacée!... Je ne peux pas le signaler à Mademoiselle Edwige puisqu'elle ne le voit pas!... Aussi bien, il vous appartenait à tous deux — un curé, une vieille fille! — de commettre une gaffe de ce calibre; laisser cohabiter sous le même toit un garçon de vingt-sept ans et une jeune femme de dix-neuf... C'est insensé!... Et il est temps que cela cesse. Tu vas renvoyer ta Bérengère à son couvent!...

— Mademoiselle de Rovel a besoin d'elle... objecta l'abbé Gilles. Quelle explication veux-tu que je lui donne?

— Au besoin, tu lui diras la vérité. Elle désire autant que nous voir réussir le mariage projeté. Tu lui feras sentir l'imprudence, je dirai même l'inconvenance qu'il y a à encourager, entre son neveu et ta protégée, une camaraderie qui peut provoquer chez cette petite des illusions dangereuses... Enfin, agis comme bon tu l'entendras, mais il est né-

cessaires que cette histoire cesse au plus tôt!

— Songez que vous rendrez service à Bérengère, Gilles! appuya habilement la baronne, venant à la rescousse... Si cette enfant est sincère dans son ingénuité, elle se prépare un terrible chagrin... Monsieur Hamelin père a des ambitions pour son fils: il ne consentira jamais à lui laisser faire un sot mariage où la jeune épousée n'apporterait ni dot, ni relations... ni avantages matériels d'aucune sorte...

Seulement son cœur tout neuf et aimant!... pensait tristement l'abbé. N'est-ce pas suffisant pour réaliser cette félicité à deux qui est bien une des plus graves et des plus précieuses choses que l'on puisse souhaiter ici-bas?

Pourtant, pouvait-il ne pas reconnaître la part de prudence et de sagesse que contenaient les objurgations égoïstes de son frère et de sa belle-sœur?... D'autre part, il s'agissait de l'avenir de Rosine... cet avenir compromis par la situation nouvelle qui venait de lui être révélée... Aussi chère que lui fut sa filleule, pouvait-il lui sacrifier sa plus proche parente?

Dans l'âme loyale et scrupuleuse de l'abbé Gilles, un dur combat se livrait. Hélas! il avait appris depuis longtemps, aux heures où sa conscience obscurcie ne projetait plus son habituel rayonnement sur la route, qu'entre deux devoirs il faut toujours choisir celui qui coûte davantage...

— Je parlerai à Mademoiselle de Rovel... Bérengère regagnera le couvent la semaine prochaine, décida-t-il, en réprimant un soupir.

— A la bonne heure! conclut le baron, rasséréné... Voilà qui est parler! Une fois cette petite perturbatrice hors de jeu, les choses marcheront toutes seules... et, dans quelques semaines, tu pourras bénir l'union de ta nièce et de notre jeune ami...

— Le mariage de l'Orgueil et de l'Argent, juge sévèrement l'abbé, à part lui. Piètre union! quelle garantie de bonheur apportet-elle au jeune couple?...



Tandis qu'il songe à ces choses, en pédalant, d'un talon plus bas, sur le chemin de son Ermitage, une grande tristesse s'installe en son cœur.

Chapitre VIII

— Allo! Tantine, vous n'avez pas vu Bérengère?

Mademoiselle de Rovel, pour lors, occupée à préparer une succulente pâte à ses poules préférées, se détourne avec un peu d'humeur.

— Bérengère... Bérengère... Je ne l'ai pas dans ma poche!...

— Naturellement! réplique Jean-Claude, qui regarde en riant le grand tablier de Mademoiselle Edwige Bérengère à beau être menue et vos poches vastes, je conçois qu'il vous soit difficile de l'y cacher... Sérieusement où est-elle?

Mademoiselle Edwige se retourne vers son neveu. Comme il avait changé!...

Hâlé, bruni, la mine brillante, le bécot sur l'oreille, une vraie gaieté aux yeux, il n'était pas le même Claude qui, les premiers jours, baïllait impatiemment en promenant son désespoir dans toute la maison. Maintenant une vive ardeur l'habitait. Rovel semblait l'avoir réellement conquis. Il s'intéressait aux choses de la campagne... s'amusait des menus faits de la vie rurale, s'ingéniait à apporter son aide. Ce matin, encore, n'avait-il pas scié toute une pile de bois pour soulager le vieux Bazile qu'il voyait ahaner sur sa besogne?... Et, ce faisant, il sifflait joyeusement.

A sa tante qui lui enjoignait de laisser là ce travail mercenaire:

— Allons donc, tantine!... c'est du sport! avait-il protesté joyeusement.

Et, secrètement ravie, Mademoiselle Edwige voyait se réaliser, à trente ans de distance, tout ce qu'elle avait rêvé au temps où, ayant placé tous ses espoirs dans sa nièce Isabelle, elle comptait sur la jeunesse de celle-ci pour peupler sa solitude de Rovel...

— Bérengère est en haut. Elle fait ses valises...

— Ses valises! sursauta Jean-Claude, le sourcil froncé.

— Dame... Elle part lundi...

La stupeur le fit bafouiller.
 —Lun... Elle... Elle part lundi ?
 Où ça ?
 Bourru, Mademoiselle Edwige lui tourna le dos.
 —Tu es admirable !... Où ça ?... Au couvent... Chez sa tante !... Chez elle, enfin ! Elle n'était ici que par hasard...
 —Mais... mais... Ah ! ça, par exemple !
 Mademoiselle Edwige n'en entendit pas davantage, car son neveu s'élançait vers la maison, Mademoiselle de Rovel le suivit d'un œil pensif. Tiens ! mais... le Curé aurait-il raison en suggérant que Jean-Claude menaçait de devenir amoureux de Bérengère ?
 —Dis donc... Tu sais que les d'Etchebarne viennent te chercher tout à l'heure... Il faut...
 Elle s'interrompit, consciente de parler dans le vide. Jean-Claude ne l'entendit pas. Il était déjà dans l'escalier.
 —Eh bien ! nous voilà jolis ! conclut Mademoiselle Edwige, tout agitée...
 Bérengère était dans la lingerie. Au bruit de la porte qui claquait, elle se retourna.
 —Non ?... C'est vrai, cette ridicule histoire... Vous partez ?
 La petite abandonna les chaussures qu'elle enveloppait soigneusement d'un bas usagé ainsi que le lui avait prescrit Sœur Saint-Symphorien, la tourière.
 —Mais oui, dit-elle simplement... je pars lundi...
 —C'est une plaisanterie ?
 La jeune fille cligna des yeux, incompréhensive.
 —Une plaisanterie ?... Mais non, voyons ! Je ne peux pas rester à Rovel toute la vie, n'est-ce pas ?
 —Je n'y vois pas d'inconvénient ! affirmait-il avec fougue.
 Elle sourit. Son sourire n'avait pas sa clarté habituelle... Il y tremblait un peu de tristesse.
 Elle expliqua doucement :
 —Ma tante me réclame. Elle a besoin de moi. Il faut que je parte.
 —Votre tante ?... Quelle est donc cette tante que je ne connais pas ?
 —Vous ne pouvez connaître tout ce qui me touche ? répliqua-t-elle, taquine.
 Il restait sérieux, la scrutant d'un dur regard.
 —Je désire connaître tout ce qui vous touche, appuya-t-il sans cesser de la tenir sous l'emprise de ses prunelles volontaires.
 Les mains de Bérengère se refermèrent l'une sur l'autre. Elle baissa les cils et se détourna.
 —Il s'agit de Mère Marie des Anges, la supérieure du couvent de Santa-Cruz où j'ai été élevée...
 —Et cette supérieure est votre tante ?
 —La seule parente qui me reste...
 Il demeura quelques secondes sans parler, l'examinant d'un air un peu incrédule.
 Elle conclut, avec un petit sourire embarrassé :
 —Voilà...
 —Voilà... répéta-t-il machinalement. Oui, voilà une bien étrange nouvelle ! reprit-il ensuite, hochant la tête.
 Et comme il méditait toujours, absorbé semblait-il, par un problème compliqué, elle se remit à ses préparatifs.
 —Quand revenez-vous ? s'enquit-il, à brûle pourpoint.
 —Mais... je ne reviens pas... Du moins, il n'en est pas question...
 —Voyons ! fit-il, haussant les épaules, vous n'allez tout de même pas vous éterniser dans ce couvent... Vous n'avez plus l'âge !...
 Les yeux de la petite exprimèrent la perplexité.
 —Où voulez-vous donc que j'aille ?
 —Dame... ici !
 —Ici, je suis en visite... en vacances... Le couvent, c'est ma maison... Il enfouit ses mains dans ses poches et se mit à l'examiner avec la même surprise incrédule.
 —C'est incroyable !...
 —Mais... qu'est-ce qui est incroyable ?
 —Eh bien... ça... ce que vous me racontez. Oui, c'est extraordinaire que depuis bientôt deux mois que nous avons vécu côte à côte... amis... car nous sommes amis n'est-ce pas ?
 —Certes ! approuva-t-elle, spontanément.
 —...Que depuis deux mois, dis-je, je ne me sois jamais soucié de la façon

dont vous viviez jusqu'à mon arrivée !... Quelle chose inouïe ! Vous êtes tellement dans votre cadre, ici... vous semblez si bien faire partie du décor, participer au paysage, à la montagne, à la mer, à la lumière, à l'air qu'on respire que je ne pouvais imaginer que vous n'apparteniez pas à Rovel, au même titre que tante Edwige, Dominica ou Farou... Et j'apprends aujourd'hui que vous n'êtes ici qu'en visite... et que votre véritable demeure est ce couvent que j'ignore !... Formidable !
 Elle le regarde, un peu interdite... Jamais il ne lui a parlé avec cette fougue... de tant de choses qui la concernent. Elle n'a pas l'habitude de s'attarder sur elle-même... sur son humble existence si effarée... et, que Jean-Claude, soudain, semble à ce point s'y intéresser, le confond !...
 Toujours véhément, il l'apostrophe :
 —Vous y plaisez-vous, au moins dans ce couvent ?
 Bérengère devient rêveuse... Un attendrissement embrume ses prunelles bleues qui vont chercher dans l'espace où ne sait quelle vision paisible et mélancolique.
 —J'y ai passé mon enfance... Tout le monde y fut très bon pour moi, affirme-t-elle, d'un ton de ferveur émue. Il y a un grand jardin presque toujours fleuri... une chapelle blanche où je tiens l'harmonium pour accompagner le dimanche les petites orphelines... des couloirs sonores et nus... Quand les Sœurs glissent, silencieuses, leur longues robes y fait un bruit de feuilles mortes. C'est très reposant...
 Elle rêve encore, un instant, les paupières basses, puis un sourire l'éclaire :
 —Ce que j'aime surtout, chuchote-t-elle d'un ton de confiance, c'est la lingerie... On m'y installe de longues heures pour broder les nappes d'autel ou les linges sacrés... Dans le silence du jardin, on entend parfois les cloches s'abattre comme un bruit d'ailes... ou bien, ce sont les musiques que la Sœur organiste égrène, sur son piano d'études... Parfois, elle chante... et sa voix est pure comme un chant de séraphin... C'est merveilleusement doux !...
 Elle s'est rapprochée de la fenêtre. Son regard semble caresser le grand paysage agreste.
 —Tenez... regardez-les mes montagnes... Je les retrouve partout, où que j'aille dans ce pays basque qui est le mien... Les Trois Couronnes... La Rhune... le Jaïskybel... Ce sont les mêmes que mes yeux d'enfant ont toujours connues... Elles dominent toute cette contrée comme de pacifiques et puissantes souveraines... Si souvent je leur ai parlé !... je leur ai tant confié de secrets... de rêves... d'espoirs... Oh ! oui, j'ai été heureuse dans mon cher couvent !
 Elle demeure un grand moment muette, comme perdue dans cette évocation de son jeune passé si proche d'elle encore. Puis, ses prunelles virent vers Jean-Claude.
 —Quel air singulier vous avez ! émet-elle avec un rire contraint.
 A la vérité, elle ne sait pas très bien déchiffrer le profond regard gris qui la scrute avec tant d'insistante douceur. Elle n'a jamais vu ce regard à Jean-Claude, ce regard qui semble avoir dépouillé toute son habituelle ironie.
 —C'est que vous parlez un si étrange langage, petite fille !
 —Moi ? qu'est-ce que j'ai dit ? interroge-t-elle, soudain inquiète.
 —Des choses que je n'ai jamais entendues, des choses... rafraichissantes, ajoute-t-il lentement, et comme à regret.
 —Oh ! par exemple !...
 Il la voit rougir... et elle baisse précipitamment les cils sur ses joues en feu.
 —Vous n'avez jamais imaginé que vous puissiez un jour vous mêler au monde... vous marier ? dit-il, en faisant plus aigu son regard.
 —Me marier ?... répète-t-elle, perplexe.
 Je crois que ça ne me sera pas possible, affirme-t-elle, hochant la tête.
 Je suis trop difficile, affirme Sœur Sacramento... Et Sœur Sacramento s'y connaît. C'est elle qui fait les mariages chez nous...
 —Comment ! on s'occupe de ces choses profanes dans votre couvent ?...

—Oui... Mais les partis qui se présentent... ne me séduisent pas du tout !
 —Il s'en est donc présenté ? interroge-t-il vivement.
 —Oh ! pas pour moi... pour les orphelines. C'est vrai vous n'êtes pas au courant de la coutume espagnole qui peut vous sembler étrange... Mais là-bas, les religieuses marient elles-mêmes leurs protégées... Ceux qui ont décidé de prendre femme chez les orphelines font une demande... La supérieure prend tous les renseignements, et, si le prétendu lui paraît offrir toutes les garanties morales et matérielles capables d'assurer l'avenir des pupilles, elle accepte de les recevoir.
 Une leur amusée traverse ses prunelles.
 —La présentation est toute une cérémonie. Au jour dit, le prétendu est introduit au parloir, et les jeunes filles viennent ensuite. En présence de la Sœur Sacramento, le fiancé choisit sa future... Elle a naturellement le droit de refuser...
 —Et... elles refusent souvent ?
 —Quelquefois... Les « Princes Charmants » sont rares... et il en est, même parmi nous, qui ont fait des rêves romanesques... Mais le roman est exclu de ces unions éminemment raisonnables, la poésie aussi...
 —Diable !... que restet-il ? s'exclame Jean-Claude, ahuri par ces révélations.
 —Il reste le devoir... Beaucoup de ces jeunes filles qui n'ont pas la vocation religieuse acceptent de se dévouer, à un infirme, à un déshérité... à un veuf chargé de famille... Au fond, c'est très méritoire...
 Il la regarde longuement.
 —Et vous ?
 —Oh ! moi...
 Elle a un élan comme pour laisser échapper une brûlante confiance... et puis brusquement se tait.
 —Bérengère ?...
 Les deux mains de Jean-Claude se sont appuyées avec tant de force sur ses épaules qu'elle fléchit légèrement sous leur pression.
 —Bérengère !
 Quelle voix a-t-il donc aujourd'hui ?... Elle se sent en proie à un trouble extrême, jamais ressenti. Elle voudrait s'en aller... mais le timbre grave et vibrant de son ami agit sur ses nerfs en émoi comme sur des cordes trop tendues... Il lui semble que cette voix la pénètre, va remuer en elle d'inexprimables choses... éveiller d'inexplicables craintes... En même temps, elle se sent gênée... Ce regard brûlant qui la dévisage lui communique un malaise bizarre dont elle ne sait s'il est délicieux ou douloureux.
 —Bérengère !
 Cette fois, il a parlé si fort qu'elle se résout à lever le menton, épouvantée par sa violence... Tremblante, elle hausse vers lui ses paupières... Si près qu'elle devine jusqu'au moindre frémissement, jusqu'à la plus petite palpitation de cette face, traversée à cette minute par une mystérieuse et sauvage ardeur, le masque dur de Jean-Claude s'abaisse lentement vers le sien... Elle frissonne comme un lac sous le vent d'orage...
 Les mains de Jean-Claude ont lâché ses épaules pour enfoncer entre leurs paumes chaudes le visage juvénile où tremble une attente anxieuse, mêlée d'effroi...
 Elle peut à peine proférer, d'une voix étouffée qui marque son indicible émoi :
 —Jean-Claude... qu'est-ce... qu'est-ce qu'il y a ?
 Or, tout soudain, le regard impérieux rencontre les candides prunelles bleues, les deux pures falques de ciel qui sont la redoutable et fragile défense de cette enfantine figure...
 —Rien ! jette brutalement Jean-Claude, en se reculant avec tant de brusquerie que Bérengère heurte rudement la table.
 —Oh ! vous m'avez fait mal ! gémit-elle, blessée, en frictionnant son coude meurtri par le choc.
 —Je vous demande pardon...
 Il a parlé d'une voix basse... en se détournant, comme honteux... Maintenant, la table les sépare, et elle peut, pour se donner une contenance, parce qu'elle ne se sent plus devant lui dans son aplomb habituel, feindre de poursuivre ses rangements... mais ses doigts maladroits embrouillent les objets...

Elle éprouve une inexplicable envie de pleurer...
 —Vous êtes fâché contre moi ? demande-t-elle, comme elle le voit se diriger vers la porte.
 Il hausse les épaules.
 —Fâché !... Pourquoi serais-je fâché ?...
 —Je ne sais pas... Vous êtes si bizarre aujourd'hui !... Cela vous ennuie donc que je parte ?
 Il ne répond pas... Elle le voit revenir vers elle, comme s'il voulait lui parler.
 Elle implore :
 —Mais enfin, qu'y a-t-il donc, Jean-Claude ?...
 Tous ses traits, à présent expriment l'inquiétude. Non, elle ne comprend vraiment rien à la nouvelle attitude de son ami... Elle pense qu'elle a réellement dû le froisser sans le savoir et qu'il n'ose le lui dire... Et elle va encore s'excuser quand il prononce doucement, de ce ton câlin et irrésistible qu'il prend quelquefois après ses sautes d'humeur les plus déconcertantes :
 —Que j'aime vos yeux, petite fille ! Je voudrais être guidé toute ma vie par la lumière de ces yeux-là !...
 —Oh ! Jean-Claude !...
 Elle a eu un mouvement impulsif vers lui... et puis s'arrête, interdite... Derrière lui, il claque la porte... Un long moment, figée, Bérengère regarde cette porte... Ses prunelles s'élargissent comme, si, tout à coup, un voile se déchirait devant elle pour lui découvrir une chose surprenante et inattendue... Et soudain, elle enfouit dans ses mains son visage devenu rose comme un ciel d'aurore et exhale, éperdue :
 —Mon Dieu... mais... mais... mais je crois que je l'aime !...
 Quand Bérengère descendit, une heure plus tard, elle était extraordinairement agitée. Le bruit l'attira vers la salle à manger : à mesure qu'elle avançait, elle comprit que Mademoiselle de Rovel et son neveu étaient en grande discussion.
 Comme elle allait atteindre la porte, deux phrases distinctes lui parvinrent, prononcées par deux voix vibrant d'une égale exaltation.
 —Allons donc, mon petit !... Ton père ne consentira jamais...
 —Eh ! s'il ne consent pas ; je passerai outre... Je suis assez grand pour cela.
 Interloquée, la petite hésita, n'osant s'aventurer davantage, de peur d'être indiscret. Se rappelant brusquement que Dominica avait besoin d'elle, sur le pré où elle avait étendu durant la matinée, le linge de la lessive, elle fila par la porte des communs.
 Mais un si grand désarroi était en elle qu'elle ne put écouter comme d'habitude les bavardages de la bonne femme et qu'elle laissa échapper, à deux ou trois reprises, les draps que ses mains fébriles tiraient mal...
 Ce fut bien pis lorsqu'elle vit passer sur la route Patachon attelé à la victoria.
 —Bon ! voilà Basile qui escorte Mademoiselle et Monsieur le neveu, observe Dominica... Le vieux fou !... Il ne m'a même pas avertie qu'il devait sortir... Et voyez ça, s'il fait activer la pauvre bête... Qu'est-ce qu'il a donc à être pressé de la sorte ?
 —Ils doivent aller à Brikéténia... soupira la jeune fille, songeuse.
 Et, sans qu'elle sut bien pourquoi, elle se sentit tout à coup pénétrée d'une noire mélancolie.
 Le soir, Mademoiselle de Rovel revint seule, très tard contrairement à son ordinaire. Elle avait son air bourru, mais ses yeux, quand ils s'appuyèrent sur le visage interrogateur de sa protégée, reflétaient une satisfaction mêlée de souci.
 —Où donc est Jean-Claude ? demanda Bérengère intriguée.
 —Jean-Claude ?... Il est parti.
 —Parti ?...
 La jeune fille laissa choir les serviettes qu'elle s'appropriait à poser sur la table où le couvert était déjà mis.
 L'émotion fit trembler sa voix :
 —Vous ne voulez pas dire qu'il a...
 —Regagné Paris... Oui da !... Nous l'avons conduit cet après-midi à l'autobus avant de nous rendre chez les d'Etchebarne, annonça Mademoiselle de

Quick Drying



FLOOR VARNISH

A l'épreuve des talons, marques et eau. NON glissants. PAS de polissage. Pour parquets, meubles, boiseries. Dans toutes les quincailleries. Pratt & Lambert-Inc., Fort Erie, Ont.

PRATT & LAMBERT
PAINT AND VARNISH

La meilleure partie du pique-nique... ces merveilleux sandwiches que vous préparez en un instant avec le Paris-Pâté. Vous ne sauriez souhaiter rien de mieux!



42F

"JE ME SENS PLEINE DE VIE!"



C'EST ce que disent des centaines de femmes après avoir pris le Composé Végétal. Mme M. Carter, Toronto, écrit: "J'étais épuisée. J'ai pris deux bouteilles de votre remède. Maintenant

je dors bien et mange plus. J'ai un bon teint et mes nerfs sont mieux." Pourquoi ne l'essayez-vous pas? Son action tonique est peut-être ce qu'il VOUS faut.

Essayez le **COMPOSÉ VEGETAL** de Lydia E. Pinkham

LES ROMANS D'AMOUR QUE PRODUIT

La Revue Populaire

SONT TOUJOURS CHOISIS AVEC SOIN

COUPEL D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal.

Rovel comme si elle eut émis la chose la plus naturelle du monde.

— Il est parti! répéta Bérengère qui n'en pouvait croire ses oreilles.

Mademoiselle Edwige affectait d'enlever son manteau négligemment et de replacer les épingles de son chignon... Mais, du coin de l'œil, elle observait sa compagne.

Tout agitée, celle-ci vint vers elle. Son visage avait perdu sa claire allégresse. — Mademoiselle... mais... il avait... Il m'avait promis d'assister dimanche au championnat des Bûcherons.

Cette « Fête des Bûcherons », très spéciale au pays basque est une des plus originales. C'est un tournoi qui met aux prises les plus fameux gars de la région... Réunis sur la place du village armés de leur cogné, ils se placent devant d'énormes troncs d'arbres trainés là tout exprès pour eux... Et c'est un combat singulier entre les plus forts et les plus agiles.

La hache luit, tournoie, s'abat, coupe... les rondins diminuent à vue d'œil... Sous leurs coups irrésistibles cèdent les plus durs écorces et le bois saigne, montrant son tendre aubier...

Ce qui rend cette manifestation encore plus intéressante, c'est la tradition qui s'y attache. En effet, les jeunes compétiteurs sont tenus de choisir, parmi l'assistance féminine, une « Dame » dont ils porteront les couleurs... Pour la plupart ils ont pris soin d'emmener leur promise ou celle qu'ils souhaitent conquérir... Et nombre de fiançailles s'ébauchent sur la petite place archaïque où coule l'eau chantante d'une fontaine ancienne et que domine le Fronton... Fiançailles qui vont ensuite se consacrer à l'Ermitage où la Vierge, dit-on, se montre propice aux espoirs des amoureux fervents...

Par-dessus ses lunettes, Mademoiselle Edwige examine sa protégée.

— Pourquoi donc tenais-tu tant que cela à entraîner Jean-Claude à cette fête locale?

Une vive rougeur envahit les joues de la jeune fille en une brève flambée.

— Mais... balbutie-t-elle, vous savez bien... parce que Rosine devait y venir... et je comptais sur... sur l'ambiance... l'enthousiasme... l'exemple aussi pour que Jean-Claude... se déclare...

— Ouais!... c'est-à-dire que tu l'envoies là-bas pour choisir une fiancée?

— Oui... avoue tout bas Bérengère. Mademoiselle de Rovel a replié ses lunettes. Elle n'en a pas besoin pour voir le trouble nouveau qui a pâli cette Bérengère d'ordinaire si gaie et si insoucieuse... Elle n'en a pas besoin non plus pour noter avec un secret attendrissement la réaction de ce jeune cœur.

— Les complots ne sont plus nécessaires pour faire trébucher Jean-Claude sur le chemin du mariage... Il a choisi sa fiancée... sans intermédiaire...

Bérengère a plissé ses sourcils bruns pour dévisager son interlocutrice. Une étrange émotion l'agite.

— Mademoiselle... que voulez-vous dire?

Mademoiselle de Rovel pose sa main blanche que les travaux n'ont pu durcir sous le menton tremblant de sa jeune amie.

— C'est toi qu'il aime, mon petit, dit-elle en le regardant profondément... Il est allé l'annoncer à son père... et lui demander la permission de t'épouser...

— Moi?... Le cri a jailli comme un cri de terreur... Les prunelles bleues se sont élargies... La bouche de Bérengère s'en trouve... Elle balbutie:

— Moi?... mais... oh! je... Mademoiselle Edwige!

Et elle s'abat, sanglotant d'émotion, dans le giron de la vieille demoiselle qui a ouvert tout grands ses bras maternels...

Chapitre IX

— Dieu! que le monde est beau et que je suis heureuse!...

Ainsi chante Bérengère dans l'allégresse de ce matin triomphant...

Depuis hier, elle croit vivre un rêve ingénu et magnifique dont elle a peur de s'éveiller: Jean-Claude est parti pour déclarer à son père qu'il désire l'épouser.

Après l'annonce de cette stupéfiante nouvelle, elle a tout de suite été prise d'une angoisse:

— Oh! Mademoiselle... si Monsieur Hamelin ne consentait pas?

Les yeux noirs de Mademoiselle Edwige ont lancé des éclairs:

— Le vieux sacrip... Oui, enfin, je voudrais bien voir ça!... Un mariage que je patronne!... Il mettrait des bâtons dans les roues?...

Elle réfléchit une seconde, puis d'un ton apaisant:

— Même s'il coupe les vivres à Jean-Claude — on ne sait jamais avec un phénomène comme celui-là! — il vous restera toujours Rovel, mes petits... Dors sur tes deux oreilles!

C'était facile à dire!... Bérengère n'a pu dormir de la nuit... Son cœur bouillonnait comme une cuve que vient d'emplir du vin nouveau... Il y régnait un tumulte inconnu jusqu'alors, une ivresse, un désordre incroyables!... Un chant frais qui avait à la fois un bruit de source et une force de torrent l'étourdissait, tandis qu'accoudée à sa fenêtre et penchée sur la nuit, elle s'était laissée aller aux belles expectatives qui s'allongeaient à l'horizon radieux.

Elle aimait... Dieu! que cette nuit était attendrissante!... Des cantiques lui montaient aux lèvres. Au-dessus d'elle, les étoiles luisaient pétillantes, malicieuses amis... et parfois le reflet fugace d'un phare de la côte balayant les ténèbres venait à elle comme un signe mystérieux.

Tout un monde d'impressions nouvelles et d'ineffables joies pénétrait peu à peu son âme et quand elle évoquait l'image de Jean-Claude... tel qu'elle l'avait vu devant elle la veille, en proie à un inexplicable émoi, une vague de tendresse la submergeait...

Elle se surprit à faire de ses lèvres jointes, une moue de baiser qu'elle adressait à travers la tiède nuit de printemps au cher dispensateur de ses félicités nouvelles.



Ce matin, elle s'est levée en hâte. Ne faut-il pas qu'elle aille chez son parrain annoncer la bonne nouvelle?... Ne faut-il pas aussi qu'au pied de la Vierge de Secori, comme l'ont fait avant elle tant de promis et de promises, elle apporte sa jeune et reconnaissante ferveur?

C'est pourquoi elle a pris l'autobus... Le ciel de neuf heures est déjà fleuri comme un émail... Vêtures de brume et de lumière, ses montagnes lui parlent un langage plein d'espérance... Ah! oui, le Jour est beau comme une prière!

A Saint-Jean, elle a quitté l'autobus pour prendre le tramway qui longe la côte, en prenant le chemin des écoliers.



Et voici l'Ermitage avec son sanctuaire tout blanc entre les cyprès, son jardin abandonné où les vieilles tombes basques dorment, oubliées, parmi l'herbe verte. La chaîne des Pyrénées lui fait une magnifique toile de fond et la mer en bas, chante dans les criques, balançant sur le sable fin ses vagues argentées...

Pas une âme dans cette enceinte où l'on vient surtout l'été... car c'est assez loin de tout centre et il faut, pour l'atteindre, gravir une côte abrupte.

Si, pourtant... Une ombre s'allonge au soleil devant la petite porche qui précède la chapelle et dont les deux bancs de pierre accotés à la muraille nue offrent un refuge à la fatigue des pèlerins... De l'église, sort un murmure... Bérengère avance avec circonspection; son parrain sans doute est avec quelqu'un...

Aussi léger qu'il soit, son pas a fait craquer une branche morte... La silhouette émerge du portique, fait face à l'arrivant.

— Rosine! s'exclame Bérengère avec une surprise joyeuse.

C'est bien Rosine en effet, qui l'a reconnue aussi certainement mais dont le visage hostile glace soudain l'élan de Bérengère.

A la main tendue de Bérengère, elle n'offre qu'une main molle et son étreinte est tout à fait dépourvue de chaleur.

— Je venais voir mon parrain... explique la jeune fille, interdite par cet accueil.

— Il est dans la chapelle... Il confesse une de ses ouailles...

— Dans ce cas, j'attendrai...

Elle est allée s'asseoir sur le parapet et regarde vers les montagnes, avec le désir de ne pas importuner de sa présence Mademoiselle d'Etchebarne qui ne semble pas disposée à poursuivre l'entretien.

Mais Rosine, après l'avoir observé un instant, le sourcil froncé, marche vers elle.

Elle l'apostrophe d'une voix agressive:

— Sans doute venez-vous chercher des félicitations?

Le regard étonné de Bérengère se lève vers elle.

— Des félicitations? répète-t-elle, sans comprendre.

Un sourire ironique effleure la bouche dédaigneuse de Rosine.

— Mes compliments!... Vous avez bien mené votre petite affaire... Oh! vous êtes très forte.

— Je ne saisis pas! balbutie Bérengère... en rougissant brusquement, car la pensée de Jean-Claude lui traverse l'esprit.

Railleuse, Rosine hausse ses belles épaules.

— Vraiment?... Vous ne saisissez pas?... Curieux! Ce n'est pourtant plus un secret que vous avez réussi à si bien séduire le fils Hamelin qu'il veut faire de vous sa femme!...

— Il m'aime! s'exclama Bérengère tout illuminée... Et... je l'aime aussi! avoue-t-elle, avec une délicate confusion... Oh! Rosine, cette idée était pourtant si loin de moi!... Jamais je n'aurais cru, quand j'ai appris sa présence à Rovel, un soir de février dernier, que le jour était proche où...

Elle s'interrompt tout à coup, interloquée par l'attitude de Rosine dont les yeux luisants la toisent avec une indéfinissable expression... Le rire de Mademoiselle d'Etchebarne retentit, un rire sarcastique dont elle se hâte d'atténuer l'éclat avec un coup d'œil inquiet vers la chapelle.

— Allons donc, petite, réservez pour d'autres vos talents! jette-t-elle à voix basse à Bérengère, abasourdie... La comédie a assez duré!

Bérengère la dévisage.

— La comédie?... Comment? Que voulez-vous dire?

— Que le tour a été supérieurement mené, grince le timbre de Rosine penchée vers elle.

— Quel tour?

— Allons! brusque l'autre, méprisante. Ne faites pas l'enfant... Ce n'est pas à moi que vous pourriez en conter, car je vous ai démasquée, malgré vos grands airs d'innocence... et je me suis toujours méfiée de vos mines de sainte-touche!... Certes, vous êtes maligne, pour une pensionnaire à peine échappée du couvent... Ça promet!

— Mais encore!... je ne comprends pas vos paroles! proteste Bérengère, prête aux larmes... Est-ce à cause de Jean-Claude que vous m'en voulez?... Pourtant, je n'ai rien fait...

— Ouais! Voyez donc cette brebis ingénué!

— Ses traits se durcissent jusqu'à laisser évanouir, pour une minute, tout le charme de ce séduisant visage.

— Mais vous ne l'emporterez pas en Paradis, vous savez!... gronde la voix changée de Rosine tout près de la figure anxieuse qui se recule craintivement... Ce n'est pas impunément que vous aurez fait le malheur de toute une famille qui vous accueillait avec confiance. Entre Jean-Claude et vous l'accord ne durera pas, c'est moi qui vous le dis! Et je ne vous donne pas trois mois pour que le fils Hamelin ait assez de la vie médiocre dans laquelle vous l'entraînez... et regrette amèrement les sacrifices qu'il aura dû faire pour vous!...

Cette fois, Bérengère a sursauté:

— De quels sacrifices parlez-vous?

Et comme l'autre la considère, avec une ironie incrédulité:

— Rosine! Je vous assure que je ne suis au courant de rien!...

Son émotion est si visible que Mademoiselle d'Etchebarne se rapproche d'elle... Une petite lueur perfide s'est allumée dans le regard qu'elle fixe ardemment sur sa compagne... Après tout, la bataille n'est peut-être pas complètement perdue?

Elle l'entraîne vers l'extrémité du jardin, sur l'autre parapet d'où l'on domine la mer lointaine.

— Venez !... Il est inutile que mon oncle surprenne le sujet de notre entretien... Est-il possible que vous n'ayez pas vu dans quel abîme vous entraînez ce malheureux Jean-Claude... dans quel abîme vous nous entraînez tous ?

Son timbre s'est radouci... et il y passe même ces inflexions câlines qui sont une des meilleures armes de son arsenal de coquette. Comment sa victime n'y serait-elle pas sensible ?... Voici que toutes les préventions de Bérengère s'évanouissent. Elle ne se souvient plus que Rosine peut fort bien n'être qu'une rivale déçue...

Ses yeux anxieux s'attachent aux traits attristés de son interlocutrice :

— Je ne sais qu'une chose... c'est que Jean-Claude est parti hier pour aller parler à son père.

Mademoiselle d'Etchebarne a un petit sourire indulgent. Ses prunelles brillantes ne quittent point la pâle figure angoissée.

— Et cela vous a suffi !... Vous ne vous êtes pas étonnée que Jean-Claude s'en aille si vite ?

— Mais non... Il était nécessaire qu'il fasse part de ses projets à Monsieur Hamelin.

— Sotte !... Et vous pensez que le père Hamelin — un tyran s'il en est un, Mademoiselle Edwige le connaît bien hélas ! — va accepter tout de go ce mariage ridicule ?

— Ridicule ?... proteste la petite, blessée.

— Ridicule pour lui, qui a le droit de prétendre à une brillante union pour Jean-Claude... Qui êtes-vous ?... Une orpheline, élevée dans un couvent depuis l'enfance et qui a vécu de générosités de parents et d'amis... Oh ! loin de moi, se hâte-t-elle d'ajouter sur un geste de Bérengère, la pensée de vous reprocher ce que nous avons fait pour vous... Cependant, il faut bien que je vous rappelle que, si vous avez eu quelque douteur durant ces années d'internat, c'est à mon oncle que vous le devez... par conséquent un peu à nous...

— C'est vrai... avoue la petite dont les doigts se crispent... vous avez tous été très bons pour moi !...

— Vous nous en récompensez bien mal, réplique Rosine véhémentement... Vous n'ignorez pas que Monsieur Hamelin avait envoyé son fils ici dans le but de favoriser un rapprochement entre nos deux familles ? C'était le vœu des miens... celui de Mademoiselle Edwige...

— Mais on n'est pas maître des élans de son cœur ! s'écrie Bérengère avec désespoir.

— Il est des cas où le cœur doit se taire, devant la raison et le devoir, riposte dignement Rosine avec un trémolo dans sa belle voix de contralto...

« Au surplus, ajoute-t-elle, après un hochement de tête apitoyé, vous avez eu tort de prendre au sérieux l'engouement de Jean-Claude pour votre petite personne... Vous vous préparez bien des déboires... que représentez-vous à ses yeux ?... Un jouet nouveau... une jeune fille qui ne ressemble pas à celles qu'il a fréquentées jusqu'ici... et cela l'amuse de jouer le Prince Charmant... Il vous épouse comme il achèterait une automobile neuve. C'est un garçon qui ne sait pas résister à ses fantaisies... »

— Comme il achèterait une automobile neuve... se répète douloureusement Bérengère, torturée.

Et tout soudain elle évoque une phrase qui, un jour, dans la bouche de Jean-Claude l'avait scandalisée.

« — On se marie quand on n'a rien de mieux à faire... »

De quel rire ironique il avait accompagné cette cynique profession de foi !

Alors... puisqu'il semblait attacher si peu d'importance à une chose aussi grave, peut-être en effet, ne l'épousait-il que pour satisfaire une passagère fantaisie ?

On croirait que, dans son cœur, quelque chose tout à coup vient de se rompre. Elle crie, éplorée, comme si elle appelait au secours :

— Pourtant, il m'aime !... Il l'a dit à tante Edwige... et moi... je... je n'ai pu me tromper !...

Rosine hausse les épaules et ricane :

— Il vous aime !... Eh ! combien d'autres en a-t-il aimées avant vous ? L'amour... est-ce que cela compte pour un garçon gâté par les femmes comme le fut Jean-Claude Hamelin ?

Les Femmes... les Femmes de Paris... toutes celles que le père Hamelin craignait pour son fils... Il ne l'aura donc éloigné d'elles que pour le pousser vers ce mariage qui le déçoit ? Et peut-être va-t-il, dans son courroux, englober Bérengère dans les rangs redoutables de ces mauvaises sirènes ?

Elle sent tourbillonner dans sa tête toutes ses pensées en désarroi.

— Il y a plus... prononce doucement Rosine, en posant sa main sur l'épaule de sa compagne.

Bérengère relève vers elle sa figure anxieuse. Impitoyable, sans vouloir s'arrêter à la prière éperdue des prunelles bleues où tremble un nouvel effroi, Rosine poursuit :

— Vous n'avez pu mesurer le désastre matériel que représente pour toute notre famille, pour Mademoiselle Edwige, pour Jean-Claude lui-même, l'échec des projets ébauchés entre mon père et Monsieur Hamelin. Ce dernier consentait à donner à mon père un appui financier dont nous avons, à l'heure actuelle, le plus urgent besoin pour faire face à une situation difficile...

— Est-ce possible ! s'exclama sourdement Bérengère...

La voix sèche de Rosine martèle les mots :

— Une situation désespérée... Si je n'épouse pas Jean-Claude, c'est la ruine pour nous à bref délai... et non seulement pour nous, mais pour mon oncle Gilles qui a mis toute sa fortune entre les mains de Papa... Vous le connaissez... Votre parrain est un grand cœur... qui a renoncé à tout pour lui-même... Mais il a voué sa vie à des œuvres qu'il soutient de ses deniers : le sana de Saint-Etienne... la Maison des Enfants de Luz... Et je ne parle pas des innombrables charités anonymes qui sont une de ses plus chères joies... Votre couvent en sait quelque chose...

— Oh ! oui !... il a tant fait pour nos orphelines !... approuve Bérengère, troublée.

— Demain, il devra renoncer à tout cela... déclara sombrement Rosine... de même que Mademoiselle Edwige devra renoncer à restaurer la vieille demeure de Rovel qui n'en peut plus... et que je m'étais promis de rétablir avec sa physionomie d'autrefois...

— Mais Jean-Claude...

— Jean-Claude ne pourra rien !... Car son père lui coupe les vivres... S'il est allé à Paris, c'est non pas pour faire revenir sur sa décision le père Hamelin, qui est l'homme le plus entêté du monde, mais pour lui déclarer qu'il demeurera à Rovel, chez sa tante. Ainsi la brouille entre ces deux vieux ennemis qui narraissent vouloir s'effacer sera tout à fait consommée...

« Voilà tous les malheurs dont vous serez la cause, Bérengère... Ah ! comme mon oncle, au fond, va regretter de ne pas vous avoir laissée à votre couvent !... »

Bérengère ne peut en entendre davantage... Un flot brûlant de larmes jaillit de ses paupières. Elle balbutie, à travers les sanglots qui lui coupent la voix :

— Oh ! Rosine... je... je ne savais pas... j'ignorais toutes ces choses !... je croyais que... que c'était si simple d'être heureux !...

— Vous payez votre bonheur avec les pleurs et les sacrifices de tous ceux qui vous ont témoigné jusqu'ici du dévouement et de l'affection ! réplique Rosine, d'une voix qui attendrait un cœur moins sensible que celui de sa victime.

— Mais c'est à moi de me sacrifier ! proclame farouchement Bérengère dont la face est baignée de larmes... Je... Oui, je vois c'était un trop beau rêve... Toute cette grande joie ne m'était pas réservée... Alors... voilà... je vais dire à mon oncle que je ne tiens pas à ce mariage...

Le regard aigu de Rosine s'attache sur sa victime avec plus de passion. Elle sent la victoire tout proche et cela lui donne un regain d'ardeur. Elle a peine à réprimer le sourire triomphant que ses lèvres esquissent malgré elle.

Allons ! Il ne s'agit pas de se démasquer avant d'avoir réduit à merci cette crâule petite sotte.

Sa main se crispe sur le poignet de sa compagne. Elle lui parle d'une voix ardente :

— Bérengère, vous voulez vraiment vous dévouer ? Vous voulez vraiment consentir ce petit sacrifice qui nous sauvera tous et paiera d'un coup toute la dette de reconnaissance que vous avez pu contracter envers nous ?

— Oh ! oui ! fait la jeune fille, avec l'élan que durent avoir les premiers chrétiens devant l'arène...

— Alors, il faut avoir le courage de feindre !... Il est nécessaire que ni votre parrain, ni Mademoiselle Edwige ne devinent le secret et généreux motif qui vous fait renoncer à Jean-Claude... Ils ne l'accepteraient pas, vous comprenez ?...

Bravement, Bérengère refoule ses larmes.

— Soyez tranquille !... prononce-t-elle d'une voix étouffée...

Rosine hésite un instant... A-t-elle pitié de la douleur qui tout à coup a mûri l'enfantine physionomie ?... Si ce sentiment effleure son âme, il est aussitôt chassé par la rancune. Après tout, pour quoi cette stupide créature est-elle venue se mettre entre Jean-Claude et elle ?... C'est la première fois que Rosine d'Etchebarne se voit préférer une rivale... Et quelle rivale !... Une gamine simplette et fruste, qui n'a aucune éducation mondaine, qui ne sait pas s'habiller...

La piètre figure que ferait cette sauvageonne, à Paris, dans les salons de l'hôtel Hamelin !...

Il y a plus... Depuis quelque temps, exactement depuis le moment où elle a vu Jean-Claude se désintéresser d'elle pour s'occuper de cette fleur des champs, Rosine, la froide Rosine s'est émue. Et ce n'est pas seulement l'orgueil qui est atteint chez elle, par le délaisement de Jean-Claude... mais un autre sentiment, quelque chose d'inconnu jusqu'à ce jour... un trouble particulier qui la saisissait chaque fois qu'elle s'était prise à attendre impatientement l'heure de retrouver le jeune homme...

— Serait-ce cela, l'amour ? se demandait-elle alanguie...

Alors, elle haussait les épaules et se moquait d'elle-même.

— Vais-je devenir romanesque, moi aussi comme une pensionnaire ?... C'est tellement démodé !...

Mais elle acceptait cet état d'âme nouveau avec une certaine complaisance...

Or voilà qu'on lui prenait Jean-Claude, son Jean-Claude, à son nez, et la victorieuse était cette enfant chétive, cette petite protégée de l'oncle Gilles que Rosine avait toujours considérée avec un obscur dédain...

Sa voix se fait plus implacable :

— Il ne faut pas revoir Jean-Claude, Bérengère.

— Oh ! non, balbutie la petite en se cachant le visage...

— Il faut que vous soyez partie quand il reviendra... Ce sera facile d'expliquer que vous désirez ne pas vous retrouver en sa présence et que vous aimez mieux retourner au couvent pour avoir la paix...

— Ce sera facile... approuve Bérengère, avec un pauvre sourire...

— Voilà oncle, je vous laisse... Du courage ! jette vivement Rosine qui voit sortir de la chapelle la vieille femme que son oncle était en train de confesser. Ma voiture est en bas... je vous attendrai pour vous ramener à Rovel...

Le regard mouillé de Bérengère se fixe sur elle avec amertume :

— Vous êtes vraiment très bonne... articule-t-elle d'un ton indéfinissable.

Chapitre X

Un silence paisible qu'accompagne beaucoup plus qu'il ne le détruit la voix monocorde d'une orpheline, attentive à sa tâche de lectrice, règne sur la salle où une quinzaine de jeunes filles s'active à des travaux d'aiguille... Par la fenêtre ouverte, le jardin embaume le lilas... et l'on perçoit, par moments, le grincement de la brouette du jardinier...

« En son âme très haute, déchiffre la lectrice toujours sur le même ton appliqué, avaient fleuri les roses piquantes du sacrifice... »

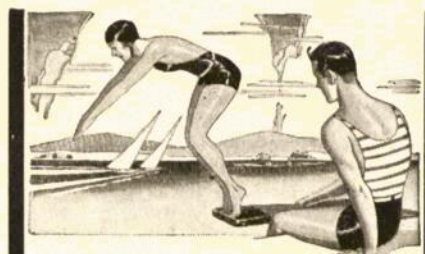


L'éclat des attractions instructives et récréatives de "l'exposition universelle" de 1935 surpassera celui de toutes les années précédentes... concerts donnés par des maîtres du rythme, Rudy Vallée et ses Connecticut Yankees, et la célèbre fanfare des grenadiers irlandais de Sa Majesté... abondants étalages des meilleurs artisans au monde... parade d'une grandeur et d'une richesse sans précédent... concours de bétail et d'animaux de luxe... tous les progrès dans les arts, la science, l'horticulture, le transport, l'électricité, les sports, la mécanique, l'industrie, l'agriculture, la musique et les modes... une promenade d'un mille. Toute la famille trouvera à cette exposition d'inoubliables sujets d'intérêt.

COLONEL F. H. DEACON ELWOOD A. HUGHES
président gérant général

Canadian National
EXHIBITION
TORONTO

23 août au 7 sept. 1935



L'éclat du soleil fatigue les yeux; l'eau les irrite et la poussière les rougit. Soyez prudent — servez-vous de Murine. Elle adoucit, nettoie et rafraîchit.

MURINE 60
POUR VOS YEUX

ANTALGINE
Soulage
MAUX de TÊTE
Douleurs périodiques

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an, au magazine de vues animées Le Film.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE CIE LTEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Assise près de la fenêtre, penchée sur son ouvrage, Bérengère étire, d'un ongle machinal, le pli du linon qu'elle travaille de « jours » consciencieux. « Les roses piquantes du sacrifice... Sa pensée vagabonde l'entraîne loin de l'ouvrage, loin de cette voix monotone qui célèbre les pieuses prouesses de la vie de Sainte Jeanne de Chantal.

Les roses piquantes du sacrifice !... Pour n'être pas encore une sainte, Bérengère en a respiré l'odeur naguère... et elle en demeure toute meurtrie...

En vain, dans la sainte maison où s'écoula sa calme enfance, elle cherche à retrouver la paix et cette blanche allégresse qui la faisait se mêler jadis aux exercices de ses compagnes, à leurs travaux, à leur prières, à leurs jeux, avec un juvénile entrain... Elle n'y retrouve pas ce contentement de soi, cette insouciance puérile qui tissait autour d'elle une atmosphère légère... Maintenant même à la chapelle, elle apporte son cœur lourd et cette fièvre haletante un peu désabusée qui la courbe sur son prie-dieu, sourde aux chants des sérénades qui descendent des voûtes, avec cette prière pathétique aux lèvres :

— Mon Dieu... faites que je l'oublie !... Redonnez-moi mon cœur d'avant !...

Son attitude a intrigué la Supérieure, cette Mère Marie des Anges, tante et tutrice de Bérengère et qui la veille, depuis l'enfance, avec un soin jaloux.

Pendant quinze ans, cette enfant exubérante et malicieuse a été la joie de la maison qui pour elle, dépouillait un peu de son austérité.

Souvent, la Mère disait, lorsque les Sœurs autour d'elle faisaient pour « leur fille » des rêves d'avenir :

— Il faudra un jour ouvrir la cage... Notre Bérengère n'est pas faite pour la claustration et la vie méditative... A sa nature remuante, indépendante, il faut un champ d'action plus agité...

Or, depuis que Bérengère est revenue, elle n'est vraiment plus la même. Il n'est pas jusqu'aux circonstances de ce retour qui ne remplissent la bonne religieuse de perplexité.

Elle a d'abord reçu un mot de l'abbé d'Etchebarne lui demandant de rappeler d'urgence la jeune fille auprès d'elle.

« Je vous expliquerai, lors de ma prochaine visite, les motifs qui me font agir ainsi... Il s'agit de soustraire notre chère pupille à un possible danger ».

Alors que toute émue, Mère Marie des Anges attendait Bérengère avec anxiété, un télégramme était arrivé, laconique mais rassurant :

« Gardons Bérengère... recevrez par courrier bonnes nouvelles »...

Or, dès le lendemain, c'est Bérengère elle-même qui avait surgi nantie de ses bagages, la figure défaite et une si poignante détresse au fond des yeux que la religieuse s'était alarmée :

— Qu'y a-t-il, ma petite fille ?
— Rien, ma tante !... J'avais envie de revenir...

Et, comme elle insistait, sa pupille avait éclaté en sanglots. A travers les soubresauts qui la secouaient, elle proférait :

— Ma tante, je ne veux plus vous quitter !... Le monde est plein de traîtres !... Laissez-moi demeurer dans cette maison, toujours !

Les prunelles de Mère Marie des Anges s'étaient posées sur elle avec inquiétude :

— Voyons, mon enfant, que t'a-t-on fait ?

— Rien... je veux... je veux rester au couvent... je veux prendre le voile !

— Voilà du nouveau, sourit la Mère. Tu disais ne pas avoir la vocation ?

— Farouche, la petite jetai :

— Dieu m'accueillera quand même ! N'est-ce pas ici seulement que l'on peut oublier ?

— Tu as donc quelque chose à oublier... ou quelqu'un ?

Mais à toutes les questions qui échappaient à la curiosité anxieuse de son interlocutrice, la jeune fille opposait un mutisme désespéré.

Alors, la religieuse l'avait regardée gravement :

— Sais-tu que pour revêtir cette robe quand une impérieuse vocation ne nous

la fait pas désirer irrésistiblement, il faut avoir beaucoup souffert ?

— Oh ! ma tante, si vous saviez !...

A genoux, Bérengère avait enfoui son front brûlant dans les plis de la robe monacale et sangloté... mais la religieuse n'avait pu lui tirer d'autre confession.

Aussi bien, elle n'insista pas davantage. Elle comptait sur la douceur émouline de l'atmosphère pour engourdir la douleur trop fraîche de sa nièce.

Mais depuis quinze jours qu'elle était revenue Bérengère gardait son secret... En dépit de ses efforts constants et de sa bonne volonté, le mal qui la minait se trahissait à sa figure pâlie, à ses gestes nerveux, à son incoercible tristesse.

Et la Supérieure attendait impatiemment la vésite de l'abbé d'Etchebarne qui l'éclairerait, espérait-elle, sur le trouble de cette jeune âme.



— Chère géôlière de mon cœur... Voici votre prisonnier.

Le claquoir de la Sœur a retenti sèchement dans le silence. C'est l'heure quotidienne de la récréation qui précède le goûter...

Autrefois, Bérengère accueillait avec allégresse ces instants de détente qui venaient lui apporter la joie vive du jardin, de la course à travers les allées, boucles au vent, des cris enthousiastes et puérils qu'on mêle à la clameur de toute une bande de petites folles ivres de leur brève liberté. Aujourd'hui, elle plie ouvrage sans entrain... Ce jour sera semblable aux autres... grisaille et mélancolie... et, tandis qu'autour d'elle s'agiteront ses ignorantes compagnes, elle écoutera avec un regret sans cesse avivé, les oiseaux chanter dans les nids...

— Oh ! mon Dieu ! quand me redonnerez-vous la paix !... profère-t-elle ardemment, en passant devant le grand Christ douloureux qui domine l'estrade.

Je me sens si petite pour un si lourd chagrin !

Et pourtant, je fais ce que je peux... Certes, elle est sincère...

Depuis son retour éperdu au couvent de son enfance, elle a courageusement essayé de chasser de sa mémoire tous les souvenirs profanes qui lui rappellent cette période de sa vie qu'elle voudrait oublier... Elle n'y parvient que difficilement.

Et souvent, des images cruelles reviennent la hanter.

— Serais-je jalouse ?... Serais-je envieuse ?... se répète-t-elle avec désespoir.

Mais comment empêcherait-elle une vague d'amertume de la submerger toute, lorsqu'elle se représente en imagination la petite église basque toute parée, du chœur aux galeries, des premières fleurs du printemps, ouvrant toutes grandes ses portes d'où coulent les triom-

phes harmonies des orgues, pour accueillir une Rosine rayonnante suspendue au bras d'un Jean-Claude oublieux, ravi de son nouveau bonheur...

Alors, elle ploie sous le faix... Une agitation fébrile lui crise les paumes, lui arrache de petits sanglots révoltés.
— Mon Dieu ! ne m'en veuillez pas... Vous savez bien comment je l'aimais ! gémit-elle, aussitôt repentante.

Et il faut la grâce pure des cloches chantant sur le blanc jardin, pour dissiper un peu sa fièvre.

— Le plus bel amour est dans le sacrifice chuchoté tout bas, au plus secret d'elle-même, une voix grave.

Alors Bérengère songe à son parrain, à ses œuvres qui pourront vivre... à Mademoiselle Edwige qui verra renaitre autour d'elle un Rovel rajeuni... à Jean-Claude construisant un avenir solide et conforme aux traditions sous l'é-

gide et avec le secours des siens, dans l'atmosphère familiale rassérénée... et un peu de baume entre dans son cœur.
— Incarnation... Maria... Dolorès, prononce Sœur Sacramento en retenant par la manche trois jeunes filles comme elles passent devant elle, il y a un jeune senior qui a demandé à être présenté à nos orphelines. Notre Mère a sur lui les meilleurs renseignements... C'est un homme de cœur et un chrétien... Voulez-vous le voir ?

Les jeunes filles interpellées se sont regardées en souriant... Puis, le même éclair d'espérance traverse leurs yeux noirs.
— S'il allait me plaire... Si j'allais lui convenir ?...

Car elles ont l'âge toutes trois de partir, par le vaste monde, construite à leur tour leur nid...

Avec une fièvre joyeuse, échangeant des propos pleins d'optimisme, les trois filles sont allées revêtir leur belle robe du dimanche et poser sur leurs cheveux sombres que sépare la même raie médiane, la dentelle noire d'une mantille.

Un dernier coup d'œil au miroir... Un brin de coquetterie ne messied pas le jour où l'on doit conquérir le cœur d'un époux et la Mère elle-même ne s'y montre point hostile.

— Soyez gracieuses, mes enfants, fraîches et avenantes, recommandez-les avec indulgence. Le désir de plaire n'a jamais été un péché... Avant d'éprouver vos qualités morales, votre prétendu verra vos dons physiques... Que les uns mettent les autres en valeur... Si le bon Dieu vous les a données, c'est justement pour embellir l'existence de ceux qui vous entourent et à qui vous devez vous dévouer durant toute votre vie...

Certes, ce langage eut pu paraître bizarre de la bouche d'une austère religieuse, éloignée de tout sentiment profane... Mais précisément parce qu'elle avait charge d'âmes et d'existence, la Mère Marie des Anges savait parfois s'évader de la sévérité inhérente à son état, pour devenir une maman, lucide et pratique, qu'anime la volonté d'établir, chacune dans la voie qui l'appelle, toutes les pupilles qui composent son cher troupeau.

Donc, sous l'œil attentif de Sœur Sacramento, les trois candidates se sont acheminées vers le parloir. Elles ont le maintien digne et simple qui convient à de jeunes personnes élevées à l'ombre protectrice d'un cloître de moniales... Sous les mantilles, leurs prunelles brillent de curiosité... d'envie... de confiance aussi. Car elles sont sûres de Mère Marie des Anges en ce qui concerne le choix de celui qui désormais assumera la charge de leur avenir.

Certes, les unions de ce genre ne sont bassées sur aucun calcul matériel, sur aucune ambition. Celui qui attend là, derrière les grilles, sait que la fiancée qu'il vient chercher ne lui apportera rien, en dehors du modeste trousseau offert par la communauté... rien que sa jeunesse, sa fraîcheur, ses talents domestiques et cette immense bonne volonté qui est en elle... Mais combien de dots ne valent point celle-là ?

Par avance la Mère l'a averti du caractère de chacune, de ses aptitudes, de sa manière d'être. Contrairement aux autres mariages qui se concluent de par le monde, il a vu leur portrait moral, avant de connaître leurs traits...

Il ne reste plus maintenant qu'à mettre les « partis » en présence pour voir si se produira cette sympathie mutuelle sans laquelle il serait très imprudent de vouloir bâtir une heureuse et durable union...

Dès leur entrée dans la salle proprete qui sent le linge empesté et le bois crû, les fillettes ont échangé un regard ébloui... Car, certes, elles ne s'attendaient point à découvrir dans ce prétendant qui vient les chercher, elles, obscures, démunies, derrière leurs murailles, un Prince Charmant aussi séduisant et qui, il faut bien le dire, ne ressemble en rien aux paysans et aux hobereaux qu'on a coutume d'accueillir entre ces murs lorsqu'ils se présentent « pour le bon motif »...

Grand, souple, élégant, dans son complet de drap gris, le jeune homme s'est levé à leur arrivée et s'inclina courtoisement. Sous ses cheveux cendrés, ses yeux ont une flamme caressante.

— Ma chère qu'il est bien ! chuchotent-elles...

Cérémonieuse, Sœur Sacramento fait les présentations. Elle nomme le visiteur à ses compagnes, puis explique gravement :

— Voici Maria qui est employée à la pharmacie, Dolorès, une artiste en broderie... Incarnation, qui s'occupe du jardin...

Pour chacune, le jeune homme a un mot aimable. Il parle avec elle de leurs travaux... de leurs goûts, les fait rire en comparant Dolorès à l'Ange Gabriel dont une gravure suspendue au mur représente l'image guerrière, et implore d'Incarnation le secret des boutures de géraniums...

Sa politesse et sa gaieté enthousiasment les jeunes filles qui trouvent trop court le quart d'heure qui leur est rituellement accordé pour cette première entrevue...

Mais la Sœur Sacramento est loin d'être aussi satisfaite. Elle a remarqué qu'en dépit de son empressement apparent, le visiteur était distrait, préoccupé. A plusieurs reprises, ses yeux se sont tournés vers la porte comme s'il s'attendait à voir surgir quelqu'un...

Lorsque les trois jeunes filles ont quitté la salle, emportant chacune un secret espoir et une même anxiété au fond du cœur, elle va se retirer à son tour laissant à sa supérieure le soin d'apprendre de la bouche du « prétendant » laquelle des pupilles il désire connaître davantage, quand le jeune homme l'arrête.

— Ma Sœur, il y a une autre jeune fille que je voudrais voir...

Sous la blanche auréole de la cornette, le front de Sœur Sacramento s'est froncé. Elle fixe sur l'intrus des yeux sévères :

— Une autre jeune fille ?... Que voulez-vous dire, Monsieur ?

— Ne vous fâchez pas, ma Sœur... Je n'ai aucune mauvaise intention, je vous assure !... Au surplus, j'avais une lettre d'introduction particulière pour Madame la Supérieure.

— Pourquoi ne la lui avoir pas remise, il y a huit jours, quand vous êtes venu faire votre demande et parler à notre Mère ? s'enquiert la religieuse, méfiante...

Pourtant, elle ne peut s'empêcher d'éprouver pour cet inconnu une obscure sympathie...

— Je voulais être reçu au même titre que les autres... Je voulais que votre Supérieure s'entourât elle-même des garanties habituelles et jugeât, de son propre aveu, si j'étais digne ou non de recevoir une épouse de sa main...

La religieuse examine pensivement cet étrange prétendant. Qu'a-t-il besoin de venir chercher femme parmi les orphelines, lui à qui la Providence a dispensé tant d'avantages physiques, propres à attirer les jeunes cœurs ?... Il y a, de par le monde, nombre de filles à marier, plus séduisantes, plus fortunées, plus brillantes que les pupilles de Mère Marie des Anges et qui ne demanderaient pas mieux certes que d'unir leur existence à celle de ce jeune homme, beau comme un Prince de contes de fées.

Elle lui en veut même un peu, au fond d'elle-même : à cause de lui, ses pauvres petites, si raisonnables d'ordinaire, vont avoir la tête perdue !...

— Il n'y a pas d'autres jeunes filles en âge d'être mariées, chez nous, rétorquait-elle, un peu sèchement.

Il ne se démonte pas.

— Je crois que vous en oubliez une, ma Sœur, dit-il fermement, avec une ombre de sourire sur les lèvres.

Sœur Sacramento est éfarée.

— Mais, Monsieur...

— Il s'agit de Mademoiselle Renaud... la filleule de l'abbé d'Etchebarne dont j'ai un mot de recommandation pour Mère Marie des Anges... articula doucement son interlocuteur.

— Dans ce cas, Monsieur... il fallait le dire tout de suite... Mais il me paraît inutile que vous insistiez, Bérengère, depuis quelques semaines, à décidé de demeurer parmi nous... Elle a refusé déjà plusieurs entrevues qui lui ont été offertes. Elle n'a pas la vocation du mariage.

Le sourire du jeune homme s'accroît.

— Pardonnez-moi, ma Sœur, de ne pas partager son opinion... ni la vôtre, sur ce sujet...

La stupéfaction de la Sœur est à son comble. Elle fixe le visiteur, une seconde, puis, paraît prendre son parti :

— Dans ce cas, Monsieur, il vaut mieux, en effet, que vous vous adressiez à notre Mère... Je vais vous annoncer...

— Ce sera d'autant plus facile, ma Sœur, que tout à l'heure la Sœur tourière a introduit chez votre Supérieure l'abbé d'Etchebarne arrivé en même temps que moi... et qu'en ce moment, elle doit m'attendre...

Et avec une exquise politesse, le jeune homme s'effaça pour laisser passer devant lui la Sœur Sacramento, sidérée.



— Que me veut donc ma tante, à cette heure ? s'informait Bérengère en suivant Sœur Sacramento à travers les couloirs.

— Elle vous le dira elle-même, ma chère enfant, sourit la religieuse, en frappant à la porte de Mère Marie des Anges, ce qui déroba à sa compagne l'expression de malice attendrie qui rajeunissait son visage uni.

— Entrez ! proféra d'intérieur, la voix grave de la Supérieure...

La jeune fille pénétra dans la pièce qui servait de bureau et où se discutaient les intérêts de la communauté.

Sa tante l'accueillit avec le doux sourire habituel.

— Ma chère petite, dit-elle en désignant un siège de paille à la jeune fille, Je t'ai fait venir pour te parler d'une chose grave...

A l'inquiétude qui traversa le regard bleu, elle comprit l'alarme en éveil de cette âme amoureuse et se hâta d'ajouter :

— Oh ! ne te trouble point. Tu sais quel intérêt affectueux je te porte. Je m'engage à n'exercer sur toi aucune pression qui pourrait porter atteinte à ton libre arbitre. Pourtant, je dois te transmettre une proposition qui m'a été faite et que je crois de mon devoir de ne te point laisser ignorer. Il s'agit de mariage...

— Oh ! Tante, je ne veux point me marier...

Le cri avait jailli comme une plainte. Du geste, la religieuse apaisa son interlocutrice.

— Je t'en prie... Laisse-moi parler !... Le prétendant qui est venu tout à l'heure et sur qui j'ai les meilleurs renseignements n'a pas encore fixé son choix parmi les trois orphelines à qui j'avais pensé pour lui. D'autre part, il désire vivement choisir son épouse dans cette maison... Tu sais que j'avais toujours rêvé, dès que j'aurais un parti convenable, te le proposer... ce jour est venu. Je ne crois pas que tu trouverais mieux que ce jeune homme qui est aimable et séduisant, qui a une certaine fortune et qui semble promis à un bel avenir... Sans doute son passé n'est-il pas irréprochable... Mais le fait même de vouloir se marier en de telles conditions prouve qu'il attache au mariage toute son importance et cela témoigne en faveur de ses sentiments actuels.

Bérengère avait écouté, le front baissé, le discours de la Supérieure. Quand celle-ci eut terminé, elle releva une face têtue, au regard déterminé, qui semblait avoir perdu toute sa jeune lumière.

— C'est inutile, je ne veux pas le voir. Ni lui ni un autre !...

Pressante, la Mère assura :

— Voyons !... C'est de l'enfantillage ! Tu n'es pas faite pour notre existence monacale. Pour t'avoir veillé depuis ta tendre enfance, je connais mieux que toi les besoins de ton cœur et de ta nature... Ton destin est au milieu du monde, Bérengère !...

— Oh ! ma Tante ne me parlez pas du monde !...

Une véritable douleur éclate dans la puérile voix frémissante, tandis que la petite poursuit sur un ton passionné :

— Le monde... Avant d'y être mêlée, j'étais heureuse, insoucieuse, confiante... je croyais que la vie était une belle route claire... et que les hommes étaient justes et bons... Maintenant, ils me font peur ! chuchote-t-elle, tandis que tous ses traits se crispent et qu'elle fait un effort pour avaler ses sanglots.

La religieuse la considère gravement.

— Ma petite fille, dit-elle enfin, en hochant sa belle tête pensive, tu es bien jeune pour avoir sur un tel sujet des



UN TUBE DE COLGATE

doit rendre vos dents plus blanches...
votre sourire plus brillant

OU VOTRE ARGENT REMIS EN DOUBLE



Brossez vos dents deux fois par jour avec du Colgate jusqu'à ce que vous ayez employé tout un tube. Après cela, si vos dents ne sont pas plus nettes, plus blanches qu'auparavant, retournez le tube vide à Colgate-Palmolive-Peet Co., Limited, Toronto, Ont. Nous vous retournerons deux fois son prix.

VOICI votre chance d'éprouver le Colgate. Donnez-vous la preuve, sans risque, du fait que le Colgate peut rendre vos dents plus propres et plus brillantes que les pâtes à dents ordinaires. Nous savons que vous serez enchanté, après avoir employé le premier tube — de voir comme votre sourire est devenu fascinant... grâce à la **DOUBLE ACTION DE NETTOYAGE DU COLGATE.**

PREMIÈREMENT : Le Colgate pénètre dans chaque petite crevasse. Il nettoie vos dents parfaitement.

DEUXIÈME : Il polit vos dents avec le même ingrédient sûr que la plupart des dentistes emploient. Et la saveur de menthe du Colgate garde votre haleine douce et fraîche.

Commencez cette épreuve aujourd'hui. Voyez comme le Colgate aura tôt fait de rendre vos dents plus blanches qu'elles ne l'ont jamais été.

4010F

EPARGNEZ 10% A 50%

LE COLGATE COUTE MOINS CHER QUE TOUT AUTRE DENTIFRICE BIEN CONNU.



Cette garantie s'applique également à la Poudre à Dents Colgate qui a la même action double de nettoyage.

Tous les aliments l'incommodaient

A cause de l'acidité — corrigée par Kruschen

« Il n'est que juste que je fasse connaître ces faits », écrit une garde-malade. « Je souffrais tellement d'acidité et de flatulence que cela me rendait vraiment malade. Je ne pouvais guère plus manger, et quand je m'astreignais à prendre de la nourriture, j'étais terriblement incommodée. Il y a maintenant 12 mois que je prends des Sels Kruschen et j'ai la conviction qu'ils ont remis mon système digestif d'aplomb. Je me sens aujourd'hui vigoureuse et capable de vaquer à mon travail ». — Garde E. S.

La mauvaise digestion est causée par la sécrétion insuffisante des sucs gastriques. Il en résulte que les aliments, au lieu d'être assimilés par l'organisme, se ramassent et fermentent à l'intérieur, produisant des acides nocifs. L'effet immédiat des six sels minéraux composant Kruschen est d'activer la sécrétion de ces sucs digestifs. Et si vous continuez ensuite à prendre la « petite dose quotidienne », les toxines et déchets alimentaires sont éliminés régulièrement chaque jour. La digestion, naturellement, se fait ensuite normalement.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Réformateur Myrriam Dubreuil

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Correspondance strictement
confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA.

idées aussi arrêtées... Tu prétends que tu veux passer toute ta vie parmi nous ? Je ne m'y opposerai pas... mais à une condition... Mon devoir est de te demander de te prêter à une de mes petites expériences... Une seule... Après je ne te tracasserai plus... Je désire que tu voies ce jeune homme, conclut-elle énergiquement. Le ton est celui du commandement.

Bérenère lève sur sa tante un regard suppliant, mais l'attitude de celle-ci reste ferme.

— Soit, cède la jeune fille en pliant les épaules d'un air las... Je vous obéirai... mais c'est si inutile !...

Parce qu'elle a enfoui sa tête dans ses mains jointes, elle ne voit pas le furtif sourire qui éclaire, un bref instant, la figure austère de la Supérieure.

— Il est dans l'oratoire... dit celle-ci, indiquant du geste la pièce voisine. Suis-moi... veux-tu ?... Je te le présenterai.

Dans l'oratoire ?... Bérenère est un peu étonnée... Mère Marie des Anges n'a pas coutume de se montrer à ce point accueillante avec un étranger qu'elle lui donne accès dans une des pièces qui lui est particulièrement réservée.

Mais sa tante ne lui laisse pas le temps de la réflexion... Elle l'a précédée dans la pièce voisine et sur le seuil, l'attire d'un geste amical... et un peu protecteur.

A leur entrée, un homme qui se trouvait debout le front contre la vitre nue, se retourne avec vivacité. A contre jour, dans le soir qui baisse lentement et établit dans la pièce une demi-pénombre, Bérenère voit se profiler sa silhouette et son profil... Son costume fait une grande tache claire...

Le cœur de Bérenère s'est mis à battre dans sa poitrine... Des deux mains, elle s'appuie à la muraille comme pour se retenir... Vers la Supérieure, elle vire des yeux affolés...

— Eh bien... je crois que je n'ai pas besoin de te présenter, Monsieur Hamelin, n'est-ce pas ? profère Mère Marie des Anges avec une grande douceur...

La voix de la jeune fille chavire. Elle tend les bras comme pour demander du secours :

— Ma tante... je ne veux pas... non... Laissez-moi partir...

— Chut !... Tu m'as promis de l'écouter... As-tu donc tellement peur de toi-même ?

Avec une gaieté inattendue, elle interpelle le jeune homme :

— Eh bien, Monsieur Hamelin, qu'avez-vous à dire ?

— Madame, je vous demande de me donner cette jeune fille pour épouse... C'est elle... et pas une autre que j'ai choisie... déclare la voix vibrante qui enveloppe toute l'âme de Bérenère d'effluves chaleureux.

Bérenère sent tout tourner autour d'elle... Mon Dieu ! aura-t-elle jamais la force ?... Derrière son dos ses ongles agrippés griffent le plâtre. Elle détourne son profil tétu :

— Je ne veux pas me marier...

— Bérenère, regardez-moi !...

L'intonation impérieuse la fait tressaillir. Elle relève son pâle visage. Pourquoi est-il si pâle à son tour ?... Quelle émotion traverse ces yeux dont toute la lumière grise à fondu dans un vert tendre et si transparent ?... Où est le sourire ironique... le pli railleur des paupières ?... Il y a, sur cette face nouvelle, une gravité qu'elle n'y a jamais vue.

— Pourquoi êtes-vous partie ?

Il a jeté la question comme un argument triomphant... Et maintenant, il poursuit, tour à tour véhément et passionné :

— Pourquoi être partie, vous être sauvée comme si un danger vous menaçait... comme une voleuse qui a dérobé un bien précieux... Et c'est cela que vous aviez fait en effet. Dans votre fuite, vous emportiez tout mon espoir et la paix de mon cœur... C'est cela que je suis venu vous demander de me rendre...

Les mains de Bérenère se sont rejointes et ses doigts se crispent et se pétrissent, nerveusement. Elle ne sait où diriger ses regards affolés... En réalité, elle est devant lui comme une bête prise au piège.

Elle essaie de se tourner vers sa tante pour chercher un appui... mais sa tante n'est plus dans la pièce... Par la porte restée ouverte, Bérenère entrevoit sa silhouette penchée sur le prie-dieu...

Mère Marie des Anges implore, à cette heure décisive, la seule aide efficace qui puisse mettre la lumière dans cette âme troublée.

— Moi, si je suis parti, Bérenère, ce fut pour aller me libérer des liens qui m'attachaient encore à un passé que je veux rayer de ma vie...

Se libérer des liens... Il a rompu avec son père ! C'est exactement ce que disait Rosine !... Le désastre est accompli... et c'est pour elle, Seigneur, pour elle et par elle que se déclenche la catastrophe.

Elle a un geste de supplication :

— Oh ! non, Jean-Claude, pas ça... Il ne fallait pas !... Il ne fallait pas !... Il ne faut pas !...

Il y a tant d'alarme dans son attitude, elle manifeste un si singulier émoi qu'il l'examine avec surprise. Aussi bien sa conduite lui demeure incompréhensible.

Quand il est revenu à Rovel, après sa décision soudaine, une joie attendrie le possédait. Ce qui lui arrivait, à lui, le sceptique, le blasé, l'insouciant, lui semblait beau comme un miracle !

A sa grande stupeur, il avait appris le départ précipité de son amie... et ni sa tante, encore ahurie, ni l'abbé d'Etchebarne, perplexe, n'avaient pu lui donner raison de cet événement brusque.

— Le matin où je lui ai annoncé que tu l'aimais, j'ai cru qu'elle s'évanouirait de joie tant son émotion fut visible et profonde, déclara la vieille demoiselle... Et le lendemain, alors que je la croyais à l'Ermitage, elle est revenue avec une figure décomposée et m'a déclaré qu'elle voulait rentrer au couvent. Elle n'avait même pas vu l'abbé d'Etchebarne... et elle n'a pas voulu différer son départ pour le voir... C'est plus fort que tout !

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas, Bérenère ? interroge-t-il, en la dévisageant.

— Vous brouiller avec votre père... Il faut épouser Rosine !...

Les yeux de Jean-Claude foncent... et leur regard se fait plus aigu.

— Qu'est-ce qui vous fait croire, demande-t-il, incisif, que je me brouillerai avec mon père si je n'épouse pas Rosine ?

Il la voit se troubler, détourner la tête avec embarras... Il commence à deviner la petite perfidie de sa belle voisine de Briketénia.

Mais déjà Bérenère s'est reprise. Elle le regarde à son tour, bravement et sa voix ne tremble plus, quand elle prononce, avec un bon sourire :

— Ce mariage est le seul souhaitable pour vous, Jean-Claude... J'espère... je suis sûre que Rosine vous rendra heureux.

— Je n'en suis pas aussi sûr que vous... Je vous aime, Bérenère...

La petite a tressailli comme un chèvrefeuille sous le vent. Ses cils palpitent sur ses prunelles pleines d'émoi. Ah ! pourquoi la voix du bien-aimé at-elle des inflexions si câlines... et si solennelles aussi ?...

— Si j'ai tardé à vous faire cet aveu, c'est que j'estimais n'être pas digne... J'avais besoin de me délivrer de mille choses douteuses... que ces dernières années avaient mises dans ma vie, besoin aussi de me pencher sur moi-même, de retrouver, derrière le fétard léger et fou, ce garçon enthousiaste, clair, qui, certains matins d'il y a quatre ans, s'envolait dans l'aube pure, droit vers l'azur... Et maintenant, mon âme est dépouillée comme un vin nouveau qui sort de la cuve... Hurrah ! pour la nouvelle journée, Bérenère !... Elle sera belle puisque vous présidez à sa naissance et que vous serez mon cher compagnon de route... Ah ! mon amour, jamais je n'ai autant senti comme durant toutes ces semaines passées loin de vous, à quel point vous m'étiez nécessaire !...

Les mains impétueuses de Jean-Claude se sont emparées des poignets fiévreux... Bérenère voudrait se débattre... Elle se tourne, affolée et tremblante, vers la porte de sa tante... Mais, sur le seuil c'est la haute stature de l'abbé d'Etchebarne qui se dresse.

— Parrain !...

Avec un grand cri, Bérenère s'est arrachée à Jean-Claude. Elle se précipite vers le prêtre et tombe, sanglotante, sur son épaule.

— Parrain... je n'en peux plus !... Faites lui comprendre que je ne peux accepter !... Je suis pauvre... Son père ne voudra pas...

L'abbé a un rire sonore :

— Son père ?... Mais il est venu tout exprès à Rovel pour faire ta connaissance !... Tu as réussi à réconcilier les irréductibles ennemis...

Et tandis que le plus intense étonnement apparaît sur les traits de sa filleule, il ajouta, cordial :

— Et puis, tu sais, tu n'es pas tout à fait pauvre... Ton vieux parrain avait mis en réserve pour toi une coquette somme qui sera ta dot, mon petit... que ton orgueil soit apaisé !...

Les prunelles de la jeune fille s'agrandissent.

— Une dot, dites-vous... Mais... mais je ne veux pas... Vous n'avez plus d'argent...

— Plus d'argent ?... Qui t'a raconté cette histoire ? s'inquiète l'abbé, en fixant le petit visage empourpré.

— Rosine m'a confié...

— Voilà ! Je l'aurais parié !... C'est un tour de la pécore !... éclate Jean-Claude, mi-furieux, mi-amusé... Ah ! excusez-moi, Monsieur l'abbé... J'oubliais qu'il s'agissait de votre nièce...

— J'ai bien peur que, guidée par le dépit, Rosine n'ait commis une vilaine action, murmure lentement l'abbé dont les traits se sont assombris. Quoi qu'elle t'ait dit, au sujet de ma fortune, elle n'a pas dit la vérité. Tous mes fonds sont dans une banque de Pau, à l'abri des spéculations de mon frère... du budget que je réserve à mes œuvres et qui, Dieu merci, me permet pas mal de libéralités, en dehors de ces dernières, j'ai distrait une somme que j'ai divisée en deux parts égales pour constituer une dot à Rosine... et à toi.

— Oh ! mon parrain, balbutie Bérenère dont le cœur tendre déborde de reconnaissance, je n'y ai pas droit...

L'abbé ne répond pas toute de suite... Son regard semble caresser la jeune et claire silhouette, la figure anxieuse soulevée vers lui. Sa main effleure les boucles qui sortent de la mantille :

— Petite, tu es mon plus cher souvenir. Tu ressembles à une femme dont mon cœur garde l'image comme une relique...

Sa voix s'est assourdie... Ses yeux mélancoliques vont chercher dans le passé la trace du rêve ébauché. Une douceur passe sur ses traits.

— J'ai aimé ta mère... Elle a été la lumière, la ferveur de mes vingt ans... Des difficultés d'ordre matériel et surtout la volonté d'un père intransigeant et ambitieux, autant que peut l'être mon frère aujourd'hui, m'ont empêché de la demander en mariage. Cet amour est resté secret au fond de moi-même... Je l'ai sacrifié à la famille, aux convenances, au devoir filial... Mais par ce sacrifice mme j'ai conquis le droit de te parler comme je le fais aujourd'hui... Ma petite, sois heureuse !... sans crainte, sans arrière-pensée... Tu le peux, je te l'assure... Que ton bonheur d'aujourd'hui soit aussi beau que mon rêve d'hier...

Il a effleuré, d'un baiser paternel, le front de sa filleule... et Bérenère émue jusqu'aux larmes, se sent entraînée hors de la pièce par la poigne robuste de Jean-Claude...

— Voilà ! conclut celui-ci, péremptoire, tandis qu'il l'emmène au pas gymnastique, dans les couloirs, moi j'ai l'impression que je n'ai plus rien à ajouter...

Dehors, sur le jardin calme, le soir est couleur de mirabelle... Une immense paix s'étend sur les choses et les magnifices. Autour des montagnes royale-ment mauves, le ciel est plein de promesses.

Là-bas au fond de l'allée il y a un amandier adorable qui n'en finit pas de fleurir.

C'est là que l'impétueux garçon se dirige avec sa proie... d'un geste autoritaire, il la jette, essoufflé et ravi, sur le banc de pierre et tandis qu'elle proteste, avec un rire roucoulant de colombe : oh ! Jean-Claude, en voilà des façons !... il s'agenouille sur l'herbe à ses pieds et s'empare de ses bras frais qu'il noue autour de son cou.

Alors la voix changée avec un grave et fier sourire :

— Chère geôlière de mon cœur... Voici votre prisonnier.

F I N

Les Familles Canadiennes

par Emile FALARDEAU

BOURDON

Mlle O. B. Montréal.

Les familles de ce nom, qui ont vécu dans les paroisses de Boucherville, Varennes et même Longueuil, descendent presque toutes de Jacques Bourdon, notaire de la Seigneurie de Longueuil, arrivé à Ville-Marie (Montréal) en 1666.

Celui-ci était le fils de Jean Bourdon, bourgeois, et de Dame Magloire Legris de la paroisse de « Saint-Godard », ville de Rouen en Normandie (département actuel de la Seine-Inférieure).

J. B. dut demeurer à Longueuil jusqu'à vers 1677, d'où à la suite d'une concession et de certains autres avantages il alla s'établir à Boucherville. On trouvera de plus amples renseignements dans un travail, qui paraîtra sous peu, intitulé les « Pionniers de Longueuil », par votre humble serviteur.

LAPOINTE

M. A. L. Montréal.

Votre nom de Lapointe vient de ce que votre ancêtre vivait dans une pointe d'île.

Puisque vous me mentionnez le nom de Godard mêlé à celui de Lapointe, je suis heureux de vous dire que vous descendez de :

Etienne Godard né vers 1656, fils de François Godard et de Louise LeRiche, de la paroisse de Senlis, (département actuelle de l'Oise.), s'est marié le 6 octobre 1687, à Sainte-Anne de la Côte de Beaupré, à Marie-Madeleine de Lavoye, fille de René de Lavoye et de Anne Godin.

MIGNERON

Mlle A. M. Joliette.

Toutes les familles du nom de Migneron descendent du même ancêtre, mais il y a deux souches collatérales distinctes, ce qui explique quelque peu pourquoi vous aviez été mise sous une fausse impression.

Les familles Migneron, sans aucune exception, descendent toutes de :

Pierre Migneron, né vers 1585 et marié vers 1630 à Marie Guillemet et demeurant dans une paroisse du Poitou. Ceux-ci ne sont pas venus vivre en Canada.

Première souche :

Jean Migneron dit-Lajeunesse, né vers 1636, marié vers 1657, endroit inconnu, mais il passa son contrat de mariage en date du 10 août 1657 (greffe de Audouart) à Marie Pavie, fille de Christophe Pavie et de Madeleine Nadeau de la paroisse d'Oleron comprise dans l'évêché de la Rochelle (pays d'Aunis), département actuel de la Charente-Inférieure.

M. EMILE FALARDEAU

Comme nos lecteurs l'ont remarqué avec plaisir, M. Emile Falardeau reprend dans notre revue son intéressante chronique de généalogie canadienne. M. Emile Falardeau vous donne chaque mois l'histoire de quelques familles canadiennes-française et, de temps à autre, l'histoire plus complète de l'ancêtre commun des familles les plus répandues au Canada. C'est ce qu'il a fait, le mois dernier, pour la famille Charbonneau. Tous nos lecteurs et lectrices peuvent lui écrire directement pour lui communiquer leurs demandes. Libellez ainsi vos lettres: M. Emile Falardeau, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal.

Deuxième souche collatérale (frère du précédent) :

Laurent Migneron, né vers 1639, et marié probablement dans une paroisse de la Côte de Beaupré (régistres disparus vers l'époque de la descente des Anglais en 1690) à Marie Anne St-Denis, née en France de Pierre St-Denis et de Vivienne Bunelle.

Après le décès de celle-ci, Laurent convola avec Marie Guillaume.

PESANT DIT SANSCARTIER

Anxieux de savoir.

La souche première de cette famille est :

Antoine Paysan dit Sanscartier, né vers 1682 (puisqu'il était âgé de quarante ans lors de son mariage) capitaine dans la compagnie du sieur de Buisson, fils de Antoine Paysan et de Marie Jeanne Marchand de la paroisse « Saint-Germain » ville de Poitiers (actuellement chef-lieu du département de Vienne).

A. P. s'est marié le 3 novembre 1722 à Saint-Laurent, (île de Montréal) à Marie-Elizabeth Tessier dit Lavigne, fille de Jean-Baptiste Tessier dit Lavigne et de Elizabeth Renaud.

POTVIN, TIRE DE POITEVIN

Est le surnom attaché aux habitants du département de Poitiers, (département actuel de Vienne).

Il y a eu près de quarante colons de cette partie de la France qui ont fait souche en ce pays, ce qui explique pourquoi ce nom de Potvin (déformation de Poitevin) est si connu au Canada.

Voici une liste, incomplète il est vrai, mais qui peut donner une idée à la majeure partie de ceux qui portent ce nom et leur permettra de retracer celui qui leur est propre.

Aloignon dit Poitevin; Aymard (devenu Emard) dit Poitevin etc. :

Barbeau; Beauvoil; Cadioux; Criquet; DeSerres; deSèves; Dumont; Dubeau; Florenson; Gagné; Garnier; Gauthier; Gendron; Gibault; (Gibeau); Giroux; Grelier; Grenier Harpin; (Arpin et Herpin); Lafleur; Lagneau; Lamontagne; Laroche; Latendresse; Laviolette; Maupetit (Montpetit); Neltier; Pacreau; Perrot (Perreault); Préfontaine; Rafault; Roy; Salmanaye; St-Louis, etc., etc.

DEPOCAS

Mme J. D., Ottawa.

L'ancêtre des familles de ce nom est: Jean Depocas, né vers 1710, fils de Jean Depocas et de Jeanne Billard, de la paroisse de Cambo, comprise dans le diocèse de Bayonne (département actuel des Basses-Pyrénées) et marié le 2 juin 1736 à Québec à Marie-Louise Paquet, fille de Jacques Paquet et de Marie-Françoise Stevens.

EQUIPEMENT FIABLE ET PEU CÔUTEUX POUR MAISONS DE CAMPAGNE

SYSTEMES D'ECLAIRAGE DOMESTIQUES



Les Systèmes d'Eclairage Domestiques Fairbanks-Morse s'adaptent aux maisons de toutes dimensions. Fonctionnement facile — économique et recommandable. Avec un Système d'Eclairage F-M, vous aurez la lumière électrique dans toutes les pièces de la maison — dans les dépendances, poulaillers, etc. Le Système d'Eclairage Domestique Fairbanks-Morse fonctionne également à la gazoline et au kérosène.

SYSTEMES D'EAU DOMESTIQUES



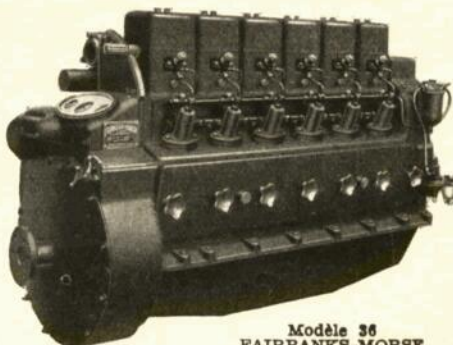
Systèmes électrique et motorisé pour puits profonds ou peu profonds. Capacité de 200 gallons et plus à l'heure. Un Système d'eau domestique Fairbanks-Morse vous permet, pour quelques sous par jour, d'avoir toujours de l'eau courante sous pression. Ces installations F-M sont d'une conception très simple; compactes, elles prennent le minimum d'espace; leur fonctionnement ne donne jamais d'ennuis.

POELES, FOURNAISES, etc.



Les Poêles de camp, Fourneaux, Chauffe-Eau et Fournaies Adam Hall sont fabriqués à Sherbrooke, P.Q., avec de l'acier laminé à froid de la meilleure qualité et excessivement résistant. L'équipement Adam Hall vous assure de nombreuses années de satisfaction. Nos succursales tiennent un assortiment complet de Poêles, Fourneaux, Chauffe-Eau, Fournaies et pièces de rechange, de façon à donner à la clientèle un service prompt et efficace.

MOTEURS



Modèle 36
FAIRBANKS-MORSE
MOTEUR DIESEL
60 C.V.

Moteurs Diesel Fairbanks-Morse de grande vitesse de 10 à 160 chevaux-vapeur pour service industriel, yachts, et bateaux de plaisance de toutes sortes. Fonctionnement économique. Moteurs à gazoline Red Wing, de 4 à 125 C.V.. Moteurs portatifs. Moteurs pour toutes fins — dans toutes les dimensions et toutes les forces.

Ecrivez pour recevoir nos bulletins

The CANADIAN
Fairbanks-Morse
COMPANY-Limited

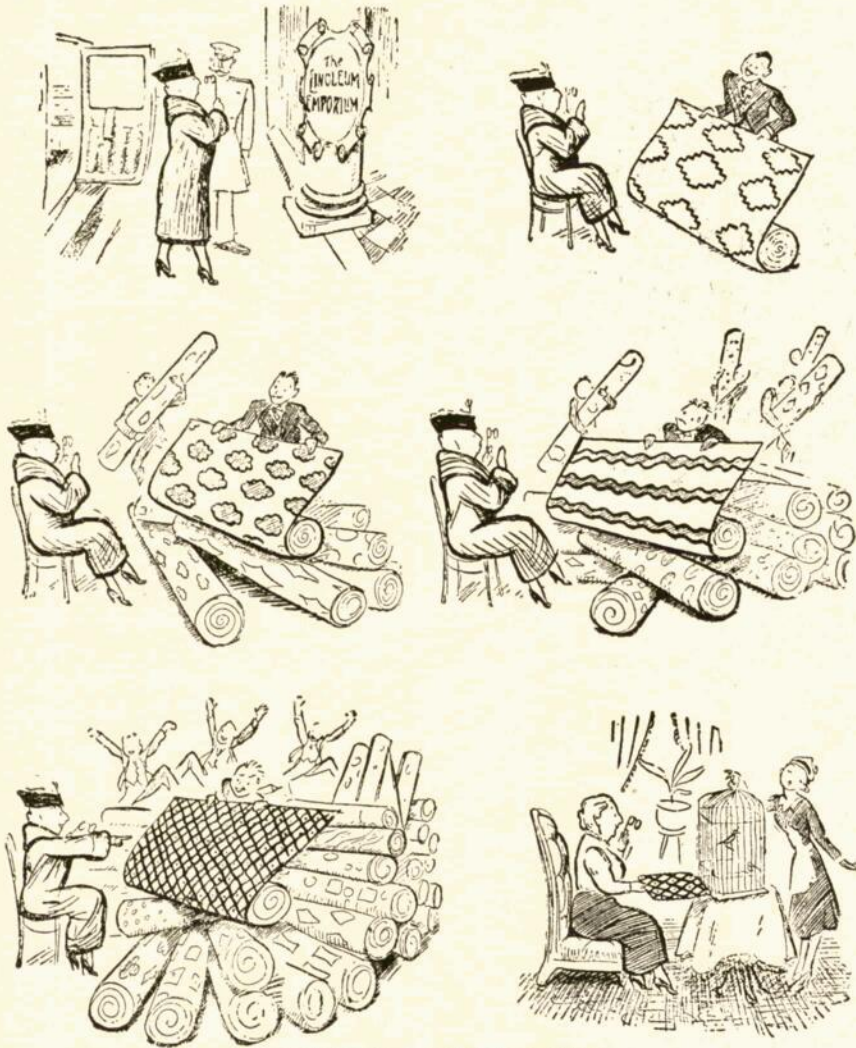
Ottawa

980, rue St-Antoine, Montréal,

Québec

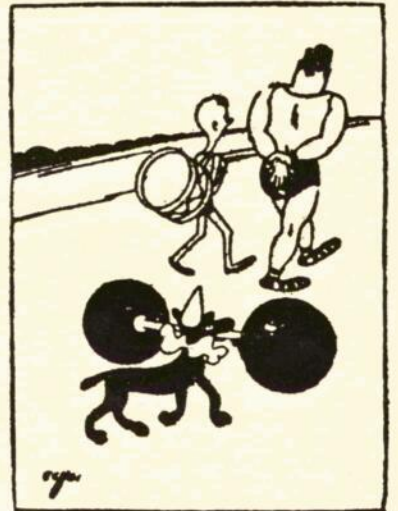
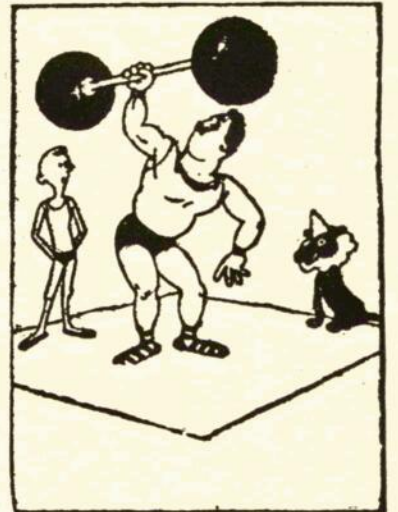
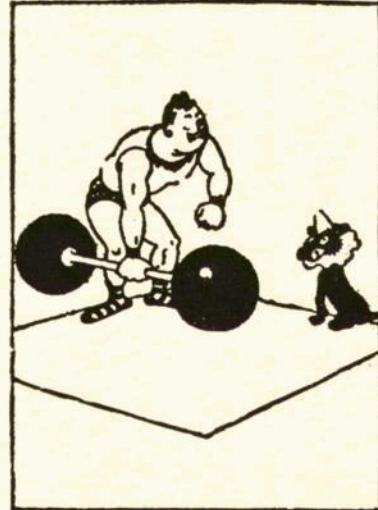
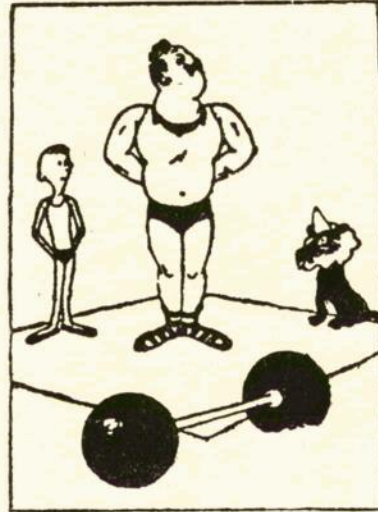
Rien de trop sérieux...

Histoire sans paroles

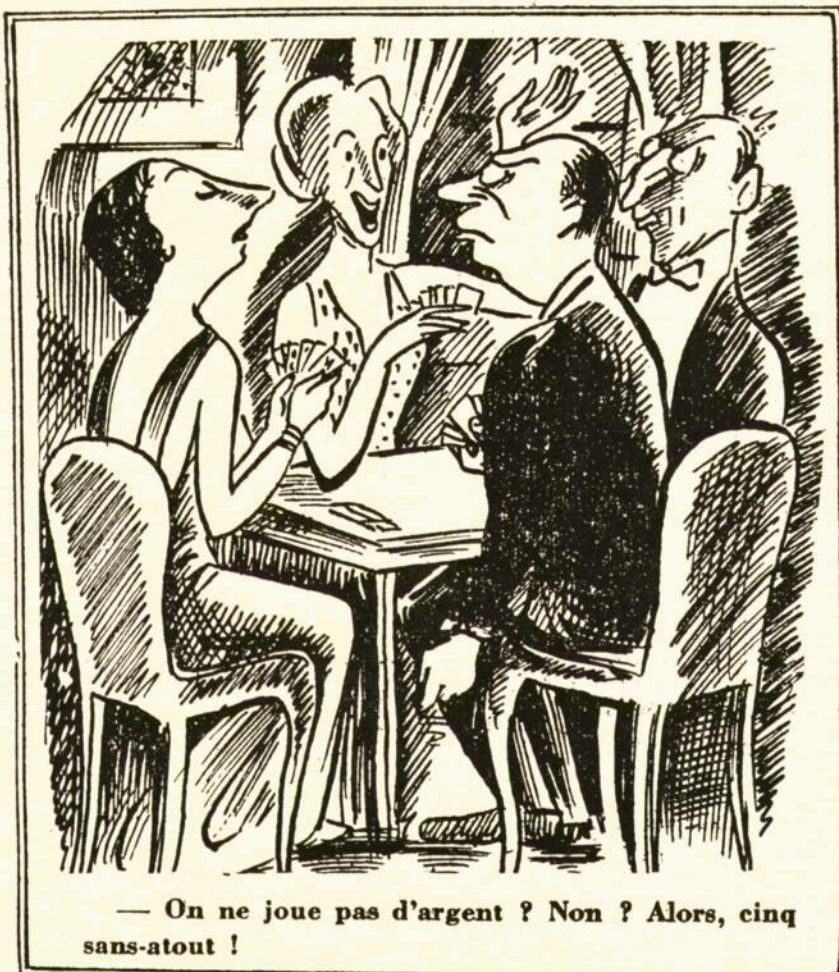


ACHAT D'UN LINOLEUM

(Punch)



(Luz, Madrid)



— On ne joue pas d'argent ? Non ? Alors, cinq sans-atout !

(New Yorker)

LES QUESTIONS BETES



—As-tu mal à la jambe ?



Une petite robe nautique qui se porte aussi bien sur terre qu'à bord d'un yacht ou d'un canot pendant les prochaines vacances. Crêpe rayé de petits carrés, création Celanese. Blanc avec col et étoiles bleu marine.

De fraîches toilettes d'ÉTÉ

Cette charmante petite robe en crêpe de Dresde, tissu Celanese, est d'un bleu pâle relevé de quelques couches de bleu marine.



Autre création Celanese pour les journées moins chaudes: robe en taffetas relevée de plaid écossais au col et aux manches.



« Aie ! Aie ! Maman ! Quel plaisir dans mon carré de sable ! Mais, maintenant, comme la peau me chauffe et me fait mal ! Que faire, maman ? — Un bain et de la Poudre Johnson pour les bébés par tout le corps. — Ah ! Maman. Tu as toujours les meilleures idées ! »



« Comme ça va être doux cette poudre veloutée qui pénétrera dans les plis de ma peau ! Pas de fragments acérés dans la Poudre Johnson pour les bébés; pas de Stéarate de zinc ni de racine d'iris. Préparée avec les plus fins talcs importés. Rien d'étonnant à ce que je sois le plus beau bébé des alentours ! »

● Envoyez dix sous (en monnaie) pour de généreux échantillons de Poudre, Savon et Crème Johnson pour Bébé à

Johnson & Johnson Limited
MONTREAL CANADA

POUDRE *Baby* JOHNSON
FABRICATION CANADIENNE



NE SOUFFREZ PLUS !
Le Traitement Médical
F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Golte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, P. Q.

Comment faire une bonne



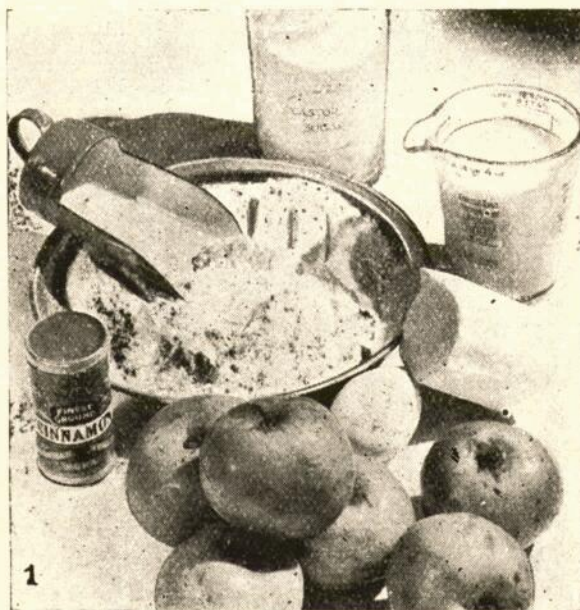
2 Pelez les pommes et enlevez les cœurs. Faites cuire jusqu'à tendreté avec une cuiller à soupe de sucre.



3 Incorporez la graisse dans la farine et le sel. Puis mettez-y en brassant 2 onces de cassonade et assez d'eau pour faire une pâte molle.

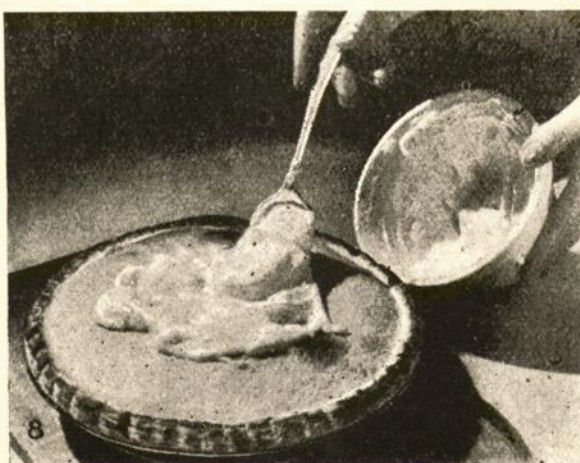


4 Tournez la pâte sur une planche enfarinée. Coupez en deux et couvrez d'un des morceaux découpés en rond tout un plat à tarte.



INGREDIENTS

2 onces cassonade	1½ livre de pommes
½ livre de farine	½ c. à thé de cannelle
Une pincée de sel	½ chopine de sauce cossetarde épaisse
Eau froide	1 blanc d'œuf
1 c. à soupe sucre	¼ once cassonade
¼ livre de beurre	



8 Fouettez ferme le blanc d'œuf et l'once et demie de cassonade. Etendez sur la tarte et faites cuire au four de 15 à 20 minutes.

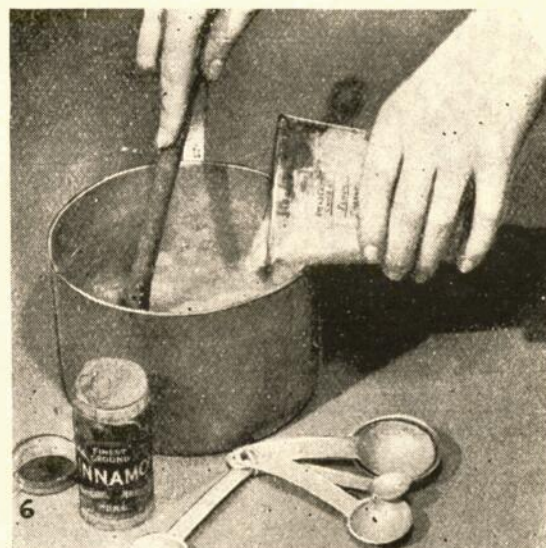


9 Cette tarte peut se saupoudrer de noix hachées et se servir, chaude ou froide, au goût.

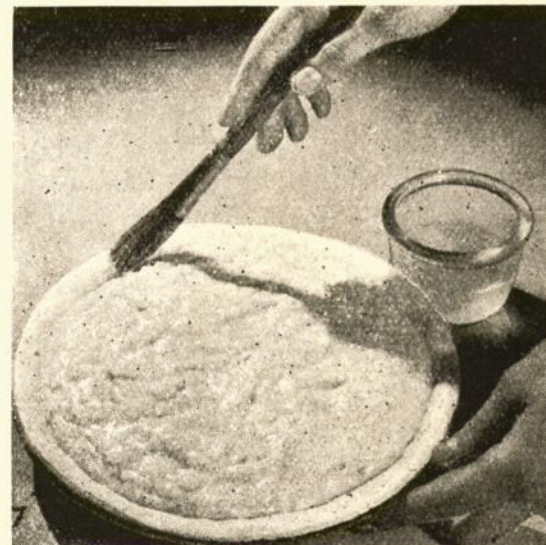
tarte aux pommes suisse



5 Découpez comme il faut les bords et faites bien adhérer votre pâte au plat. Piquez le fond à la fourchette.



6 Mélangez les pommes et la sauce cossetarde. Incorporez la cannelle en brassant et versez dans la pâte. Au lieu de cannelle, jus de citron ou essence de vanille, au choix.



7 Passez le bord de la pâte à l'eau froide. Recouvrez de ce qui reste de pâte et faites cuire au four une demi-heure.



La Vie Privée de la Famille des Tomates Heinz

Il y a aujourd'hui vingt-huit ans que les serres et les jardins potagers de la belle région de Leamington, Ontario, sur le lac Erié, produisent la première récolte des tomates employées par Heinz. Grâce à des graines de choix et à une culture soignée, toutes les récoltes ont depuis lors donné des tomates sans égales.

Le goût délicieux des tomates mûries au grand soleil, sous la surveillance des jardiniers maraîchers Heinz, leur vaut chaque jour de nouveaux amis. La saison dernière, il en fallut un million de boisseaux pour répondre à la demande de la grande famille Heinz.

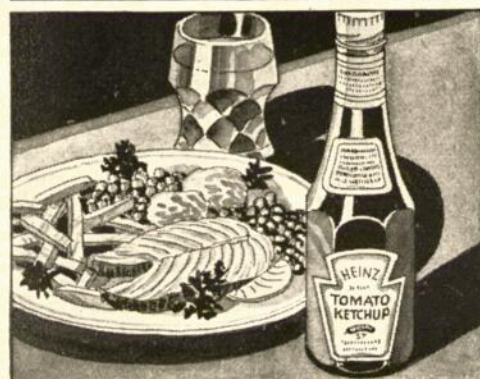
Ce sont ces fameuses tomates — cueillies, cuites et cachetées le même jour pour leur conserver toute leur saveur naturelle — que vous trouvez dans les Produits aux Tomates Heinz. Le goût en est si agréable, la couleur si attrayante, et elles sont si bonnes pour la santé que ces tomates aristocratiques vous révèlent pour ainsi dire, dans chacun des produits Heinz où elles entrent, le véritable goût de la tomate.

Les Produits aux Tomates Heinz, célèbres dans le monde entier, vous attendent chez votre fournisseur. Les prix Heinz sont si bas que vous pouvez vous offrir ce qu'il y a de mieux tout en faisant des économies.

H. J. HEINZ COMPANY, TORONTO, Etablie à Leamington, Canada depuis 1909

PRODUITS AUX TOMATES HEINZ

QUELQUES-
UNES DES **57**





Ce bébé est heureux... d'être sous la protection de la Poudre Imperméable

Le secret de la bonne humeur de bien des bébés est le Stéarate de Zinc Merck, cette poudre pour bébés IMPERMEABLE. Elle forme sur la peau une pellicule délicate et sèche qui la protège contre l'irritation des couches et de la transpiration. Doux et calmant, le Stéarate de Zinc Merck se présente dans une boîte dont le dessus SE FERME SEUL, ce qui empêche d'en perdre par accident.



STEARATE
DE ZINC

MERCK

BIENFAISANTE AUX PERSONNES ÂGÉES

Aux repas, entre
les repas et au
coucher

12F

OVALTINE ALIMENT-TONIQUE- LIQUIDE

Le Film de Juillet renferme un joli roman intitulé :

Petite Fée des Autres

Par LEO DARTEY

En vente partout : 10c.

PLUS DE 21 MILLIONS VENDUS L'AN DERNIER

LES CORS
PARTENT
EN
3 jours

EMPLÂTRE ANTI-COR
blue-jay
MAINTENANT
25

FABRIQUÉ PAR UNE FAMEUSE MAISON
D'ARTICLES DE PANSEMENTS BAUER & BLACK, LTD.

LA SONATE OUBLIÉE

(Suite de la page 13)

Tandis qu'il parlait, Lydia s'était approchée du portrait de Boris, qu'elle regardait avec une intensité passionnée.

— Venez, ici, Lydia, implora Yvan; ne vous approchez pas de lui. Donnez-moi cinq minutes, à moi tout seul, bien à moi.

Lydia revint, et doucement :

— Je vous écoute.

— Lydia, je vous aime !

La jeune fille tressaillit.

— Je vous aime, c'est un mot qu'on dit très souvent à tort et à travers; mais, cette fois, il est grave. C'est presque comme un arrêt de mort.

— Yvan, taisez-vous !

— Mais non, protesta-t-il, vous allez m'écouter une toute petite minute; ne perdez pas si vite patience, je ne serai pas long. Je connais vos fiançailles avec Boris. Je sais ce que vous lui avez donné de votre âme, de votre pensée, de votre tendresse, de votre souvenir... Je sais que ce qui restera pour moi, ce ne sera pas grand-chose !...

— C'est vrai ! avoua-t-elle franchement.

— Eh bien ! je veux vous dire, aujourd'hui, que ce « pas grand-chose », je m'en contente. Je prendrai ce que vous me donnerez et ne demanderai plus rien. Ce que je veux, c'est ne pas vous perdre, être à côté de vous, vous voir, vous entendre, vous protéger. Je veux être votre mari, Lydia !

— Boris vit ! prononça-t-elle d'une voix de somnambule.

— Mais non, Lydia.

— Si ! affirma-t-elle avec force.

— Mais comment pouvez-vous espérer une chose pareille ? C'est de la folie ! On est sûr... sûr...

— Il reviendra ! coupa-t-elle farouche-ment.

Un profond découragement se peignit sur les traits du jeune homme.

— Alors, dit-il, c'est la grande peine ?

— Oui, Yvan.

— C'est le grand voyage ?

— Oui.

— Adieu, Lydia.

— Adieu, Yvan.

Sur le point de sortir, il se retourna.

— Vous ne me regretterez pas un peu ? demanda-t-il.

— Si, mon cher camarade, je vous regrette, mais je ne peux pas vous aimer...

« Pas comme vous le voudriez, acheva-t-elle avec un sourire triste. Alors, il vaut mieux... »

— Partir ?

— Oui. Vous oublierez vite. Il n'y a pas que moi au monde !...

— Si ! pour moi, rectifia-t-il. Voyez-vous, ma petite Lydia, je ne pourrai pas vous oublier... je vous ai trop aimée ! Vivre sans vous, j'essaierai... Vous remplacer, je ne peux pas. J'étais l'homme d'une seule femme ! Adieu !

Il s'en alla, la mort dans l'âme. Alors, Lydia courut au portrait de Boris et le couvrit de baisers.

C'est sur ces entrefaites que Mme Touriloff entra dans le salon. Tout de suite, elle s'étonna :

— Eh bien ! Lydia ?

— Maman !

— Tu es seule ?

— Oui.

— Yvan est parti ?

— Oui.

— Mais, il devait dîner avec nous ? — Je ne sais pas, répondit Lydia, l'air absent.

— Il n'a pas dit qu'il reviendrait ? insista la mère, déjà inquiète.

— Je ne crois pas.

— Lydia, que s'est-il passé ?

— Mais rien du tout.

Mme Touriloff la regarda presque sévèrement.

— Dis-moi la vérité : il est parti pour toujours ?

— Peut-être.

— Tu lui as fait une peine immense.

— Il le fallait, dit Lydia, sombrement.

— Ne pouvais-tu pas, au moins, lui laisser une petite espérance ?

— J'aime Boris.

— Hélas !

Lydia se jeta au cou de sa mère, en pleurant :

— Mais c'est à moi qu'il faut laisser cette petite espérance... Tu ne vois pas que j'en vis ! Boris est vivant !...

— Lydia ! supplia la mère.

— Il reviendra, reprit-elle, haletante. J'y crois. Tu y crois aussi, maman ?

— Oui, chérie, concéda-t-elle, vaincue.

— Dis-le mieux ! implora Lydia.

— Oui, chérie.

— Nous le reverrons ?

— Oui, chérie.

Lydia tendit vers le portrait ses mains tremblantes d'émoi :

— Ne tarde pas trop, mon Boris, implora-t-elle.

Puis, elle se dirigea vers le piano et se mit à ranger des partitions de musique...

Elle murmure, préoccupée :

— Je voudrais tellement me rappeler cette sonate !

Cherchant à la distraire de son obsession, Mme Touriloff se hâta d'abonder dans son sens :

— C'est cela, cherchons. De quelle manière commençait-elle, cette sonate de Boris ?

Elle s'approcha du piano.

— Voyons, essaye les premières mesures.

— Jusqu'au milieu, cela va à peu près, expliqua la jeune fille. Puis, tout à coup, je m'arrête... Le vide... Je ne me souviens plus de rien...

— Essaye, veux-tu ?

Lydia joua une partie de la sonate, et s'arrêta brusquement.

— Voilà, c'est le trou noir... Impossible, plus rien !

— Essaye de reprendre les dernières mesures, suggéra la mère.

Lydia reprit et, au même endroit s'arrêta. Il y eut un petit silence, et, dans la pièce à côté, on entendit un piano.

— Qui est-ce qui joue ? demanda Lydia, surprise.

— Notre jeune voisin, répondit à regret Mme Touriloff.

— Un Russe ?

— Oui.

Lydia se leva, au paroxysme de l'agitation :

— Maman ! écoute !... écoute... Maman ! Mais... tu ne reconnais pas ?... Tu ne reconnais pas ?... C'est... c'est...

— Quoi ? Calme-toi, mon enfant, voyons !...

— C'est la suite de la sonate !!! s'écria la jeune fille affolée.

— Mais c'est impossible ! Personne ne la connaît.

— Non ! personne !... répéta Lydia. Et pourtant, je suis sûre, sûre...

Elle courut à la porte, l'ouvrit d'un geste violent, et lança à travers le palier un appel déchirant :

— Boris ! ! !

Alors, le miracle impossible, et si passionnément escompté, se produisit enfin à l'immense stupeur de Mme Touriloff. Une porte s'ouvrit et Boris parut, s'avancant appuyé au bras de son infirmière.

Lydia poussa un cri de triomphe :

— Boris ! Boris ! Mon Boris !... Comme je t'attendais. Oh ! je savais bien qu'elle viendrait, cette heure !

— Lydia ! bégaya l'infirmière, d'un ton extasié.

— Boris ! mon enfant ! dit la mère à son tour.

Et lui, la touchant avec des gestes d'aveugle :

— Oh ! vous, madame !

— Dire que nous étions si proches et que nous ne l'avons pas deviné !

— Mon Boris, répétait Lydia, émerveillée.

— Chérie ! dit-il en passant sa main sur la tête de la jeune fille.

— Tu n'as pas changé ! remarqua-t-elle joyeusement. Je te retrouve le même ! Et pourtant, il y a plus de dix ans, tu sais.

— C'est vrai ! fit-il en frissonnant.

— Et moi, Boris, tu ne me trouves pas changée ?

— Non, ma tendresse ! ! !

— Pas du tout ? insista-t-elle ?

— Mais... non ! fit-il d'une voix hésitante.

— Tu dis cela d'une façon si drôle, observa-t-elle. Qu'est-ce qu'il y a, Boris ?

— Mais rien, rien, mon amour.

— Mais si ! Pourquoi regardes-tu toujours en face ? Tu ne veux pas me voir ?

— Oh ! mon trésor ! protesta-t-il d'un ton de doux reproche.

— Mais, pourquoi ne veux-tu pas me regarder ? questionna-t-elle, soudain troublée.

— Je ne peux plus te voir ! gémit-il doucement.

— Maman ! cria Lydia, d'une voix déchirante.

Mme Touriloff la pressa dans ses bras.

— Courage, ma chérie !

— Il est aveugle ! confia tout bas l'infirmière.

— Mon Dieu ! sanglota la jeune fille.

Mais Boris, la caressant doucement :

— Hé bien ! Hé bien ! mon amour... Qu'est-ce que ça fait ? puisque j'ai retrouvé la lumière.

Et, passant ses mains sur le visage de Lydia :

— Je te disais tout à l'heure que je ne te voyais pas; ce n'est pas vrai ! Je le retrouve le cher visage, son ovale si pur, les grands yeux tant aimés, la petite bouche qui savait si bien me sourire. Mais, je te vois ! ! !

— Quelle douleur ! râla-t-elle dans un souffle.

— Mais oui, affirma-t-il, je te vois. Tu es dans le jardin de ta mère; tu as ta petite robe de linon bleu...

Lydia parvint à se dominer :

— C'est tout de même un jour de fête ! Je te retrouve, mon amour. Nous ne nous quitterons plus.

— Jamais !...

Et passant les mains sur les yeux de Lydia :

— Mes chers yeux ! Ma chère lumière !

— Nous marcherons côte à côte, dit-elle encore.

— Mon amour ! ma tendresse ! reprenait-il avec exaltation. Toutes les souffrances passées, toutes les heures douloureuses, ce n'est pas trop pour payer notre bonheur !

— Quel rançon ! fit-elle, douloureuse.

— Je t'assure que je ne suis plus dans les ténèbres !

— Je te tiendrai par la main, et je te guiderai, promit la jeune fille.

— Nous serons deux à vous chérir, ajouta la mère.

— Nous sortirons ensemble, poursuivait la fiancée. Je conduirai ta marche... Le soir, je te ferai la lecture.

— Le soir, nous jouerons ma sonate à quatre mains, fit-il avec un rire de béatitude.

— Notre sonate ! rectifia-t-elle en souriant.

— Quelle belle vie sera la nôtre !

Elle le contemplait avec une tendresse infinie :

— Tes pauvres yeux ! Tes chers yeux ! ils sont tout de même restés si beaux !

— Je t'assure que j'ai retrouvé ma lumière, répéta-t-il.

Et il conclut :

— Ne me plains pas, chérie : Je ne te verrai pas vieillir !

F I N

UN MAÎTRE DE LA STATUAIRE

(Suite de la page 7)

Médaille de la Confédération. Louis-Philippe Hébert est décédé à Montréal en 1917 et fut inhumé au cimetière de la Côte des Neiges.

Sir Conan Doyle, fameux romancier anglais, a dit du grand statuaire « Je ne sais si Hébert est membre de l'Académie de Londres, s'il ne l'est pas c'est notre Académie qui est à blâmer ». Dans une étude sur notre compatriote un écrivain français, Maurice Hodent, proclame qu'il est le « maître de la sculpture canadienne »

Ceux qui ont eu l'avantage de connaître cet homme de réelle valeur rappellent qu'il était un ami charmant, spirituel, agréable causeur, à la française; tout dans ses écrits comme dans son langage dénotait un esprit hautement cultivé. Il a eu d'autant plus de mérites qu'il n'eut pour débiter dans sa carrière, si productive en œuvres considérables, qu'une instruction rudimentaire. C'est par un labeur incessant et une volonté indéfectible qu'il parvint au sommet de la gloire.

Edgar Poe était-il de descendance française?

Lugné-Poe, fondateur du Théâtre de l'Oeuvre, de Paris, communiquait dernièrement au journal *Comoedia* la lettre suivante sur les origines du grand écrivain américain Edgar Poe.

« En rentrant de Belgique, je lis l'article que vous publiez de M. Emile Lauvrière sur les origines de Poe qui contredirait l'affirmation ou plutôt la conclusion de notre éminent Fortunat Strowski sur la même énigme.

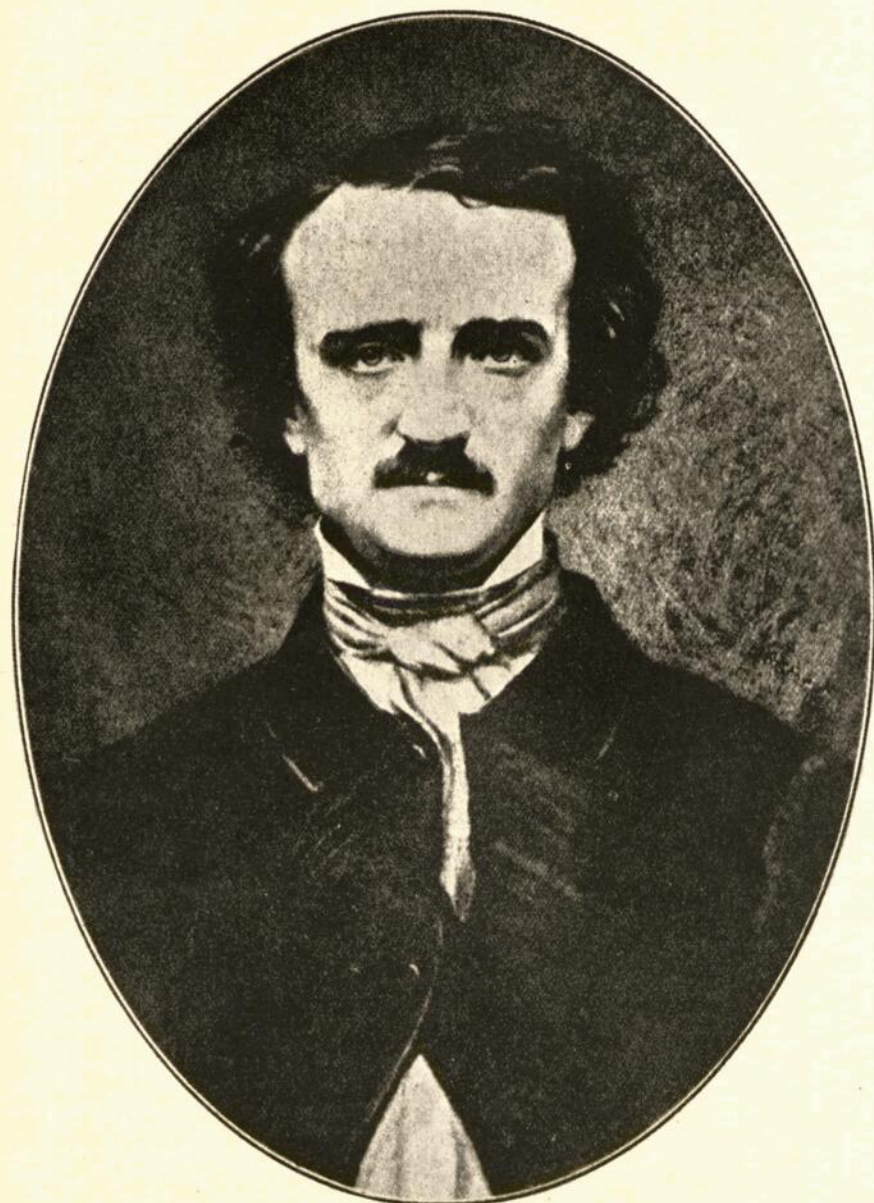
M. Fortunat Strowski habite le plus souvent l'été un petit pays du Forez, Champoly, berceau de ma famille, où les Poe se rencontrent encore.

Qu'on veuille bien en trouver ailleurs de par le monde et qu'on me les cite ?

Etats-Unis ne revient pas; il n'était pas général mais comptait dans les soldats de La Fayette. Il reste aux Etats-Unis et on sait vaguement qu'il se met à la tête d'une troupe de comédiens nomades...

Ici, jusqu'à maintenant, on manque de détails, sauf que Dorbon, le libraire-éditeur en avait par hasard trouvés à New-York sur lesquels il n'a jamais pu remettre la main...

Mais l'esprit tourné vers les Etats-Unis reste dans la famille. Mon père passe sept ans aux Etats-Unis attiré par la Guerre de Sécession. Son frère y reste vingt ans, fonde un journal à la Nouvelle-Orléans, prend part à la guerre de Sécession, côté sud. Son fils, né à la Nou-



EDGAR ALLAN POE, le célèbre écrivain américain, dont on a célébré, voici quelques mois, le 125e anniversaire de naissance. (Photo Bonney)

Le nom remonte au XIIIe ou XIVe siècle. Un petit nombre est devenu Poe dit Lugné à travers les temps — ensuite Lugné dit Poe (Champoly 1706). Un acte que j'ai fait lever il y a une trentaine d'années à la mairie déclare que le plus grand nombre connaît la famille sous le nom de Lugné-Poe. Maintenant, complétons ce que nous savons par les archives de la Guerre :

Un certain Lugné (André), dit «Lisio» — en patois local «l'oiseau» — s'engage en 1779 dans le régiment de Bourdonnais. Il était né à Saint-Martin-en-Forêt en 1762 (Paris-Quentin 1903 : *Archives de la Guerre américaine 1778-1883*) Or, tous les Lugné étaient Poe, plus que Lugné, fait acquis je crois par les chartristes foréziens.

Cet André Lugné, ou ce Poe dit Lugné dit par ses camarades «Lisio», parti aux

ville-Orléans, qui lui, ne voulait rien savoir d'E. A. Poe et de ses «folies», meurt professeur d'anglais, estimé au Lycée Pasteur, il y a une douzaine d'années, sous le nom de Lugné-Philipon. (Ce dernier nom est celui de ma grand-mère paternelle).

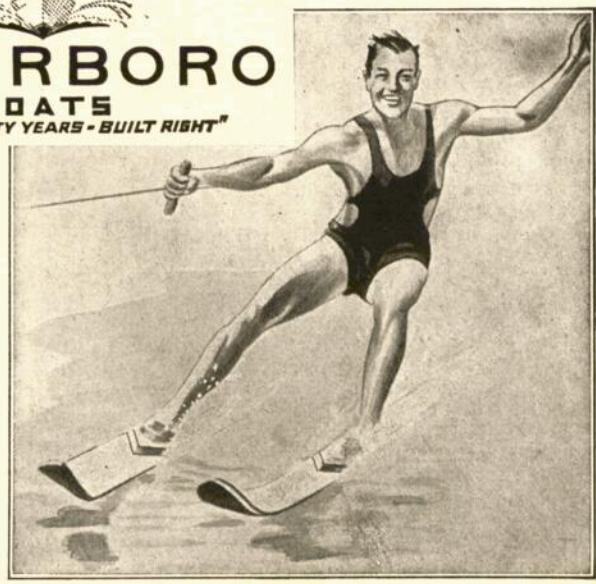
Ces coïncidences américaines ne sont-elles pas curieuses ?

Je pourrais vous conter bien des histoires sur les liens avec E. A. Poe circulant chez mes grands-parents. Alertés, avec quelques chartristes foréziens, nous comptons bien prouver que les origines de Poe sont bien foncièrement de chez nous. Les légendes qui se sont «instituées» aux Etats-Unis ne sont pas pour nous troubler. Enfin le nom de Poe est forézien.»

LUGNÉ-POE.

PETERBORO BOATS

"FOR OVER FIFTY YEARS - BUILT RIGHT"



Un Nouveau Sport Passionnant

Le Ski sur l'eau

- Facile à apprendre
- Amusant au possible
- Pour hors-bord légers

[Pouvons-nous vous envoyer des brochures explicatives ?]

Commandez votre Nouvelle Embarcation maintenant



Notre assortiment complet de canots, bateaux à voile, hors-bord, canots-automobile de tous genres, etc. est tout illustré et décrit dans notre nouveau catalogue.

Prix raisonnables. Ecrivez aujourd'hui pour recevoir votre copie.

PETERBORO CANOE CO., LIMITED, 280 Water St., Peterboro, Ontario.

FORD HOTELS

Choisissez l'Hotel le plus Economique. 750 chambres. Tarif: \$1.50 à \$2.50

Simple, pas de prix plus élevés. Stationnement très facile pour autos. Et aussi autres Hotels à

Moderne à l'épreuve du feu. Location très favorable \$1.50 à \$2.50 Simple, pas de prix plus élevés. Radio dans toutes les chambres Rochester, Buffalo et Erie

TORONTO-MONTREAL



LE FILM

L'unique revue de cinéma canadienne

vous apporte chaque mois, en plus d'un

Roman d'Amour Complet

toutes les plus importantes nouvelles des STUDIOS FRANÇAIS et celles non moins intéressantes des STUDIOS AMERICAINS

REPLIR LE COUPON D'ABONNEMENT Le Film

Poirier, Bessette Cie, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus la somme de \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom
 Adresse
 Ville Prov.

Près de 100 photos dans chaque numéro

CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES 10 cents

LITTÉRATURE

LES CORDONS DE LA BOURSE

par M. Edouard Montpetit

M. Edouard Montpetit, secrétaire général de l'Université de Montréal et fondateur de l'École des sciences sociales, économiques et politiques, vient de publier, aux Editions Albert Lévesque, son cinquième ouvrage, intitulé *Les cordons de la bourse*, équivalent bien français de l'expression anglaise *The power of the purse*.

Ce volume considérable (près de 350 pages) explique à fond et avec une parfaite clarté, tous les rouages de nos finances publiques.

Dans la première partie de son étude, M. Montpetit résume, dans une synthèse qui ne néglige rien d'essentiel, la fameuse question des subsides. On sait que, pendant un demi-siècle, la détermination des subsides a tenu aux prises la colonie canadienne et la Couronne anglaise. Sous le titre *Les cordons de la bourse*, le lecteur suivra les quatre étapes principales qui marqueront la conquête canadienne du gouvernement responsable: *Les escarmouches, Vers la révolte, Londres bouge et La victoire*.

Puis l'auteur aborde l'exposé même du budget. Qu'est-ce que le budget au Canada? Comment se distingue-t-il du budget anglais et du budget français? Quel itinéraire suit le budget avant d'entrer en vigueur? Tour à tour, le lecteur, guidé par un excellent cicerone, assiste à la préparation du budget au *Conseil des Ministres*, à sa discussion devant le *parlement*, à son exécution au *Ministère des Finances*, et aux trois contrôles, préventif, administratif et parlementaire auxquels il est soumis.

Enfin M. Edouard Montpetit étudie, avec beaucoup de précision, les rouages capricieux des budgets spéciaux et de la comptabilité publique, pour conclure, par un chapitre critique où l'auteur discute l'équilibre budgétaire ou répartition des charges publiques.

De toutes les études économiques de M. Montpetit, il semble que celle-ci est incontestablement la plus opportune et la plus utile. Aucun canadien, depuis nos ministres et nos députés jusqu'à la jeunesse qui atteindra bientôt l'âge majeur, ne peut rester indifférent aux explications à la fois si complètes et si exactes, rédigées avec tant de simplicité, que M. Montpetit présente aujourd'hui sur le fonctionnement des finances publiques au Canada, tant au parlement fédéral que provincial.

Les cordons de la bourse constitue une riche contribution à la formation civique des citoyens canadiens. L'auteur ne se contente pas d'inviter ses compatriotes à mieux connaître leur pays pour mieux l'aimer. Il le leur révèle, sous l'un de ses aspects vitaux: celui où repose le pivot de sa puissance matérielle, base essentielle de sa vigueur intellectuelle et morale.

L'ouvrage de M. Montpetit, dont la première édition est lancée à trois mille exemplaires, ne se vend qu'un dollar l'exemplaire et \$8.00 la douzaine (en dépit de ses 350 pages), chez l'éditeur Albert Lévesque, 1735, rue St-Denis, Montréal. Toutes les librairies bien assorties le tiennent à leur comptoir.

ESSAIS SUR L'EDUCATION

par René Guénette

Il est inutile de démontrer l'importance de l'éducation; c'est la base même du développement intellectuel et même économique d'un peuple.

M. René Guénette, pédagogue d'expérience et de haute culture, réunit dans ce volume des réflexions et des observations judicieuses qui n'intéresseront pas que les instituteurs. Il y démontre la valeur de l'enseignement primaire, les devoirs de l'éducateur et les moyens propres à faciliter la compréhension de l'élève. Tout cela éclairé par les principes de la pure doctrine catholique et du nationalisme le mieux compris.

Les *Essais sur l'Education* sont préfacés par M. Olivier Maurault, p.s.s., recteur de l'Université de Montréal.

Essais sur l'Education, volume de 197 pages, en vente aux Editions Beauchemin et dans toutes les librairies.

LE FABULISTE LA FONTAINE A MONTREAL

par Robert Choquette

Courtes pièces satiriques où le poète et romancier Robert Choquette a mis beaucoup d'esprit. Il s'y moque gentiment et courageusement de tous les travers de notre société. C'est à lire. Les gens d'esprit s'amuseront et les sots voueront certainement l'auteur

au diable. Aux Editions du Zodiaque. En vente, au prix de 75 cents, dans toutes les bonnes librairies.

L'ECOLE PRIMAIRE SUPERIEURE

par M. René Fandrich

M. Albert Lévesque présente *L'École primaire supérieure*, de M. René Fandrich licencié ès-sciences, licencié ès-lettres, professeur à l'École des Hautes Etudes Commerciales de Montréal et à l'École primaire supérieure Le Plateau.

Ce livre vient à son heure. L'enseignement est, en effet, le premier et le plus urgent de nos problèmes. Il faut remercier les hommes de bonne volonté qui, sans parti-pris de blâme ou d'admiration, cherchent des solutions. L'auteur, dans son « Avant-Propos », nous informe qu'il ne s'est pas proposé de « résoudre définitivement la question d'organisation des écoles primaires supérieures, ni celle de leur orientation. Il a voulu seulement esquisser un programme fidèle de l'organisation des écoles primaires supérieures en divers pays, pour se permettre d'en tirer des conclusions avantageuses au progrès et à l'avenir de nos écoles canadiennes. »

L'ouvrage est divisé en sept parties et étudie successivement l'origine et l'histoire de l'enseignement primaire supérieur, son but et sa définition, les programmes des institutions similaires de France, de Suisse et du Québec, les différences entre les enseignements primaire, secondaire ou technique, l'orientation professionnelle, l'utilisation du cinéma scolaire, le personnel administratif et enseignant, et enfin l'avenir de l'enseignement primaire supérieur.

Cette contribution d'un spécialiste est une addition précieuse au dossier de nos problèmes scolaires. Elle prouve, une fois de plus, leur extrême complexité. Elle montre quelle prudence exige un tel sujet et combien il faut se garder des affirmations catégoriques et trop arbitraires. Félicitons donc M. Fandrich de l'excellent esprit qui l'anime et souhaitons que se poursuivent, dans les autres branches de l'enseignement, le travail si bien

commencé pour *l'École primaire supérieure*.

Cet ouvrage est publié dans la série des Documents Sociaux des Editions Albert Lévesque. Il se vend \$1.00 l'unité, chez l'éditeur, 1735, rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

LA FORET

par Georges Bugnet

Ce n'est pas une forêt conventionnelle, pour l'agrément des citadins en vacances, mais la forêt sauvage, mystérieuse, inhospitalière à qui ne fait pas corps avec elle. C'est la nature boisée du Nord albertain, avec sa dureté, ses traquenards, en conflit sournois avec un jeune ménage de colons qui s'installe chez elle, qui s'attaque à elle. Dans ce roman, écrit par l'auteur de *Siraf* dont un écrivain français a dit: « Que de précieuse sagesse, toute platonicienne, et quelle pureté de langue! », dans ce roman écrit par un homme qui a quitté la vie urbaine pour se tailler un domaine à même la région de la Rivière-de-la-Paix, la nature ne joue pas un rôle littéraire de descriptive fantaisie, mais son rôle véritable de force hostile.

Aux Editions du Totem, 2683 rue St-Hubert, Montréal. Edition de bibliothèque, \$1.00; édition courante, 75c.

UN SOIR A HAITI

Je me retrouve ce soir dans une société d'élite, où sourient les jolies créoles comme des fleurs, où des propos s'échangent, gracieux, aériens, où l'on discute idées, littérature, beaux-arts. Dehors, la lune blanche, sous les cocotiers. Ici, tout le raffinement d'une civilisation exquise. Je ferme les yeux: où suis-je? A Port-au-Prince? A Paris?

— Vous le constatez, me dit un grand monsieur, nous sommes restés très proches de vous. Malgré quinze ans d'occupation, l'influence américaine est absolument nulle; contre la France, nous avons dû lutter: et pourtant, après un siècle et demi, nous vivons de sa culture, de son âme; nous regardons comme notre mission de répandre au cours du Nouveau Monde cet humanisme généreux que nous partageons avec elle.

De fait, seule au continent, la République d'Haïti parle officiellement notre langue, et ne parle qu'elle: Québec même est bilingue. Si le Canada nous évoque l'ancien régime, nous retrouvons ici plutôt la France révolutionnaire et la terminologie de l'an II: département, kilomètres, Champ-de-Mars, et, sur les monnaies, la devise: « Liberté, Egalité, Fraternité. »

Le contact s'établit de mille façons... Dès sa petite enfance, tout Haïtien aspire à voir Paris. S'il est riche, il y achève ses études; il y revient plus tard, et quelquefois y passe des années, plantant là ses affaires; s'il est moins riche, eh bien! il s'arrangera pour que les jeux de la politique le mènent un jour à la légation de Paris. Les révolutions mêmes ont facilité les échanges et les exilés se sont portés de préférence vers les rives de la Seine...

Rentrés au pays, ils se feront adresser, chaque mois, quinze ou vingt revues françaises; ils liront les romans, les poètes de France, et les imiteront, surtout les poètes.

Comment en irait-il autrement? Ici, tout est poésie... ce sens de la beauté, disparu des civilisations utilitaires, fleurit ici spontanément. La littérature haïtienne cultive plutôt les genres mineurs; mais elle y excelle... A toutes les époques, dans tous les milieux, des Haïtiens ont chanté leurs terres et leurs amours... Cette poésie, c'est là notre dominante qui se dégage de la symphonie haïtienne, c'est ce qui donne à ce pays sa grâce infinie, et c'est peut-être la leçon qu'il doit enseigner à notre Occident surmené. — Auguste VIATTE, Revue de France.

NOS ANIMAUX CHEZ EUX

par Claude Mélançon

L'intérêt que les Canadiens français apportent aux choses de leur pays et particulièrement à son histoire naturelle est amplement démontré par le succès de *Nos animaux chez eux*, livre de vulgarisation consacré aux mammifères canadiens, dont la seconde édition vient de paraître chez Granger Frères, à Montréal.

Nos animaux chez eux a été couronné par le jury du Prix David, 1934.

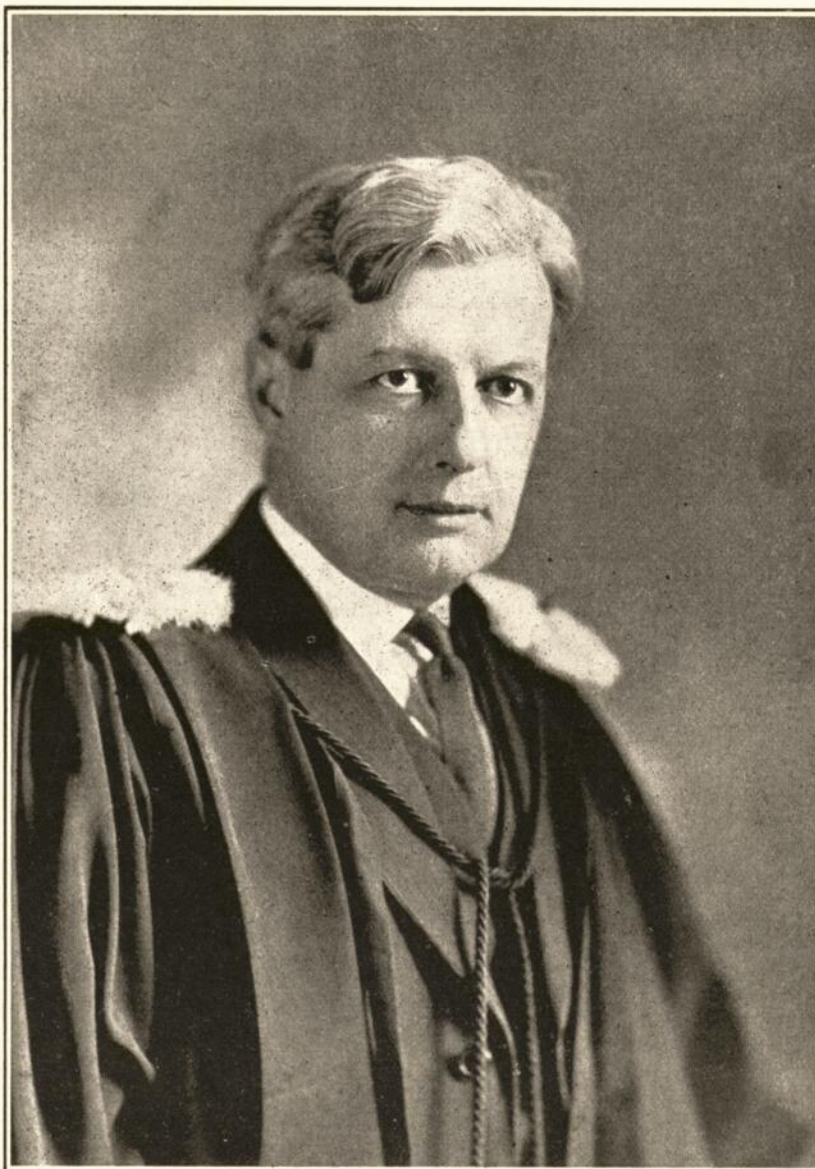


Photo Albert Dumas, Montréal.

M. EDOUARD MONTPETIT

Membre de la Société Royale du Canada, secrétaire général de l'Université de Montréal, auteur de plusieurs ouvrages d'économie politique.

Jean LALONDE

ANNONCEUR

M. Jean Lalonde est né à Montréal, un 4 mai 19... Il fit ses études chez les Frères Maristes.

A sa sortie du collège, croyant pouvoir suivre la trace de son père, il commença à travailler pour lui dans un bureau d'évaluation d'assurance, mais pour s'apercevoir bientôt qu'il n'était pas à sa place. Il fit alors de la publicité, entrant au service de la « Gracap Advertising Agency » à Ottawa. Mais la radio qui l'attirait depuis longtemps finit par lui ouvrir ses portes.

Jean Lalonde qui depuis toujours ne chantait que pour se distraire... fit ses débuts comme annonceur et chanteur au poste C.K.C.O. à Ottawa, ensuite à Hull, à C.K.C.H. — mais Montréal a son charme !

Il y a environ un an, il passait une audition à C.K.A.C. Sa voix fut jugée très bonne et en plus son talent d'artiste lui valut de chanter le matin sous le nom de « Morning Serenader ». Depuis ce temps Jean Lalonde est annonceur à C.K.A.C., et semble vraiment cette fois heureux de son sort.

Ses sports favoris sont le tennis et le hockey. Ce qu'il aime le moins, c'est d'être obligé de se lever à six heures tous les matins.



M. JEAN LALONDE
annonceur et chanteur, du poste C.K.A.C.

Mais en enfant sage qui sait prendre la vie du bon côté, il se dit qu'il y en a encore de plus malheureux que lui; c'est donc tout de même avec son franc sourire et sa bonne humeur habituelle qu'il se rend le premier au studio tous les matins.

Enfin Jean Lalonde est très ambitieux et sous la direction de son jeune et compétent directeur, M. Phil Lalonde, avec qui il n'est lié par aucun lien de parenté, il travaille tous les jours à se perfectionner de plus en plus.

La Terre qui Sombre

(Suite de la page 9)

Les Iles Britanniques ont d'ailleurs, affirment quelques savants géologues, subi ce sort plusieurs fois à des époques très reculées; un mouvement contraire du sol les ramenait à la surface au cours de centaines de milliers d'années et il paraîtrait, qu'à venir jusqu'ici, le dixième seulement de leur histoire s'est accompli au-dessus de la surface des eaux. Quand il s'agit, en effet, de l'histoire géologique d'un pays, les temps ne doivent plus se compter par milliers ou même centaines de milliers d'années mais par millions, et bien que l'océan eût régné en maître sur l'Angleterre pendant les neuf dixièmes du temps, il fut une période pendant laquelle il n'y avait pas de mer irlandaise ni de mer du nord et cette période dura peut-être deux cent cinquante mille ans.

La terre ferme s'étendait, depuis la Norvège au nord, jusqu'à l'Espagne au sud, dans l'océan Atlantique bien à l'ouest de la situation actuelle de l'Irlande; le Rhin coulait alors dans une plaine qui est aujourd'hui la mer du nord et la Tamise était un de ses affluents; un autre grand fleuve occupait l'emplacement actuel du détroit du Pas-de-Calais.

A ces époques, l'altitude moyenne de la Grande-Bretagne était supérieure d'environ mille pieds à ce qu'elle est aujourd'hui et il y avait, en ce pays, de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles.

Il n'y a certainement pas de danger immédiat de disparition pour l'Angleterre actuelle mais, néanmoins, les quartiers les plus peuplés de Londres ne sont plus qu'à très peu de pouces au-dessus du niveau critique. Une marée haute de cinq pieds seulement serait un désastre pour une grande partie de la

ville et une de quinze pieds serait une catastrophe nationale.

Le soulèvement ou l'affaissement de la terre prétendue ferme est une chose contre laquelle l'homme ne peut rien; il ne peut que faire des travaux partiels de préservation, c'est-à-dire peu de chose. Ces travaux sont toujours dispendieux mais le résultat obtenu les justifie généralement. C'est ce qui a motivé ceux de St. Germans, en Angleterre toujours.

Dans ces parages, le sol s'affaisse à la moyenne de six pieds tous les cinquante ans et l'on y a installé les pompes les plus puissantes du monde entier pour s'opposer à l'envahissement de l'eau. Ces pompes sont au nombre de trois et chacune d'elles peut enlever mille tonnes d'eau par minute. Il est question même d'en installer une quatrième. On est ainsi parvenu à préserver — momentanément — cent cinquante mille arpents des terres les plus fertiles de la contrée.

Un jour viendra, cela ne peut pas faire de doute, où Londres subira le sort d'Old Winchelsea, de Reguldium et de Dunwich; d'autres parties de terrain sombreront à leur tour sous l'océan et l'Angleterre entière disparaîtra une fois de plus mais elle ne sera probablement pas la seule.

Par contre, d'autres pays surgiront, des montagnes se formeront, comme a fait il y a bien longtemps le mont Everest qui dresse sa cime à vingt-neuf mille pieds d'altitude et qui fit pourtant autrefois partie du fond des mers, mais des générations d'êtres humains auront passé en nombre incalculable, entre temps, sur la terre.

C'est devant ces convulsions du globe d'une durée extraordinaire que l'homme peut sentir, par comparaison, la fragilité de ses travaux et la brièveté de sa vie.

Garniture de Tarte à Froid! Crème aux petits fruits.

TARTE CRÈME EAGLE AUX PETITS FRUITS

1 1/3 tasse (1 boîte) Lait Eagle Condensé-Sucré
 1/4 tasse jus de citron
 1 tasse fraises ou framboises, fraîches et hachées
 1/2 tasse crème à fouetter
 2 cuil. à soupe sucre à glacer
 Croûte de tarte cuite (9 pouces)

Mélez le Lait Eagle Condensé-Sucré et le jus de citron. Remuez jusqu'à épaississement. Incorporez les fruits. Versez dans la croûte de tarte. Garnissez de crème fouettée, sucrée Refroidissez.

- Exquise, crèmeuse et lisse, cette garniture se prépare en un rien de temps. Et songez donc qu'elle est toujours réussie !
- Mais rappelez-vous que le Lait Evaporé ne réussit pas cette recette. Vous devez faire usage de Lait Condensé-Sucré. Il suffit de vous souvenir du nom: Eagle.

GRATIS! Le plus étonnant Livre de Cuisine!

Livre illustré de rotogravures (60 photographies) et qui enseigne des raccourcis surprenants, 130 recettes, comprenant: Glace au Chocolat en 5 minutes, toujours réussie! Pouding au Caramel qui se fait tout seul! Macarons à deux ingrédients! Mayonnaise Magique! Tartes! Crèmes Glacées (sorbetière ou réfrigérateur)! Bonbons! Gâteaux au réfrigérateur! Sauces! Adressez: The Borden Co., Limited, Yardley House, Toronto, Ont.

Nom _____
 Rue _____
 Ville _____ Prov. _____
 (Veuillez écrire en lettres moulées).
 7-75 Vous pouvez coller ce coupon sur une carte postale. 126F

Un nouveau
Feuilleton
dans
Le Samedi
13 JUILLET

LE SAMEDI, le grand hebdomadaire national, dont la vogue s'accroît de semaine en semaine, commence la reproduction d'un feuilleton passionnant qui plaira certainement à tous :

Souviens-toi !
par
JACQUES BRIENNE

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

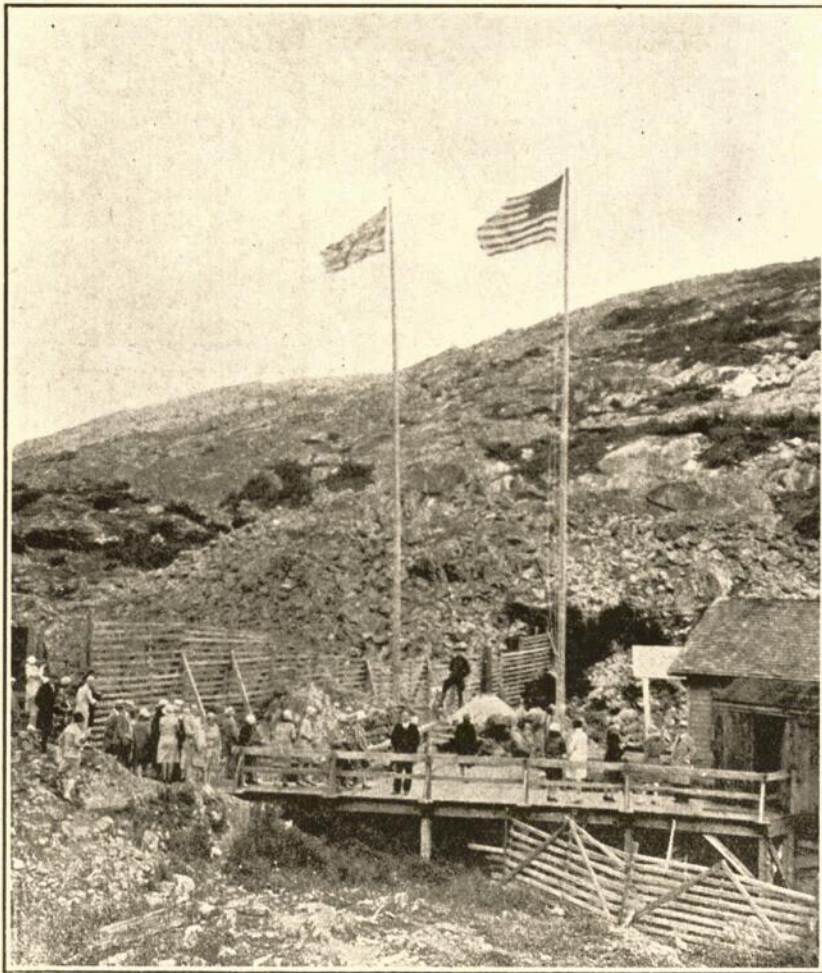
Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom _____
 Adresse _____
 Ville _____

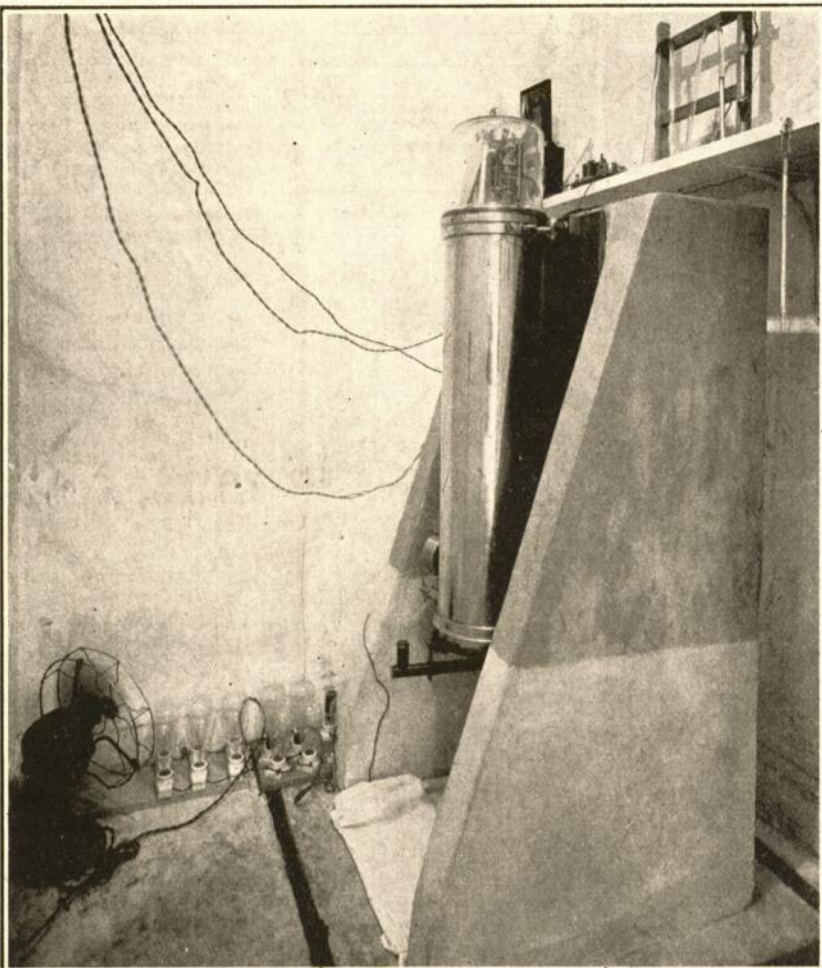
POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, Prop. 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

LE SAMEDI reproduit en outre chaque semaine de très jolis romans d'amour complets en deux numéros.

Saviez-vous que?...



La frontière entre le Canada et l'Alaska est marquée par une simple borne et les drapeaux des deux pays ? Le poste frontière que l'on voit ici se trouve à Carcross, C. B.



Cet extraordinaire appareil est l'une des horloges qui donnent au Canada son temps officiel ? Sa précision est telle qu'elle marque rarement un écart de plus de 1.5 de seconde en six mois. Cette horloge est conservée à l'observatoire du Dominion à Ottawa dans une voûte où règne une température régulière.

Photos C.N.R.

Les confidences d'une experte en soins de beauté

Les petits secrets de beauté ne devraient pas être négligés par toute femme désireuse d'accentuer ses traits. Les instants que l'on passe à ces soins ne sont nullement perdus. Car la femme ne doit-elle pas plaie, avant tout ?

C'est ainsi que l'emploi des pâtes pour les paupières se répand de plus en plus. Ces sortes de produits sont maintenant tout à fait inoffensifs. Mais il faut se garder de les employer durant le jour. Le soir, mettez une pâte verte si vos yeux sont verts, bleue pour les yeux bleus, et brune pour les yeux bruns.

Pour être certaine que votre beauté est suffisamment satinée, prenez chaque soir un bain. Il est préférable d'employer un savon doux, tel le Palmolive, avec lequel vous frictionnez soigneusement l'épiderme. Rincez à fond à l'eau tiède d'abord, puis à l'eau froide afin de reserrer les pores de la peau.

Plus que jamais, les cheveux sont un ornement de beauté. Je ne pourrais vous conseiller de les teindre, à moins de les confier à un expert en la matière. Les nouveaux chapeaux « coup de vent » exigent une chevelure *ad hoc*. C'est dire que les ondulations doivent être longues en avant et en arrière une grosse touffe de cheveux bas avec frisettes. Cette manière de se coiffer est presque indispensable à celles qui font du sport, qui vivent au grand air. Inspirez-vous, si vous le pouvez, des lignes gracieuses de la célèbre statue antique: la *Victoire ailée*.

Les massages sont d'une importance capitale dans la conservation des lignes du corps. Ils ont pour effet de raffermir les muscles et d'empêcher l'affaissement des organes, tels que la poitrine et l'abdomen. Dans la plupart des cas, un seul traitement par mois chez un masseur suffira, pourvu que le mal ne soit pas grave. Sinon, il faudra tout un régime de massages en même temps qu'une diète appropriée, ce qui exige beaucoup d'abnégation.

Les chirurgiens réussissent aujourd'hui à « remonter » les muscles distendus ou affaiblis. Il serait trop long, et inutile, d'expliquer tout le processus de ces opérations esthétiques.

En attendant, mesdames et mesdemoiselles, préservez votre beauté contre les attaques de la maladie et, disons-le, de l'âge. Le proverbe est toujours vrai: mieux vaut prévenir que guérir. Un savon doux, comme le Palmolive par exemple, est à la base d'un beau teint.

UNE ENNEMIE A COMBATTRE: LA TRANSPIRATION

La transpiration est une chose si disgracieuse, qui nuit tellement au charme féminin et joue des tours si cruels à tout le monde, qu'il faut pour la combattre prendre de bons moyens. Désagréable, certes, elle l'est, et aussi ruineuse. Voici quelques précautions toutes simples à prendre: Changer chaque jour de bas et de sous-vêtements. Et surtout un procédé contre la transpiration. Il y en a deux sortes: un liquide couleur rubis qui chasse la transpiration des aisselles de trois à sept jours durant; puis un autre, plus faible, qui agit pendant une ou deux journées.

Il y a aussi une autre préparation qui enlève l'odeur mais n'arrête pas la transpiration; c'est une crème qui s'applique aisément et s'enlève de même. Citons encore la poudre contre la transpiration, employée surtout après le bain. Elle doit être excellente puisqu'on s'en sert constamment dans les pays tropicaux.

Ces poudre et crème ne font donc que chasser l'odeur, ce qui n'est pas une mince affaire. Mais il existe maintenant une poudre pressée qui, en plus, empêche la transpiration, une ennemie que toutes les femmes doivent combattre.

Avec un tel choix d'alliés contre l'odeur et la transpiration, il n'y a pas à hésiter. Toute femme devrait marcher avec Odo-ro-no, le grand adversaire des odeurs et de la transpiration corporelles.

TAILLE ET POIDS DE LA FEMME (SANS VETEMENTS)

AGES		15-19	20-24	25-29	30-34	35-39	40-44	45-49	50-54	55-59	60-64
4 pds	11 pes	111	113	115	117	119	122	125	128	128	126
5 pds	0 pe	113	114	117	119	122	125	128	130	131	129
5 pds	1 pe	115	116	118	121	124	128	131	133	134	132
5 pds	2 pes	117	118	120	123	127	132	134	137	137	136
5 pds	3 pes	120	122	124	127	131	135	138	141	141	140
5 pds	4 pes	123	125	127	130	134	138	142	145	145	144
5 pds	5 pes	125	128	131	135	139	143	147	149	149	149
5 pds	6 pes	128	132	135	139	143	146	151	153	153	152
5 pds	7 pes	132	135	139	143	147	150	154	157	156	155
5 pds	8 pes	136	140	143	147	151	155	158	161	161	160
5 pds	9 pes	140	144	147	151	155	159	163	166	166	165
5 pds	10 pes	144	147	151	155	159	163	167	170	170	169

Statistiques établies par la Dominion Corset Co., (Nu-Back)

La Chambre du Malade



Vous êtes souffrant, vous avez un peu de fièvre, mettez-vous au lit! C'est la première chose à faire, la meilleure médecine préventive. Au lieu de dire : « Ça ne va pas!... Bah! ça va se passer » et de ne rien faire, couchez-vous plutôt. Surtout en hiver.

Le repos musculaire d'abord. Quand on est souffrant, le moindre effort fatigue. La fatigue, c'est déjà de l'auto-intoxication. Inutile d'ajouter ces poisons-là à ceux que vous apportera la maladie.

Le repos nerveux! Celui-là n'a pas moins de valeur. Le lit est sédatif. Les malades dorment mal en général; ils font de petits sommeils qui, additionnés, finissent tout de même par chiffrer. Ces petits comptes de sommeil ne sont possibles qu'avec le lit.

Autre argument en faveur du lit. Le malade mange peu, parce que ses dépenses organiques n'excèdent pas ses recettes, il faut qu'il agisse peu. Le lit, c'est le silence musculaire. Le malade « profite » de tout ce qu'il absorbe, si peu que cela soit.

La chaleur douce du lit convient à l'organisme fatigué. Le fait même de la position horizontale convient à l'organisme fatigué en favorisant la circulation du sang.

Les animaux nous donnent un exemple fourni par un instinct qui ne trompe pas. Quand ils sont malades, ils se couchent.

Une chambre de malade doit recevoir de la lumière et de l'air. Ouvrez les rideaux et les fenêtres quand cela est possible.

Prenez le seul médicament que vous ayez sous la main et qui est sûrement inoffensif : le lit!

Pas de balayage. Pas d'époussetage. Aspirateur ou chiffon mouillé. Inutile de changer la poussière de place et de faire respirer au malade de nouveaux microbes. Il en a déjà assez.

Dans toutes ces opérations, soyez patiente et douce. Les malades sont irritables. Comprenez-les et ne montrez jamais de mauvaise humeur. Dites-vous bien qu'un malade est redevenu un enfant.

Saviez-vous que?...



Les indiens de la côte du Pacifique se couvrent le visage de masques de bois, sculptés par eux, pour se livrer aux danses imposées par le rite de leur religion ?

NOS PROCHAINS ROMANS

IL NOUS FAIT PLAISIR D'ANNONCER A NOS LECTEURS ET LECTRICES QUE NOUS VENONS D'OBTENIR LES DROITS DE REPRODUCTION DE QUELQUES TRES BEAUX ROMANS D'AMOUR QUI PARAITRONT DANS

La Revue Populaire

EN MEME TEMPS QUE CES ROMANS, DONT LE PROCHAIN S'INTITULE :

Le Chant du Souvenir

par Léo Dartey

NOUS OFFRIRONS A NOS LECTEURS TOUTE UNE SERIE D'ARTICLES ILLUSTRES DU PLUS HAUT INTERET.

La Revue Populaire

EST UN PLACEMENT DE QUINZE CENTS QUI VOUS RAPPORTE POUR UN DOLLAR DE LECTURE.



L'oiseau de nos forêts le moins sauvage est le *geai du Canada* ? Ce petit oiseau s'invite dans tous les camps de bûcherons et de chasseurs et ne se gêne pas pour venir picorer dans les assiettes de ses hôtes. C'est le type parfait du pique-assiette, mais il est charmant.

Conseils Pratiques pour l'été

MOUSTIQUES ET ARAIGNEES

Les piqûres de moustiques sont douloureuses, mais aussi dangereuses, car elles transmettent diverses maladies. Pour éloigner ces bestioles, on conseille de cultiver des géraniums sur le rebord des fenêtres. Pour détruire les moustiques et les empêcher de pénétrer dans les appartements la nuit, dans les pays chauds, faites un piège à moustiques en utilisant une lanterne dont vous enduisez extérieurement les verres d'un mélange de miel et d'eau. Vous allumez cette lanterne le soir à la fenêtre de votre appartement; la lumière et l'odeur du miel attirent les insectes qui viennent aux vitres et y périssent englués. Malgré ces précautions, si vous êtes piqué par les moustiques, une application de bon vinaigre très fort procure le meilleur soulagement.

Les araignées, à part certaines espèces venimeuses inconnues à nos contrées, ne sont guère dangereuses, mais leur présence dénote un intérieur mal soigné. On doit leur faire une chasse impitoyable tous les matins, les poursuivre dans les intérieurs de placards, d'armoires, etc; derrière les tableaux où elles tendent leur toile. Une maison bien tenue ne doit laisser aucune place à ces insectes répugnants.

Voici quelques remèdes contre les démangeaisons données par les piqûres de moustiques.

Le vinaigre, l'ammoniaque ou alcali volatil sont très bons pour mettre en compresses sur les piqûres de moustiques, mais le plus efficace est le formol, une gouttelette de formol introduite dans la piqûre fait cesser immédiatement la douleur.

Piqûres d'abeille. — La piqûre d'abeille est très douloureuse, car, bien souvent, le dard reste dans la peau. Avant de mettre quoi que ce soit sur la piqûre, il faut s'assurer si le dard n'est pas sous la peau. Pour cela, il faut prendre une aiguille et ouvrir la piqûre, puis serrer fortement entre deux doigts pour le faire sortir. Il faut alors frotter la piqûre avec du persil, des feuilles de menthe ou d'absinthe sauvage, et, si l'on est près de la maison, mettre une goutte d'ammoniaque, mais surtout très peu, pour ne pas brûler la peau; ne jamais mettre d'ammoniaque après avoir frotté avec du persil, cela provoquerait une grosse brûlure.

GUERRE AUX MOUCHES

Pendant l'été et à la fin des chaleurs les mouches deviennent parfois une véritable plaie domestique. Il faut d'abord éviter d'attirer ces indésirables visiteuses qui souillent les aliments et harcèlent les gens et les animaux, salissent les glaces, cadres et dorures. Pour cela, il faut tenir la maison très propre, surtout la cuisine et la salle à manger; ne jamais laisser aucun vestige d'alimentation, bien fermer le sucrier, les pots de confitures et mettre les fruits à l'abri. Il faut plus encore tenir constamment fermée hermétiquement la boîte à ordures, désinfecter l'évier de la cuisine, les W.-C. chaque jour.

Si ces précautions ne suffisent pas à éviter complètement les mouches, employez les pa-

piers tue-mouches, les carafes spéciales qui donnent de très bons résultats. Mettez dans ces dernières de l'eau acidulée et posez-les sur un papier blanc avec, au milieu, un morceau de sucre, afin, cette fois, de les attirer pour les perdre.

Il faut avoir un soin particulier de la viande, l'enfermer toujours dans un garde-manger ou sous une cloche en treillis qui laisse passer l'air, mais empêche les grosses mouches de s'approcher.

MITES ET PUCES

Les mites pondent leurs oeufs d'avril à octobre, dans les fourrures, étoffes de laine, tapis, etc... En général, dans toute matière d'origine animale. Il faut essayer de chasser les mites de l'appartement par des vaporisateurs de produits spéciaux, mais il faut surtout mettre à l'abri les vêtements d'hiver qui ne servent plus. Après les avoir bien nettoyés, enveloppez-les soigneusement dans des papiers imprimés et enfermez-les dans une malle ou un coffre sans air ni lumière. Mettez quelques sachets de camphre, ou du poivre dont l'odeur éloigne ces bestioles malfaisantes.

Tenez votre maison dans un état de propreté rigoureuse. Battez souvent rideaux et tapis. Les maisons mal tenues sont envahies par les parasites de toutes sortes, entre autres les puces dont la piqûre est si ennuyeuse. Ces vilaines bêtes se nichent dans les fentes des planchers ou du mobilier; c'est là qu'elles pondent leurs oeufs par dix ou douze à la fois. Le linge sale attire beaucoup les puces; n'en laissez jamais traîner dans votre maison et balayez soigneusement le plancher tous les jours. Une grande propreté suffit souvent pour empêcher les insectes de s'installer dans une habitation.



LE FEU DE CAMP

Photo prise par Brian Meredith, à la Seigneurie de la Petite Nation, domaine du « Seignior Club ».

NETTOYAGE DU LINGE DE COULEUR

Il faut faire tremper le linge de couleur: baptiste, crépon, zéphyr, etc., dans un bain d'eau claire, pendant quelques heures, et le plonger ensuite dans une eau savonneuse. Passez plusieurs fois au savon les endroits les plus salis et frottez à la main. Lorsque le linge de couleur est parfaitement savonné, cela doit suffire pour le rendre très propre, car les taches bien frottées plusieurs fois au savon disparaissent presque toujours. Rincez trois fois: une fois à l'eau chaude, sauf pour les tissus qui peuvent diminuer, et ensuite à l'eau fraîche.

Il est utile de raviver la teinte du linge de couleur uni après chaque lavage. On trouve des boules de toutes couleurs à cet effet, ainsi que le mode d'emploi. Le linge reste aussi joli en prenant cette précaution jusqu'à usure complète.

Pour le gros linge de couleur, tabliers de cotonnade, chemises de travail en flanelle de coton, il faut les laver à l'eau tiède. On peut employer du savon mou et frotter dans deux ou trois eaux savonneuses. Un bain contenant une cuillerée d'alcali par deux pintes d'eau ravive les couleurs. Terminez par un rinçage à l'eau pure.

TACHES DE SON

Pour atténuer ces taches, l'eau de benjoin, l'eau oxygénée, à 10 volumes sont efficaces, mais elles peuvent produire à la longue un peu d'irritation. Il est bon d'alterner avec des lavages au petit-lait, ou des applications de crème fraîche, de lait d'amandes, d'huile camphrée. Les lavages avec une décoction de tilleul sont pratiqués avec succès, et si le teint est jaune, faites des ablutions avec de l'eau de plantain dans laquelle vous mettez 10 grammes de borax.

Les

3 Magazines

Pour Tous

De la lecture pour tous les goûts
A la portée de toutes les bourses



Le Samedi est le magazine par excellence de la famille canadienne-française depuis près de cinquante ans. On y trouve de tout: feuilletons d'intrigue, romans d'amour, nouvelles signées par les meilleurs auteurs canadiens, modes de la saison, chroniques documentaires, contes pour les enfants, leçons de bridge, page encyclopédique et les carnets éditoriaux de Fernand de Verneuil. Toute une semaine de lecture pour dix cents.

La Revue Populaire est la revue mensuelle illustrée la plus répandue dans tout le Canada français. Ses romans d'amour complets et inédits pour la plupart, ses articles nombreux illustrés de photos remarquables et de dessins des artistes canadiens les plus réputés, ses rubriques variées, ses pages de Mode et de Beauté en font la revue féminine et masculine idéale. Quinze cents.

Le Film est l'unique revue de cinéma canadienne-française. Augmentée de seize pages il y a quelques mois, LE FILM contient maintenant, en plus d'une cinquantaine de magnifiques photos, dont plusieurs en pleine page, toutes les nouvelles des studios de Hollywood, New-York, Paris et Londres. Seul de toutes les revues de cinéma, LE FILM contient en outre dans chaque numéro un roman d'amour complet. Dix cents.



ON PEUT S'ABONNER à ces trois magazines à la fois ou à l'un d'eux en particulier. Prix de l'abonnement d'un an: LE SAMEDI, \$3.50. LA REVUE POPULAIRE, \$1.50. LE FILM, \$1.00. En s'abonnant aux trois publications pour un an, on réalise l'économie substantielle d'un dollar, le prix de l'abonnement annuel à ces trois grands magazines canadiens-français n'étant, pour le moment, que de CINQ DOLLARS. Nous ne saurions trop vous recommander de profiter de cette aubaine.

Les Publications Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion Montréal, Canada.



COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

POIRIER, BESETTE CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

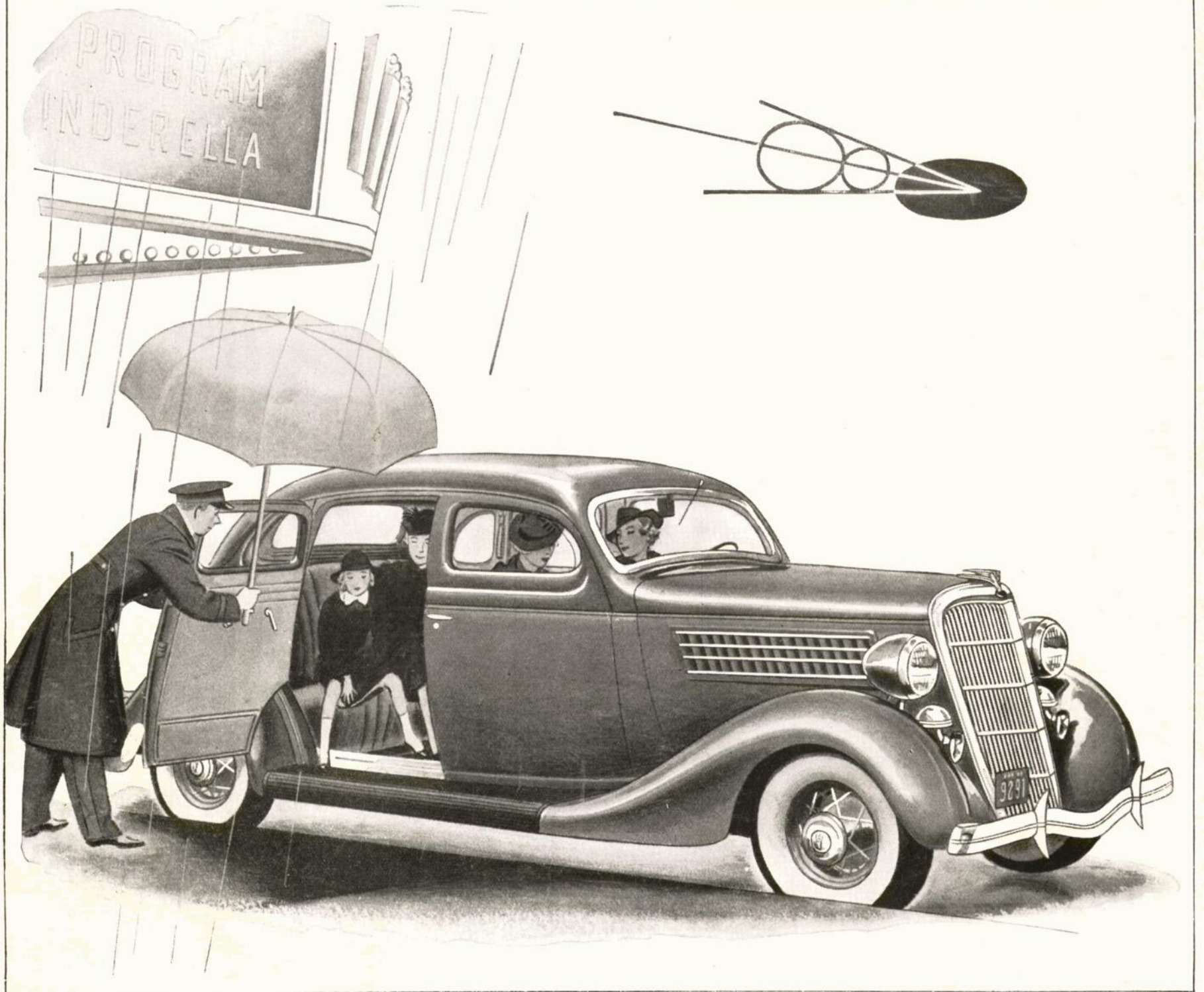
Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement au TROIS magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

L A F O R D V • 8



Enfin—une banquette arrière vraiment confortable!

Tout comme ceux qui manient le volant d'une Ford V-8 de cette année, les occupants de la banquette arrière ne sont pas chiches de compliments! Conçue dans un esprit bien moderne, ses fabricants ont particulièrement visé à la rendre confortable. Un nouveau mode de répartition du poids, un nouvel agencement des sièges, des ressorts plus longs et exceptionnellement flexibles concourent à créer un roulement d'une incroyable souplesse, quel que soit l'état des routes. Le caractère moderne de la Ford V-8 se manifeste dans nombre d'autres perfectionnements importants... originalité des lignes, richesse de la tenture et du capitonnage, goût parfait des accessoires et, surtout, performance prestigieuse de son moteur V-8. Sans conteste, ce moteur, d'une précision, d'un caractère économique insurpassables, est sans rival parmi les automobiles de prix vraiment abordable. Et sa docilité, sa carrosserie "tout acier", le sentiment de sécurité que procurent des glaces inéclatables, permettent de conduire la Ford V-8 avec sérénité... (Nous rappelons ici que *toutes* les glaces de *toutes* nos conduites intérieures de luxe sont en verre inéclatable, sans supplément de prix.)